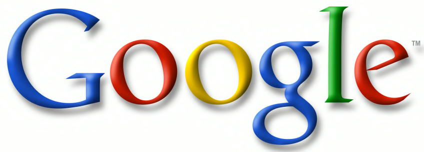




HENRI DE ROOS
Médecin-Major à la Grande Armée.

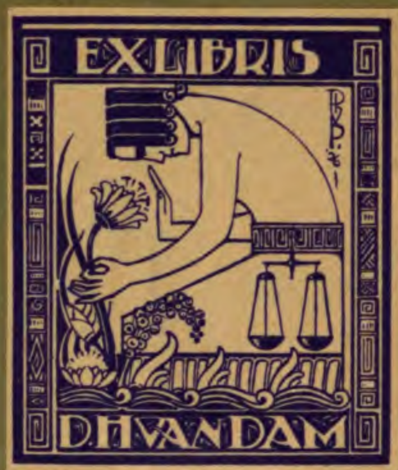
VEC NAPOLÉON EN RUSSIE

Souvenirs de la Campagne de 1812

Traduit de l'allemand par le Lieutenant-Colonel breveté BUAT
d'après l'édition, complétée par une introduction et des notes,
du Professeur Paul HOLZHAUSEN



PARIS
LIBRAIRIE CHAPELOT
MARC IMHAUS & RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS
30, Rue Dauphine, VIe (Même Maison à NANCY)
1913


EX LIBRIS
D.H. VAN DAM

AVEC NAPOLÉON
EN RUSSIE

HENRI DE ROOS
Médecin-Major à la Grande Armée.

AVEC NAPOLÉON EN RUSSIE

Souvenirs de la Campagne de 1812

Traduit de l'allemand par le Lieutenant-Colonel breveté BUAT
d'après l'édition, complétée par une introduction et des notes, du Professeur Paul HOLZHAUSEN



PARIS
LIBRAIRIE CHAPELOT
MARC IMHAUS & RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS
30, Rue Dauphine, VI[e] (Même Maison à NANCY)
1913

PRÉFACE

La Tragédie de la Grande Armée.

Ce livre est un chant de surhumaine misère! C'est le récit que fit le médecin souabe Henri-Ulrich-Louis de Roos, de ce qu'il appelle « son voyage des rives occiden- « tales du Danube à la Nara, au sud de Moscou, avec re- « tour par la Bérésina ». Voyage, en effet, mais en quelle compagnie? Avec la Grande Armée dont la ruine dramatique, et maintenant centenaire, souleva dans le monde une émotion sans pareille, sema le deuil dans des centaines de milliers de familles de tous pays, bouleversa l'Europe et lui imposa une constitution politique que le cours ultérieur des choses, sauf quelques modifications de frontières grandes ou petites, n'a plus depuis modifiée.

Oui, c'est proprement une tragédie que cette campagne de 1812! C'est la fin tragique d'une grande armée qui avait, jusque-là, traversé villes et territoires, dans une randonnée gaillarde et victorieuse, sous la conduite du petit homme à la redingote grise, Napoléon! Le Dieu de la guerre! Sa seule présence semblait alors une garantie qu'aucune de ses entreprises personnelles ne pouvait se

terminer autrement que dans l'apothéose finale des « Vive l'Empereur », des feux d'artifice et des arcs de triomphe.

Si l'on veut bien considérer que ce héros était entré en conflit avec le cours normal des choses et des idées de son temps, et même de son siècle, on comprendra mieux le caractère tragique d'une foule de moments de la guerre de 1812. Un court aperçu de la situation politique et militaire de l'Europe à cette époque est de nature à faire partager cette conviction à notre lecteur.

Non, ce ne fut pas, comme on le dit trop souvent, pour satisfaire son insatiable soif de domination ou sa « monomanie césarienne » que le grand capitaine joua sa gloire et sa toute-puissance en attaquant l'immense empire des tsars. Ce sont là des idées populaires erronées qui doivent enfin laisser place à la vérité, aujourd'hui fermement établie : Napoléon ne désirait pas personnellement la guerre; tout au moins ne la voulait-il pas quand elle fit explosion. « Il ne l'avait pas cherchée », écrit dans un livre de cette année un auteur qui le connaît bien (1)*; « il l'aurait volontiers évitée ». En mai, durant son séjour à Dresde, il espérait encore en une « solution pacifique du conflit avec la Russie ». Les causes qui poussaient l'un contre l'autre deux « amis » et les changeaient maintenant en adversaires, étaient inéluctables : autant il était impossible à Napoléon de se passer de l'aide d'Alexandre dans sa lutte commerciale contre l'Angleterre, autant*

(1) Colonel (aujourd'hui général) Rudolf Friederich, chef de la 2e section historique du grand état-major, *La campagne du printemps de 1813.*

l'empereur d'Orient était empêché de satisfaire aux volontés de l'empereur d'Occident sans ruiner son propre pays dont la puissance économique était intimement liée à la liberté des échanges avec la Grande-Bretagne. Comme il arrive bien souvent, la guerre commerciale précéda la lutte à main armée.

Si l'on se place à un point de vue plus élevé, le tragique de la situation apparaît avec une intensité plus grande encore. L' « éternel passé » pesait comme un boulet rivé au pied du grand Corse, ainsi qu'il avait pesé au XVIIe *siècle aux talons de Wallenstein. Napoléon ne pouvait envahir la Russie en laissant derrière lui, haineuse, toute une partie de la terre. Il lui fallait l'aide forcée des « alliés », des vaincus d'hier, des Prussiens et des Autrichiens. Il commit l'évidente faute de placer leurs contingents à son aile gauche et à son aile droite, au lieu de les employer, comme il l'aurait vraisemblablement pu faire, à son offensive centrale contre Moscou. Alors, la défection d'Yorck et l'attitude de Schwarzenberg en Wolhynie fussent devenues impossibles. L'inaction des Autrichiens, en particulier, eut de terribles conséquences. Lorsqu'il laissa s'échapper l'amiral russe Tschitschagow qu'il devait tenir en échec, Schwarzenberg permit que la Grande Armée en retraite trouvât barré à Borisow le passage de la Bérésina. Il dressa lui-même la scène où devait se dérouler la catastrophe finale.*

D'ailleurs, bien avant ce dernier acte, le sort de la Grande Armée était accompli. Déjà, au cours de la marche sur Moscou — à coup sûr entamée trop tard —, et non

pas seulement au moment de la retraite, comme le veut l'opinion populaire, la plus grande partie était ruinée de cette armée qui, au printemps de 1812, avait allongé vers les frontières de la Russie, sur toutes les routes de l'Allemagne du Nord, ses colonnes d'innombrables fantassins. d'étincelants escadrons, d'interminables convois d'artillerie, de munitions et de bagages. En chiffres ronds, elle avait compté 450.000 hommes et près de 1.200 pièces.

L'entreprise était si grande qu'elle contenait en elle-même un germe de ruine. Circonstance profondément tragique, et de nature à faire réfléchir le philosophe! Le génial conducteur de l'armée française s'efforçait à réaliser ce que ne lui permettait pas encore la technique de son temps. Combien énormes devaient paraître à ceux qui les voyaient passer les longues colonnes de l'armée se déroulant sur toutes les routes! Aperçues à vol d'oiseau, elles devaient ressembler à des tas grouillants d'imperceptibles fourmis bientôt répandues sur un espace si immense que la force même d'un Napoléon ne devait pas suffire à leur imprimer son unique volonté. Car, à cette époque, convient-il d'ajouter, n'existaient ni télégraphes qui pussent transmettre presque instantanément les ordres à grande distance, ni chemins de fer capables de transporter rapidement de grandes masses de vivres ou de troupes sur le point où le besoin s'en faisait sentir. Tous ces aides que nous donne aujourd'hui la technique, et cent autres encore, manquaient à Napoléon. Or, ils lui étaient indispensables pour assurer la marche de ses masses armées et donner vite à ses subordonnés une unanime

orientation. C'est parce qu'ils lui firent défaut que, durant la première période de la campagne, il ne put ni étreindre les Russes, ni battre décisivement leurs différents corps dispersés.

On sait que ceux-ci avaient constitué deux armées de l'Ouest : l'une, sous Barclay de Tolly, dans le nord de la Lithuanie, l'autre, plus au sud, dans la région de Wolkowisk, sous Bagration. Le plan de Napoléon était brillamment conçu : s'avancer comme un coin entre les deux armées adverses, le long de la route de Wilna, et les écraser dans une seule grande bataille. Pour les raisons que nous avons déjà dites, et pour d'autres encore, il échoua. Dans le Sud, les tergiversations d'un Jérôme que Napoléon ne pouvait guider comme il eût convenu, laissèrent au prince Bagration la liberté de s'échapper (1)*; dans le nord, Barclay ne put davantage être acculé à la bataille décisive.*

Puis, les Français remportèrent des succès, mais partiels, sans importance capitale, et au prix de quels sacrifices? Et, pendant ce temps, les deux généraux russes parvenaient à faire leur jonction en arrière, à Smolensk. Alors se donna un sanglant combat dont l'unique résultat fut de livrer à Napoléon une ville à demi-détruite.

A ce moment déjà, les semaines passées en marche à travers les plaines sans fin de l'empire moscovite avaient

(1) Voir Von Osten-Sacken, *La campagne de 1812*, pages 57 et suivantes.

ébranlé, jusque dans leurs sources, les forces physiques et morales de la Grande Armée. Le climat auquel les hommes n'étaient point habitués — journées de chaleur brûlante suivies de nuits de froid pénétrant, — joint à la mauvaise nourriture, avaient épuisé hommes et animaux. Les maladies à forme dysentérique se propageaient de plus en plus; les chevaux, boursouflés par l'ingestion continuelle de grandes quantités de fourrage vert et humide, succombaient; l'armée dut en perdre environ 80.000 dans sa marche sur Moscou. Les soldats retombaient dans la sauvagerie au milieu de ce pays inhospitalier. Sur ce point encore, l'entreprise croulait devant l'indomptable logique des choses. Napoléon cependant avait tout fait pour assurer la nourriture de la masse énorme de guerriers, qui, sur son ordre, allaient s'écouler sur cette terre peu habitée. Des troupeaux de bœufs et de moutons devaient suivre les troupes, mais ils restèrent en arrière, et alors ils furent arrêtés en route, périrent sur les chemins, ou arrivèrent dans un tel état de maigreur que leur viande était immangeable, sinon dangereuse. Les soldats, dans ces conditions, ne purent plus compter que sur eux-mêmes. La démoralisation et l'indiscipline se développèrent dans une proportion effrayante; le nombre des maraudeurs s'accrut sans cesse. Exposés à leurs vexations, les paysans à demi-sauvages jurèrent d'en tirer vengeance, et l'on peut croire qu'à ce moment déjà, beaucoup de pillards opérant sur les chemins de traverse payèrent de leur vie l'exaspération des habitants. Là encore, on ne peut accuser Napoléon d'avoir volontairement laissé les choses

en arriver à cette extrémité. Aussi longtemps qu'il le put, il s'opposa à la maraude. Notre docteur Roos en est un témoin probant, car il a vu, à Wilna, de ses propres yeux, des maraudeurs creuser eux-mêmes la fosse où ils seraient ensevelis, après que le peloton d'exécution aurait fait son œuvre. Le tableau est encore plus noir que peint le capitaine Coignet. Cet autre soldat de la Grande Armée eut le triste devoir d'escorter une bande de ces malfaiteurs pris en flagrant délit — ils étaient en grande partie espagnols — dont on fusilla 62 d'un seul coup. Même au cours de la retraite, Napoléon renouvela les instructions les plus rigoureuses pour le maintien de l'ordre et de la discipline; à la vérité, l'état était si mauvais de la majeure partie de l'armée que toutes les objurgations devaient fatalement rester inutiles.

A l'arrivée à Smolensk, presque toute l'armée était déjà foncièrement fatiguée; à quelques exceptions près, les maréchaux étaient d'avis que le moment de halte était venu et que la campagne de 1812 était finie. Mais l'Empereur n'avait pas eu sa bataille, sa grande et décisive bataille, son Austerlitz, son Friedland, son Wagram, qui devait anéantir l'ennemi, le réduire à merci et terminer la guerre, d'un seul coup. On continua donc, toujours plus loin! Un jour, sur le Straganbach, à Valutina-Gora, l'occasion se présenta d'infliger à l'armée russe une lourde défaite, mais là encore intervint l'habituel caprice du sort qui semble se jouer des combinaisons des grands capitaines; cette fois, ce fut un de ses subordonnés, un de ses plus vieux compagnons d'armes, celui

qui vingt ans auparavant était à ses côtés au siège de Toulon, Junot, duc d'Abrantès, qui eut une défaillance. Circonstance quasi-infernale, les premières ombres de la folie rôdaient déjà autour de ce soldat valeureux et arrêtèrent son bras tendu vers la lutte!

Oui, vraiment, on croirait que les puissances infernales ont travaillé contre le Corse! Malgré eux, et sans même qu'ils s'en doutassent, les Russes furent conduits, aussi bien par leurs propres fautes que par celles des Français, à adopter le système de guerre qui devait leur être le plus avantageux. Ils attirèrent toujours plus profondément dans leur pays un adversaire que le terrible et mortel hiver du Nord, avec ses inséparables compagnons, le froid et la faim, devait leur livrer. Excellente et agréable façon de conduire les opérations pour un commandant en chef, car elle n'exige évidemment de lui aucune qualité transcendante! Dans l'esprit du peuple moscovite surexcité comme en Espagne par des proclamations où « Belzebuth » et l' « Antechrist » ne manquaient pas de jouer un grand rôle, naissait l'idée d'un « Jugement de Dieu » à la suite duquel le diable et l'Antechrist seraient anéantis. Cette même idée, d'ailleurs, ne s'est-elle pas aussi implantée d'une remarquable manière dans les naïves croyances du peuple de notre propre pays.

Cependant, les représentants de la vieille Russie ne pouvaient, ni ne voulaient entendre parler de laisser tomber Moscou, la ville sainte des tsars, entre les mains de l'en-

nemi, sans avoir livré combat. D'où changement dans le haut commandement et substitution à Barclay du borgne et astucieux Kutusow; d'où la bataille de Borodino, l'effroyable bataille des bords de la Moskowa, la plus meurtrière de toutes les batailles livrées depuis l'invention des armes à feu, un horrible bain de sang, où l'héroïque passivité des Russes ne put résister à l'éclatante vaillance des Français et de leurs alliés. Ainsi Napoléon l'avait eue, sa bataille tant désirée, mais elle n'avait ressemblé ni à Wagram, ni à Friedland! Il était écrit que, dans cette campagne, la première que le grand capitaine dirigea sans succès, toujours viendrait à se produire une défaillance inopportune! Cette fois, ce fut Napoléon lui-même qui, en arrêtant l'attaque de sa garde, rendit impossible la destruction de l'ennemi. Faut-il, ainsi que d'aucuns le prétendent, en attribuer la cause à une indisposition? « Jamais il « n'avait été moins grand qu'en cette journée », ose écrire le général Dedem de Gelger, l'un des combattants de Borodino. L'éminent stratège de naguère n'était-il donc plus dans la pleine puissance de ses moyens? Ou plutôt, dans sa situation du moment, n'a-t-il pas pesé des considérations de même nature que celles qui, jadis, à Eylau, l'avaient aussi empêché de tout oser? N'a-t-il pas jeté le regard de César sur sa dixième légion, c'est-à-dire sur la partie la plus solide d'une armée en voie de rapide dissolution?

Mais nous n'avons pas ici à chercher de réponses à de telles questions. En fait, Napoléon n'avait remporté qu'une demi-victoire, si bien que les Russes, malgré leurs

pertes très considérables (1), *purent se retirer sur Moscou, puis, sur l'ordre de leur nouveau général, Kutusow, s'établir à Tarutino. De cette position de flanc, ils menaçaient l'armée française, ils couvraient directement la manufacture d'armes de Tula, toute proche, et pouvaient recevoir, à volonté, d'incessants renforts.*

La route de la ville des tsars n'en était pas moins ouverte aux Français. « Moscou! Moscou! » tel fut le cri qui s'exhala de toutes les poitrines, lorsque du haut du mont du Salut apparut aux yeux étonnés la ville colossale, avec ses constructions étranges, avec ses coupoles d'or ou d'argent et les toits de tuiles bizarrement façonnées de ses églises, avec les longues et menaçantes rangées de châteaux-forts du Kremlin. L'impression de tous fut fantastique! C'était bien là le reflet imposant de l'inquiétante grandeur de l'immense empire où l'armée française devait bientôt trouver son tombeau.

Tout, d'ailleurs, de ce qu'on vit dans cette cité avait un caractère troublant : des rues désertes et vides, où se montraient à peine quelques rares habitants, des maisons fermées dont on dut forcer les portes pour y prendre les richesses asiatiques qu'elles renfermaient. On ne tarda pas à en voir jaillir l'incendie. Fulgurant « Mané, Thecel,

(1) Le total des pertes est très diversement apprécié, et l'on n'a jamais pu, en raison des circonstances, l'établir avec certitude. Le lexique de guerre de Gaston Bodart, publié en 1909, chiffre ainsi les pertes des deux partis : 28.000 Français et 52.000 Russes.

Rudolf Friedrich reproduit les mêmes nombres (*La campagne du printemps de 1813*, p. 62).

Pharès », signe certain de l'insatiable haine pour l'envahisseur enfermée dans le cœur du peuple slave et dans celui de ses maîtres! Car ce sont bien les Russes qui incendièrent Moscou, cela parut bientôt évident à ceux qui, dans l'armée, réfléchissaient, comme fut claire aussi la pensée qui avait dicté cette abominable détermination. La destruction de la ville sainte, en effet, ne serait-elle pas attribuée à l'adversaire, et n'en pourrait-on rejeter sur lui la faute, le jour où la fortune contraire viendrait à prendre fin? Et ce jour devait être celui où le meilleur allié des Moscovites, l'hiver, ferait enfin son apparition.

L'incendie de Moscou est comme le point culminant de la tragédie de 1812. L'intrigue est arrivée à son paroxysme. Pour la première fois de son existence, Napoléon est dans une situation où il ne peut ni avancer, ni reculer. Abandonner Moscou sans délai — ce qui eût été la prudence même — lui apparut, sans parler de la révolte naturelle de son âme de vainqueur orgueilleux, comme tout à fait impossible. Sans conteste, une retraite prendrait l'apparence d'une entreprise manquée et exercerait, par la suite, sur sa politique, une influence néfaste. Alors, non sans répugnance, sans doute, il se lança dans une voie détournée : il tenta de nouer avec le tsar des négociations de paix; il fit les premiers pas. Mais les Russes, qui voyaient très nettement leur but, tergiversèrent jusqu'au jour où, pour Napoléon, ce fut trop tard.

L'empereur des Français s'est trompé sur l'âme « shakespearienne » d'Alexandre, il s'est trompé sur la puis-

sance des influences qui agissaient sur le tsar, il s'est trompé sur la réelle profondeur de l'instinct d'intérêt national qui avait impérieusement guidé son ennemi dans ses actes. Oui, il s'est trompé sur tout cela, mais on ne peut souscrire à cette extraordinaire assertion — car elle a été émise — qu'il ait délibérément refusé de voir et se soit étourdi lui-même en s'adonnant à des occupations vulgaires. Il n'est pas vrai, comme on l'a prétendu, qu'il ait fréquenté, dans ce but, les représentations données à Moscou par une troupe de comédiens français; le préfet du palais, de Bausset, un témoin oculaire, affirme, au contraire, qu'il n'y a jamais assisté (1).

Peut-être, au lieu de tels reproches, lui en pourrait-on adresser un autre. Et celui-là, le célèbre médecin en chef de l'armée, Larrey, l'a déjà indiqué dans ses mémoires. Il dit qu'au lieu de laisser piller par des isolés les riches approvisionnements de drap et de fourrures qu'on trouvait encore dans les maisons incendiées de Moscou, on aurait pu les réunir systématiquement pour les distribuer aux troupes; c'eût été une précaution pratique de première utilité, en effet, que la mise à exécution de cette pensée du grand chirurgien.

On peut dire aussi qu'il eût fallu exploiter d'autre ma-

(1) Les membres de cette troupe se réunirent aux Français en retraite. Quelques-uns réussirent à gagner les frontières sans encombres, et notamment Madame Fusil, à qui le livre *L'Incendie de Moscou* a conquis une place parmi les écrivains sur l'année 1812. Madame Burfay, la directrice du théâtre, une femme à la résolution énergique et qui avait déjà passé mainte tourmente, s'est distinguée par son attitude courageuse à la bataille de Krasnoë.

nière les vivres trouvés à Moscou; sans doute, mais que pouvait faire l'Empereur? C'est là un de ces cas où l'on s'aperçoit bientôt que toute la puissance des plus puissants a ses limites. Il interdit d'abord le pillage de l'opulente cité, mais, après l'incendie, il le toléra. Et que pouvait-il faire contre une soldatesque déchaînée se ruant dans les caves pour s'y griser, jusqu'à en perdre la raison, avec les vins précieux et les liqueurs? Là régnait un « désordre comme je n'en avais encore jamais vu », écrit le chef de musique westphalien Friedrich Klinkhardt. « C'était déplorable à voir », dit le capitaine Coignet. « L'abondance inattendue, dit Larrey, ruina la discipline et la santé d'un nombre considérable de soldats ». Le colonel d'artillerie Pion des Loches, alors capitaine, raconte des choses incroyables sur la licence effrénée et la sottise des pillards. « Le punch et le vin chaud coulaient en torrents dans les saladiers d'argent », note le major de la garde Fantin des Odoards dans son journal. De Mailly-Nesle, un autre officier, vit les grenadiers du Kremlin monter la garde avec des cuillers à soupe en place de fusils. Dans tous les corps de garde gisaient des pots de confitures vides et des masses de flacons ou de bouteilles dont on avait à demi tranché le goulot pour plus de simplicité. A la vérité, tous ceux qui dénoncent ces faits les excusent aussi à demi : « Les « pauvres diables avaient tant souffert de la faim et de la « soif que, l'occasion se présentant, ils se croyaient droit « à quelque compensation ». Et quand bien même on ne partagerait pas cette opinion, on n'en serait pas moins obligé de convenir, d'abord que les quelques journées de

fête passées à Moscou devaient présenter un bien grand prix pour les soldats, et que ceux-ci avaient au moins l'excuse d'avoir vu l'ennemi commencer lui-même le pillage de sa propre ville.

Admettons donc que Napoléon ne fut pas de force à s'opposer aux tendances à la dissociation manifestées par son armée; convenons qu'à la rigueur la situation ne lui permit pas de réprimer, comme il l'eût voulu, la débordante joie de vivre qui étreignait ses troupes; en revanche, il nous est plus difficile d'expliquer pourquoi le grand stratège exécuta sa retraite — une opération qu'il devait considérer comme inéluctable et qu'il organisa d'ailleurs méthodiquement dès le début d'octobre — de la manière et par la route dont il fit choix dans la réalité. Au demeurant, trois solutions s'offraient à lui. Il pouvait passer par Bieloï et Velikja-Luki, et ce projet était d'autant plus séduisant qu'il le rapprochait davantage de Saint-Pétersbourg. Mais c'était un de ces plans qu'un grand capitaine comme l'Empereur ne pouvait tenter sans songer aux difficultés qu'il présentait. Or, les distances immenses, jointes à la densité extrêmement faible de la population dans les régions au nord de Smolensk, rendaient impossible l'adoption de cet itinéraire. En tout cas, pour atteindre cette dernière ville, deux routes lui restaient encore. La première était la grande route, celle par laquelle on était venu; son danger résidait dans l'état d'épuisement presque complet de la contrée à traverser. Sans doute, on pouvait escompter les quinze jours de vivres à emporter de Moscou et

aussi les approvisionnements contenus dans les magasins de cette route d'étapes. Mais s'il advenait que ces magasins eussent été mal gérés? Si les cosaques, dont on savait la levée en masse ordonnée, avaient tout pillé? Restait donc la troisième route, laquelle mène aussi à Smolensk, mais en passant plus au sud, par Kaluga. Comme la première, elle traversait des contrées fertiles, non encore touchées par la guerre. On pouvait aller à Kaluga de deux manières : par la vieille route qui piquait droit au sud, ou par la nouvelle, tracée plus à l'ouest. Cette dernière présentait un avantage, en ce que si, à un moment donné, on pensait ne pas pouvoir pousser jusque dans Kaluga, on pouvait encore obliquer vers l'ouest sur Juchnow-Jelnja et gagner ainsi Smolensk sans être obligé de traverser pour la seconde fois les pays dévastés compris entre Moscou et le Dniéper.

La route de Juchnow se détachait de la nouvelle route de Kaluga à Malojaroslawez, ville qui domine de haut la vallée de la Luscha. Il fallait donc que l'armée française s'en emparât, si elle voulait continuer sur Kaluga, et c'est à quoi Napoléon était bien résolu lorsque, le 19 octobre, il se décida enfin à quitter Moscou. Malojaroslawez vit, en effet, se dérouler une grande et sanglante bataille à la suite de quoi la ville resta en possession des Français, mais l'Empereur se résolut alors à faire demi-tour et à marcher sur Mojaïsk, village proche de l'ancien champ de bataille de Borodino, où il devait rattraper de nouveau la grande route de Moscou à Smolensk.

De longues réflexions, des reconnaissances au cours

d'une desquelles Napoléon en personne faillit être enlevé par des cosaques, des délibérations avec les maréchaux, aboutirent à cette décision grosse de conséquences. La plume brillante de Ségur a décrit la scène qui se déroula dans l'humble chaumière du tisserand de Gorodnia; c'est là que fut jeté le dé dont l'enjeu était l'existence même de l'armée française. On peut évidemment reprocher à cet écrivain de ne pas donner de détails très précis — cela lui arrive assez souvent — mais le tableau qu'il nous présente est exact en son ensemble, et l'on peut dire qu'à l'heure angoissante où il réunit ses généraux, Napoléon fixa définitivement son propre sort et celui de tous les siens (1). *Ce qui le décida dans l'adoption de la plus malheureuse de toutes les solutions, ce fut, outre l'avis presque unanime de ses subordonnés, la crainte d'avoir à s'ouvrir la route de Kaluga au prix d'une nouvelle bataille. Cette bataille, il ne l'osait plus livrer avec une armée ébranlée, car il eût fallu s'alourdir ensuite non seulement des 3 ou 4.000 hommes atteints à Malojaroslawez, mais encore d'une foule nouvelle de soldats blessés et estropiés. Malgré ce sérieux argument, il semble bien qu'en cette occasion, la clairvoyance du grand capitaine se soit obscurcie. Car Kutusow, Fabius Cunctator moderne, frissonnait encore de tous ses membres au vieux souvenir d'Austerlitz et à celui, plus récent, de Borodino; il éprouvait pour la supériorité intellectuelle de son ad-*

(1) Le général hollandais Van Vlijmen a décrit cela, dans son remarquable livre *Vers la Bérésina* (Paris, 1908), d'une manière très saisissante.

versaire, un respect profond qui ne devait, d'ailleurs, jamais l'abandonner de toute la campagne. Et c'est ainsi qu'après Malojaroslawez, qui lui avait coûté 8.000 hommes il se mit en retraite, et que l'on assista à ce spectacle étrange — la guerre en offre, d'ailleurs, d'autres exemples — de deux armées se tournant réciproquement le dos. Il est infiniment vraisemblable que, même sans avoir à livrer de bataille pour percer sur Kaluga, Napoléon aurait pu défiler devant Kutusow sur le chemin de Juchnow-Jelnja, épargner à son armée la vue démoralisante des cadavres finissant de se putréfier sur le champ de bataille de Borodino et la terrible épreuve du trajet entre Mojaïsk et Smolensk dont les seuls jalons étaient les villes à demi détruites de Gshatsk, Wjasma et Dorogobush, lieux de repos véritablement trop sommaires et trop pénibles à atteindre! « Kutusow », dit très sagement un adjudant du feld-maréchal russe, qui devint depuis le général Loewenstern, « ne l'aurait pas plus « inquiété sur la route de Jelnja que sur l'autre ».

Il n'en reste pas moins que, dans sa pointe vers le sud, Napoléon avait perdu un temps précieux qu'il cherchait maintenant à regagner, en se hâtant vers la grande route. Le désordre commença, dès ce moment, à se mettre dans les rangs. Pour bien comprendre ce phénomène, il faut se faire une idée de la nature de cette armée qui n'offrait aucune ressemblance avec celles que Napoléon avait autrefois commandées. Si le général Bonaparte avait conquis des pays entiers, si l'empereur lui-même avait remporté,

en 1805 et 1806, de décisifs succès, il faut attribuer, en grande partie, ces triomphes à la rapidité de ses mouvements. Mais, depuis cette époque, la qualité de l'armée française avait baissé en proportion de son immense accroissement. Avec les ans, l'incroyable gaspillage d'hommes qui se fit au cours des campagnes napoléoniennes, devait finir par se payer. Presque tout le noyau des vieilles troupes était tombé ou hors de service. A la suite de l'extension maladive des frontières de l'empire, il advint, tout comme dans l'ancienne Rome, que les alliés contribuèrent de plus en plus à former l'ossature de l'armée. La Grande Armée de 1812 comptait plus de la moitié de ces Allemands des petits Etats, de ces Prussiens et Autrichiens, de ces Polonais, Suisses et Hollandais, de ces noirs Espagnols ou bruns Portugais, de ces Illyriens, Piémontais ou Napolitains, qui différaient de mœurs et de sentiments, dont une partie seulement suivait l'Empereur de bon gré, et parmi lesquels la diversité du langage ne pouvait être qu'une cause de maint désordre. Dans les premières phases de la campagne, la nostalgie avait fait, dans leurs rangs, de nombreuses victimes. Il faut lire Marbot qui appartenait à un corps de l'aile gauche pour savoir combien d'Allemands, arrivés sur la Duna las de la vie, ambitionnaient d'entrer dans les hôpitaux, ces « chambres mortuaires », pour s'y étendre sur la paille et ne jamais plus se relever. Ceux qui s'étaient dirigés sur Moscou et y étaient heureusement parvenus, s'étaient associés comme les autres aux ribotes et aux fêtes joyeuses, mais ni les boissons alcooliques, ni la vue inaccoutumée de richesses

fabuleuses n'avaient précisément éveillé les nobles instincts dans le cœur de ces hommes. Sans y réfléchir, ils avaient emporté, pêle-mêle, les châles de Kaschmir et les pelisses de fourrure dont les restes, au cours des dernières et terribles semaines de la retraite, sauvèrent encore quelques-uns d'entre eux de la mort par congélation; mais ils avaient aussi bourré leurs sacs de gravures, de livres, de parures et de bibelots, d'or et d'argent, ou même de ce qu'ils considéraient comme tel. Qui possédait un cheval et une voiture, notamment les officiers, les avait surchargés de tous ces objets. Ajoutez à cela une foule de familles françaises établies à Moscou, qui, craignant, non sans raison, la haine des Russes, avaient quitté la ville avec l'armée, emmenant maisonnée et biens les plus précieux. Enfin, une foule innombrable de domestiques, de vivandiers, de vivandières, un essaim de femmes ou amies d'officiers, d'épouses de soldats, et autres parasites du même genre. L'armée traînait ainsi à sa suite une queue, longue de plusieurs lieues, qui ralentissait et alourdissait ses mouvements, diminuait sa capacité combative et ne devait pas peu contribuer à accélérer la ruine de l'ensemble.

L'armement était une nouvelle cause d'alourdissement. Au début de la retraite, l'armée disposait encore de plus de 500 canons, avec le nombre correspondant de caissons à munitions. Il faut évidemment rendre hommage au génie des deux généraux Eblé et Lariboisière — deux victimes de la campagne — car, par leurs soins, l'armée ne manqua jamais de munitions dans tous les combats qu'elle eut à soutenir, mais il n'en est pas moins vrai que la quan-

tité considérable de matériel d'artillerie n'était plus en rapport avec une armée déjà réduite et qui allait sans cesse en diminuant. C'était un poids mort d'autant plus inutile que tout ce matériel pouvait être recomplété dans les gîtes d'étapes et qu'il l'y fut effectivement. Dès les premières semaines, on dut abandonner des centaines de canons, que bientôt on ne prit même plus la peine d'enclouer, et faire sauter le même nombre de caissons. A grand renfort de coups de fouet, les artilleurs parvenaient à faire monter leurs pièces, traînées par des chevaux harassés, jusque sur une hauteur, puis, là, les animaux s'écroulaient, et force était de laisser les précieux canons tomber entre les mains de l'ennemi. Quel désespoir pour ces braves gens!

L'épuisement des chevaux qui commença de bonne heure, eut ses raisons, et ce ne furent pas seulement l'excès de fatigue et le manque de fourrage. Le Français n'est pas naturellement versé dans l'art de soigner ces intelligents animaux. Napoléon lui-même n'était pas cavalier : une précaution très simple, peut-être futile en apparence, mais fort grave dans ses conséquences, fut oubliée; on n'avait pas prévu de ferrure d'hiver pour les chevaux français; ni crampons à glace, ni fers spéciaux! Quoi qu'en ait pu dire un écrivain allemand dans la polémique assez vive qu'il a engagée sur cette question (1), *on peut considérer comme établi que cette omission contribua grandement, au même titre que le manque de fourrages, à ruiner*

(1) Médecin-major Zelle, dans son *1812. Le drame des peuples en Russie* (Brunswick et Leipzig, 1903).

prématurément la cavalerie. Tous les officiers compétents, notamment les cavaliers et les artilleurs — du côté français, les colonels Griois et Marbot; du côté allemand, le comte badois Hochberg, le capitaine bavarois von Widmann; dans le camp russe, Loewenstern déjà nommé; chez les Polonais, le capitaine Warchot et le fameux comte Soltyk — sont unanimes sur ce point, et le dernier, en particulier, oppose, au point de vue de la ferrure, l'artillerie française à l'artillerie polonaise, laquelle réussit à ramener à Varsovie les deux tiers de ses canons. Cette assertion est peut-être exagérée, mais il est certain que l'écroulement prématuré des chevaux livra des milliers et des milliers de malheureux soldats aux lances des cosaques tourbillonnant autour de l'armée, de ces cosaques qui n'avaient, au fond, rien de redoutable, ainsi que la guerre russo-japonaise l'a depuis surabondamment démontré.

La perte des chevaux n'offrit pas, toutefois, que des inconvénients. La chair des animaux fut utilisée pour la nourriture des hommes, à partir du moment où les vivres emportés de Moscou tirèrent à leur fin. Tout ce que pouvaient, en effet, renfermer les petits gîtes d'étapes de la route, était pris, quand les cosaques n'étaient pas passés les premiers, par les troupes de la tête de colonne, et surtout par la garde; les suivantes, tout particulièrement celles qui faisaient l'arrière-garde et restaient en contact permanent avec l'ennemi, ne trouvaient plus à peu près rien. Quelques misérables pommes de terre, quelques réstes de

blé et de farine! Le principal était donc la viande de cheval que l'on faisait rôtir devant les feux de bivouac quand, dans une détresse plus grande, on ne l'engloutissait pas toute crue. Les animaux étant saignés, les malheureux soldats épuisés n'attendaient pas toujours qu'ils fussent morts pour les dépecer. Un officier wurtembergeois, Christophe von Yelin, rapporte, en frissonnant, qu'il a vu opérer ainsi sur des chevaux « encore debout, campés sur leurs quatre membres, saignant de toute part, grelottants, et finissant par s'effondrer, morts ». Le même témoin affirme que les Français étaient surtout friands de la langue qu'il a vu couper à des chevaux encore en vie.

Le lecteur, hélas! a des choses plus pénibles encore à entendre. Jusqu'au début de novembre, la température était restée relativement douce. Vers le 5, elle changea complètement; le froid devint piquant, puis rapidement très vif. Il ne fallait pas penser à se reposer dans les lieux habités. Les troupes qui s'y présentaient les dernières ne trouvaient que des débris fumants, car les précédentes brûlaient villes et villages. Ces incendies avaient été, tout d'abord exécutés par ordre, afin de nuire à l'ennemi qui poursuivait de près; plus tard, en raison de leurs conséquences, on révoqua ces instructions, mais les arrière-gardes ne s'en trouvèrent pas beaucoup mieux. L'insouciance du soldat et sa misère croissante lui enlevaient tout ménagement et toute prévoyance. Fenêtres, portes, encadrements et poutres, volaient dans les feux de bi-

vouac; les toits des maisons et des granges étaient si bien démolis que ceux qui s'y étaient réfugiés se réveillaient souvent, au milieu de la nuit, à la belle étoile. Un sort quelquefois plus funeste attendait ceux qui, morts de fatigue ou ivres de sommeil ne fuyaient pas à temps devant l'incendie provoqué par les feux allumés dans les chambres ou sur les aires des granges. On trouve la description d'une scène terrible de ce genre dans les souvenirs du sergent Bourgogne (1). Il s'agit de l'incendie d'une maison de poste, située en plein bois, sur la grande route, et dans laquelle s'était entassée une foule de soldats. Pour s'opposer à l'arrivée de nouveaux venus, ils avaient énergiquement barré les issues. Ils devaient payer leur égoïsme d'une mort atroce. Empêchés d'ouvrir par les poutres qui condamnaient la porte, ils périrent presque tous dans les flammes, en poussant des hurlements épouvantables. Leur cas ne fut d'ailleurs pas isolé; une foule d'hommes moururent de la même manière et le célèbre docteur Larrey lui-même ne parvint qu'à grand'peine à échapper à une fin semblable.

Il est terrifiant de penser que ces incendies ont été quelquefois allumés, ainsi que l'affirme un officier de la Con-

(1) Les « Souvenirs de guerre » de Bourgogne contiennent maint détail enjolivé, mais ils constituent une série très vivante de descriptions et ce sont, de tous les livres sur 1812, l'un des plus attrayants pour la jeunesse. Comme ceux de Marbot et de Coignet, ils ont été publiés dans la bibliothèque de mémoires de Lutz. Ce livre, unique en son genre, a été littéralement dévoré par la jeunesse allemande elle-même, et, employé dans l'enseignement supérieur, sur ma proposition, il y a été utilisé avec grand succès.

fédération du Rhin, par les mains criminelles de soldats jaloux, sous le prétexte « d'enfumer les heureux qui « avaient réussi à se trouver un abri ».

Chaque jour, le nombre des « isolés » et des traînards allait en s'accroissant; des hommes abandonnaient le rang « pour se soustraire aux obligations du service devant l'en- « nemi, satisfaire leur cupidité en mettant au pillage les « habitations du pays, et surtout en volant le contenu de « la foule de voitures que l'armée traînait à sa suite ». A la vérité, misère et maladie avaient aussi contribué à leur faire jeter leurs armes. Ils marchaient et vivaient par bandes, se dispersant sur les chemins, pour se rassembler, le soir, autour des feux de bivouacs, mettre en commun les denrées maraudées, ou plus souvent volées, cuire leur repas et le consommer. Dans la campagne de Russie, les procédés de vols atteignirent un véritable degré de perfection. Le colonel Griois raconte qu'il lui fallut acheter, pendant la retraite, cinq fourrures successives, les quatre premières lui ayant été, successivement aussi, dérobées. Les porte-manteaux étaient habilement coupés dans le moment même où l'on se mettait en selle. Il arrivait qu'un cavalier ou un domestique, tenant en main le cheval d'un officier, s'aperçût tout à coup, et non sans étonnement, qu'il ne tenait plus qu'une paire de rênes; le cheval avait disparu sans laisser de traces. Les isolés organisaient des bandes de voleurs, et le brave Bourgogne, tombé, par hasard, à Smolensk, dans le repaire de l'une d'elles, manqua d'y être assassiné.

Ce serait, cependant, se faire une inexacte image de ce qu'était l'armée que de ne la voir que sous les traits de ces malheureux, à qui, d'ailleurs, on pourrait trouver bien des excuses. Avec une admirable ténacité, une grande partie des soldats — la moitié environ jusqu'à Smolensk — était restée inébranlablement fidèle au drapeau. Outre la garde, il faut citer le corps de Davout et le corps commandé par l'héroïque maréchal Ney, le 3e, qui fit presque constamment l'arrière-garde, et qui devait, plus tard, disparaître si glorieusement.

Certes, c'est déjà une admirable chose que de voir ces soldats armés, dont la force allait sans cesse en diminuant, livrer à un ennemi supérieur en nombre, vigoureux et bien nourri, des combats quotidiens et remporter sur lui, pendant des semaines, une série de victoires; mais là où l'on comprend que la conduite de ces hommes atteignit à l'héroïsme, c'est à considérer les circonstances extérieures. C'est à peine si leurs doigts fatigués étaient capables de tenir les fusils glacés. Celui qui tombait avait la certitude de périr de froid. Les blessures, même légères, devenaient mortelles, en raison de la température, du manque de soins et de pansements. Le sort le plus affreux attendait ceux qui avaient le malheur de tomber au pouvoir de l'ennemi. La rage de vengeance des populations avait été surexcitée par les dévastations antérieures et par des proclamations fanatiques. Les scènes les plus horribles que puisse inspirer une inextinguible soif de sang, se déroulèrent dans tous les endroits où, pendant la retraite, se livrèrent des combats. Les Moscovites barbares

rivalisèrent de cruauté avec les Espagnols. Après le combat de Wjasma (3 novembre), où le « Murat russe », Miloradovitsch, s'était heurté à Eugène de Beauharnais, quelques généraux russes, arrivant à cheval sur la route, furent témoins du spectacle suivant : « Autour du tronc « d'un sapin abattu, une troupe de paysannes armées de « bâtons, dansaient une danse échevelée. De chaque côté « du tronc, la tête appuyée sur l'arbre, 60 prisonniers, « complètement nus, gisaient sur le sol. Au son d'un air « national qu'elles beuglaient en chœur, les furies frap- « paient à tour de bras sur les malheureux. Plusieurs « centaines de paysans en armes étaient rangés autour « de cette abominable scène et la surveillaient. Lorsque « les cavaliers débouchèrent, tous ces sauvages, avec « un ensemble parfait, poussèrent le cri : A mort! A « mort! » Ceci est la reproduction fidèle du récit d'un témoin l'Anglais Wilson, qui faisait partie de la suite de Kutusow. Son authenticité est donc irrécusable; le même auteur affirme aussi que des prisonniers furent enterrés vivants, mais il ajoute que, jamais, sous les menaces des sévices les plus terribles et même du martyre, les Français n'ont consenti à prononcer des paroles de reproche contre leur empereur. Après de telles horreurs, on trouvera presque humain le sort qui fut réservé, dans un faubourg de Dorogobush, à des hommes trop faibles ou trop blessés pour aller plus loin. Lors de l'arrivée des Russes, les habitants les égorgèrent, par douzaines, à coups de couteau. Et ce fut ainsi, à peu près partout, dès que les derniers défenseurs eurent disparu. Même à Smolensk, les marau-

deurs, les malades et les blessés attardés furent assassinés, par centaines.

Les cosaques vendaient leurs prisonniers, un rouble pièce, aux paysans barbares qui les traitaient comme on vient de le voir, avec quelques variantes naturellement, pour satisfaire leur soif rageuse de vengeance. Plus tard, de tels marchés furent interdits, mais « le tsar est loin », comme dit un proverbe russe! Et quel était le sort des prisonniers qui parvenaient à échapper aux horribles mains des paysans? Etait-il meilleur? Hélas! Dépouillés de leurs vêtements jusqu'à leur chemise, ils ne recevaient des sauvages enfants de la steppe que coups de knout et de lance; beaucoup furent fouettés jusqu'à la mort. Un de nos compatriotes de la province rhénane, décédé il y a quelque vingt ans à Aix-la-Chapelle, le lieutenant-colonel Koch, ne dut d'échapper à ce terrible supplice qu'à une croix gravée sur sa poitrine.

Ceux qui s'étaient tirés de ces premières épreuves étaient transférés dans l'intérieur du pays, sur Orel, Perm, Saratow, et même au delà de l'Oural, jusqu'en Sibérie, et l'on sait combien on s'y entend, en Russie, à transférer des prisonniers. Le général français Pouget vit ses malheureux compatriotes liés à une perche — les faibles et les blessés tenant le milieu, — et poussés à travers les chemins ainsi qu'un vil bétail. Malheur alors à celui qui ne pouvait suivre, il était immédiatement percé d'un coup de lance. Les nuits d'hiver étaient passées dans des endroits sans feu — des écuries, des granges, des maisons

vides, quelquefois même en plein air — où s'entassaient entre les murs glacés les vivants, les mourants et les morts. Beaucoup d'Allemands subirent ce triste sort. L'officier westphalien von Conrady, qui fut ainsi dirigé sur Orel, raconte qu'au cours de la marche de Kaluga vers cette ville, plus de 400 de ses compagnons périrent de froid. Fœrster Fleck, un Hanovrien, prétend que sur les 2.800 hommes qui furent pris en même temps que lui à la Bérésina, à peu près tous succombèrent de la même manière.

Combien préférable était la destinée de ceux qui mouraient bravement, les armes à la main! Tel était l'avis du maréchal Ney, de ce héros dont la grande figure se montre, dans ces circonstances, auréolée d'une gloire incomparable! Déjà la pauvre armée a passé Smolensk, Smolensk la ville de la « Sainte Vierge », la ville où l'on comptait — espoir illusoire! — prendre quelque repos, se refaire, trouver quelques vivres. L'intendance française, en cette guerre, fit faillite, plus encore que le commandement. D'abord, les approvisionnements n'étaient pas aussi considérables qu'on l'avait pensé, ensuite leur distribution fut accompagnée d'exigences si formalistes que les malheureux affamés, accablés par la fatigue de l'attente, forcèrent l'entrée des magasins et détruisirent la majeure partie des denrées. Bien peu de monde pût recevoir des vivres en quantité suffisante. Puis, l'armée continua sa route; le froid était devenu moins terrible, mais, en revanche, à Krasnoë, les Russes avaient attaqué de nou-

veau et cherché à séparer les différents corps qui se suivaient à distance. Napoléon dut faire demi-tour. Il parvint à rallier les corps d'Eugène et de Davout. Une fois de plus la Jeune Garde donna la preuve de son admirable bravoure. Seul, le maréchal Ney était définitivement coupé du reste de l'armée.

Il résolut de mettre le Dniéper entre lui et l'ennemi, et de passer le fleuve à demi glacé. C'est le colonel Pelet, encore tout couvert du sang du dernier combat, qui doit avoir inspiré cette audacieuse entreprise. Le général Freytag, un des nôtres, la raconte ainsi : Un paysan boiteux montre le chemin du fleuve; il est là, tout couvert d'une glace traîtresse, que l'eau recouvre par endroits; c'est à peine si on l'aperçoit dans l'obscurité de la nuit. On s'installe dans un village, proche de la rive, et l'on s'y repose jusqu'à minuit. La valeureuse troupe ne trouve à se réconforter qu'avec un breuvage extrait de la betterave. Un officier polonais se risque sur le fleuve et revient en annonçant que la glace porte. Lentement, on passe sur la surface branlante; on entend, dans la nuit, les cris d'appel de ceux qui sont engloutis dans les fissures. Enfin l'on est passé, mais le maréchal Ney n'a ni un canon, ni un cheval, et il va se heurter à de nouveaux détachements ennemis. En vain, les Russes le somment de poser les armes : « Un maréchal de France ne se rend pas », répond le fier soldat. Grâce à sa ruse et à son habileté, il réussit à échapper aux Russes, non sans avoir manœuvré deux jours entiers, presque sans munitions. Au général Freytag qui

l'avise du manque de cartouches, il dit : « En ce cas, il « faut vendre sa vie aussi cher que possible ». Au cours de la seconde nuit, il tombe en plein milieu de l'ennemi et l'enfonce. Napoléon était déjà arrivé au delà d'Orcha, à Baranouy, où il déjeunait avec Lefebvre, lorsque son aide de camp Gourgaud vint lui annoncer que des officiers répandaient la nouvelle du ralliement de Ney, au devant de qui Eugène avait porté les débris de son corps d'armée. « Est-ce bien vrai? Etes-vous certain de la chose? », leur cria-t-il. Puis, comme le renseignement était confirmé, il prononça ces paroles lapidaires : « J'ai deux cents mil- « lions dans les caves des Tuileries; je les aurais donnés « pour sauver le maréchal Ney ». Celui-ci ramenait 900 braves de sa fabuleuse expédition. Mais le 3e corps ne devait terminer sa glorieuse carrière que de l'autre côté de la Bérésina.

Le passage de ce fleuve a fait l'objet de tant de descriptions de la part des historiens, des romanciers et des poètes, que je ne me crois pas obligé d'en faire une millième narration, après 999 autres. Cependant, je dois insister sur deux points, ne serait-ce que pour orienter le lecteur, et aussi, peut-être, pour contribuer à détruire quelques légendes aussi fausses qu'intimement liées, le plus souvent, au nom fatal de la tragique rivière.

Il est aussi de mon devoir, à titre de vulgarisateur des souvenirs de Roos, de m'arrêter sur la circonstance où l'auteur des mémoires que je publie a été fait prisonnier.

Les livres qu'on donne à lire à mes jeunes compatriotes sont assez généralement composés de manière à représenter les événements du 26 au 29 novembre 1812 sous la forme d'un torrent tumultueux d'hommes en fuite, d'une destruction immense de matériel, d'une noyade d'enfants et de femmes. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'en règle générale, le « jugement de Dieu » joue un grand rôle en cette affaire; les Français, cela va sans dire — on oublie qu'à la Bérésina se trouvaient aussi des régiments «alliés », c'est-à-dire des Suisses, des Polonais, des Hollandais et des Allemands — y ont été complètement vaincus; Napoléon y a reçu le prix de ses péchés; finalement, il a mis le comble à sa lâcheté, en faisant brûler les ponts, ce qui équivalait à l'ordre de livrer à la sauvage fureur des Russes une grande quantité de ses malheureux compagnons.

Considérés au point de vue critique, les événements prennent un tout autre aspect. La bataille de la Bérésina fut une victoire française, une action d'éclat que la disproportion entre les forces physiques et numériques des combattants dans les deux camps classe au nombre des plus brillants faits d'armes qui aient jamais été accomplis par la Grande Armée et par son chef. L'empereur Napoléon a commis assez de fautes pendant cette guerre pour qu'on ne soit pas obligé de lui en prêter d'autres; en fait, à la Bérésina, sous la pression de l'imminent danger qui le menaçait, il est presque redevenu le général de 1796, celui qui, dans les plaines de la Lombardie, suivi de ses hordes républicaines, réduisit successivement à merci quatre armées autrichiennes.

Les Russes, cela est bien connu, poursuivant le plan que leur dictaient les circonstances, ne s'étaient proposé rien moins que de faire l'Empereur prisonnier avec tout ce qui lui restait de son armée. Tandis que la Grande Armée, misérable, s'approchait de la Bérésina, poursuivie par Kutusow, deux autres armées russes venant du sud (Tschitschagow) et de la Duna (Wittgenstein) conjuguaient leurs mouvements pour cueillir les Français exténués et terminer ainsi la guerre. La Bérésina n'était pas, en elle-même, très dangereuse, mais ses rives étaient extrêmement marécageuses, et Tschitschagow avait réussi à détruire l'unique passage existant, le pont de Borissow. Les Français étaient donc bien perdus! Le froid avait un peu cédé, et si la Bérésina charriait des glaçons, elle n'était pas gelée. Ces messieurs de l'état-major russe n'avaient pas réfléchi qu'ils avaient en face d'eux le maître ès-art militaire. Dans cette circonstance désespérée, le Corse se révéla dans toute sa grandeur. Faisant sienne l'idée d'un de ses subordonnés, il tendit à l'ours russe un piège dans lequel l'épais animal ne manqua pas de tomber. Il fit exécuter des démonstrations de nature — ainsi qu'il le supposait — à tromper un Tschitschagow, et à lui donner l'idée qu'il voulait passer en aval de Borissow; en réalité, il faisait, pendant ce temps, jeter plus au nord, aux environs de Studjenka, presque sous les yeux de l'ennemi, deux passages : un pour les hommes à pied et la cavalerie, l'autre pour l'artillerie et les voitures. Tschitschagow appuya vers le sud; le chemin était ouvert! Nous passons sur le détail du lancement des ponts par les pion-

niers du général Eblé (1); *plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ces hommes se sacrifièrent littéralement pour le salut de leurs camarades. « Honneur à ces braves gens! », s'écrie le major westphalien Wilhem von Lossberg, en souvenir de ces héros. Napoléon visita les travailleurs à diverses reprises : des officiers suisses qui l'approchèrent de près parlent de son stoïcisme sans élever le moindre reproche à propos du calme dont il fit preuve. D'autres rapports donnent un son différent, mais, en vérité ce n'était guère le moment de donner libre cours à ses sentiments. La question se posait pour lui d'être ou de ne plus être; Tschitschagow, sur l'autre rive, pouvait ne pas persister longtemps dans son erreur, et Wittgenstein arrivait par la rive gauche. C'est ainsi que s'engagea, sur les deux rives de la Bérésina, la double bataille du même nom : elle date proprement du 28 novembre. Il eût été impossible à Napoléon de tenir tête aux forces fraîches de l'ennemi, s'il n'eût disposé que des troupes épuisées qu'il ramenait de Moscou. Et cependant, les débris des divers corps de l'armée se sont encore glorieusement comportés en cette occasion; des isolés et des traînards ont, une fois de plus courageusement combattu. Mais, par ail-*

(1) Les lecteurs, que pourrait intéresser la partie technique de la construction des ponts, en trouveront une description très complète, bien que pas toujours irrécusable, dans le numéro supplémentaire du *Militær-Wochenblatt* de 1894. Elle a été écrite par Hartmann, en utilisant les témoignages de deux témoins oculaires. L'hypothèse de la construction d'un troisième pont n'est pas exacte (Voir : Von Lindenau, *Passage de la Bérésina*, p. 35-36).

leurs, Napoléon avait reçu le renfort des corps d'Oudino et de Victor, venant l'un de la Duna, l'autre de Smolensk tous deux avaient combattu Wittgenstein et s'étaient mi en marche en toute hâte, sur l'appel de détresse de leur chef.

La différence d'aspect entre ces deux corps et les autres était saisissante. Ceux-là, malgré les misères de la campagne, avaient une attitude guerrière; ceux-ci, à l'exception de quelques-uns et notamment de la Garde, ne pouvaient plus être comparés qu'à une troupe de mendiants. « Déguenillés et amaigris à un point inimaginable, le regard « fixe », dit le lieutenant Zimmermann, de Berg, « ils « ressemblaient à des squelettes sortis de leur tombe. « lorsqu'ils défilèrent devant nous, s'appuyant sur leurs « bâtons ». « Jamais je n'oublierai ce jour, écrit le comte « Hochberg; le froid était terrible, et le soleil éclairait « de ses clairs rayons une scène de désolation ». « Le cœur « me saignait, gémit Marbot, à la vue de la foule des « isolés parvenus sur la rive du fleuve. Toute trace de « liens hiérarchiques, d'arme ou de tenue militaire avait « disparu. Soldats, officiers et même généraux étaient « couverts de haillons ; leurs pieds étaient entourés de « guenilles ou de lambeaux de cuir retenus par des ficel- « les ». Pour ce soldat au cœur sensible, il était cruel de voir ainsi rouler cette agglomération d'hommes parlant vingt langues différentes, exhalant leurs désespoirs, leurs plaintes, leurs prières et leurs imprécations. « C'est

seulement en ce jour », dit le capitaine suisse Louis Bégos, qui venait, comme Marbot, de la Duna, « que nous commençâmes à comprendre jusqu'à quel degré de misère nous étions tombés ».

Le brave homme, malgré cela, fit l'impossible, avec ses Suisses, pour sauver ses malheureux compagnons, et il y réussit. Les corps d'Oudinot et de Victor, ce dernier spécialement, combattirent contre un ennemi très supérieur et s'en tirèrent avec bonheur; ce n'est pas leur faute si tous les traînards ne réussirent pas à se sauver. Pendant toute la journée du 28, Victor tint Wittgenstein en échec, tandis qu'Oudinot, sur l'autre rive, remportait une brillante victoire, à Stachow, sur Tschitschagow à qui il faisait même un nombre sensible de prisonniers. Après de telles actions, un acteur, le capitaine von Leisingen, avait bien raison de crier son admiration : « Les journées de la « Bérésina ont jeté sur les troupes qui y combattirent une « gloire immortelle ».

Les ponts avaient été construits avec des matériaux de mauvaise qualité; l'un des deux se rompit prématurément, mais le malheureux sort qui fut réservé aux traînards et qui assombrit la gloire du passage, n'en fut pas la conséquence directe; peut-être serait-il plus juste d'accuser la foule des gendarmes qui, s'en tenant à l'application stricte de leurs instructions, interdirent le pont réservé à l'artillerie à tous les piétons, sauf les cas où ils firent exception en faveur d'un officier particulièrement misérable, ou encore lorsqu'une pistole habilement offerte

parvint quand même à faire écarter les rangs de ces insensibles cerbères.

La véritable cause qui fit si sombre la scène, aujourd'hui bien connue, du passage des ponts, fut l'indiscipline même des isolés; ils avaient, pour la plupart, perdu tout sens moral et, dans l'intensité de leur désespoir, ils foulaient aux pieds tout ce qui se trouvait en avant ou à côté d'eux, sans considération pour les femmes, les hommes épuisés et les enfants en pleurs. L'affluence des voitures embourbées était telle qu'elle bornait la vue sur une grande étendue. Cela ressort nettement de la lecture des mémoires de Roos, car nous y voyons que celui-ci, grimpé sur le toit d'un caisson, ne parvint même pas à apercevoir l'entrée des ponts, cependant toute proche.

Peut-être le lecteur préférera-t-il me voir substituer à mes propres descriptions, qui ne feraient que répéter des choses déjà dites, un tableau en raccourci des circonstances du passage de la Bérésina, tracé par un homme qui vécut ces heures longues et douloureuses. Le général Griois, dont j'ai parlé plusieurs fois déjà, était alors colonel. Monté sur un cheval harassé, il cherchait à se frayer un chemin dans la cohue des voitures amoncelées aux abords des ponts. Dans cette épaisse et maudite presse, sa pauvre monture, aussi épuisée que son maître, se trouva si bien cahotée qu'elle fit demi-tour et se présenta dès lors, la queue la première. Le cavalier dut longtemps demeurer dans cette situation difficile, car toute demande de secours restait aussi vaine que l'offre de quelques pièces d'or. Enfin, il remarqua un maréchal des logis chef

de son régiment qui se tenait encore ferme sur ses jambes et qui, d'un violent effort, parvint à faire pivoter le cheval. Alors, il se fit faire place à droite et à gauche, sans grands ménagements; un fourgon à bagages renversé faisait un vide dans la foule; lentement, il gagna quelque terrain vers l'avant. Après avoir franchi des débris de toute espèce, le colonel et son compagnon, pleins d'angoisse et le cœur serré, arrivèrent jusqu'à cent mètres environ du passage sauveur; il leur fallut encore plus d'une heure entière pour l'atteindre. A ce moment, l'uniforme du colonel lui valut de pouvoir passer sur le pont qui était alors à peu près vide. Spectacle extraordinaire! Une rangée de chevaux dont les cavaliers s'étaient noyés, étaient venus à la nage s'accrocher de la tête, aux bords du tablier branlant. Lorsque leurs forces les abandonnaient, ils disparaissaient, l'un après l'autre, dans les profondeurs de l'eau. Lorsque Griois foula du pied l'autre rive, son étonnement fut grand d'apercevoir, pendue à la queue de son cheval, une vivandière qu'il n'avait pas remarquée jusque-là et qui portait un enfant dans les bras; elle avait franchi le passage en cet équipage. La pauvre femme remercia son « sauveur » de tout son cœur et l'obligea de partager avec elle la moitié du seul morceau de sucre qu'elle possédât encore. Le général Griois se reprocha par la suite d'avoir accepté le don de la pauvresse, mais il ajoute ce détail caractéristique : « Ce présent était alors « si précieux, que peu de gens à ma place auraient eu le « courage de le repousser ».

Tout homme qui arrivait sur l'autre rive était reçu par

ses camarades comme quelqu'un qui vient d'échapper à la mort. Et ceux qui restaient en deçà ? C'est triste à dire, mais ils auraient pu être presque tous sauvés, s'ils avaient utilisé les ponts pendant les nuits, car, alors, ils étaient libres. Rien ne put les y décider. Ils ne purent se résoudre à abandonner leurs feux de bivouac et les abris qu'ils s'étaient créés. Ils devaient chèrement expier cette inertie. Car, il faut bien le dire, de même que des juges bien informés l'ont déjà maintes fois répété, si les horreurs de la Bérésina ont été exagérées par beaucoup d'écrivains, des scènes terribles ne s'en déroulèrent pas moins dans les dernières heures, d'abord lorsque Victor leva ses avant-postes, suivi par la foule des désespérés, puis lorsque le général Eblé, qui avait attendu jusqu'à la dernière extrémité — le 29 à 8 heures et demie du matin —, ordonna de brûler les ponts. Alors beaucoup de gens périrent dans les flammes. Quant au spectacle donné par les cosaques tombant sur ceux qui restaient encore, il fut si terrible qu'un homme valeureux comme Bourgogne dut en détourner les yeux et continuer son chemin pour ne plus rien voir et ne plus rien entendre.

Les événements dont la Bérésina fut le théâtre doivent être considérés comme le dénouement du drame de 1812. Ce qui suit n'en est, pour ainsi dire, que l'épilogue, un épilogue bien digne, à la vérité, de la pièce entière et qui la surpasse même, çà et là, en détails pathétiques.

La malheureuse armée avait encore conservé jusque-là quelque apparence militaire, l'arrivée des deux corps

d'aile avait fait passer dans ses rangs disloqués comme un souffle de restauration, mais il semble que les faits d'armes de Stachow et de Studjenka aient définitivement brisé son reste de force. Les troupes qui avaient récemment rallié, comme toutes celles que l'armée — peut-on encore la nommer ainsi? — rencontra désormais sur sa route, furent aussitôt saisies par la contagion de la dissolution générale. Il est avéré qu'un régiment de cavalerie napolitaine, envoyé hors de Wilna au-devant de l'armée, fondit tout entier en quelques nuits. La cause en fut surtout au froid qui sévit, après quelques journées d'une température supportable, avec un redoublement de rigueur.

Et, en effet, une période de froid extrêmement intense arriva juste à ce moment, comme si le ciel de la Russie avait résolu d'anéantir jusqu'au dernier des envahisseurs étrangers. « Nos visages », dit Borcke, « nos longues « barbes étaient couverts de glaçons; tout mouvement « des muscles du visage était douloureux; il était à peine « possible de se tenir un instant immobile pour satisfaire « un besoin naturel; il y eut des exemples de gens qui, « contraints de s'arrêter, succombèrent; il semblait que « le monde fût engourdi et comme figé; aucun souffle « dans l'air; les cristaux étincelants de la neige tombaient « droit sur le sol; les oiseaux gelés étaient précipités du « haut des airs; tout était silencieux et l'on n'entendait « aucun bruit humain; seuls, le crissement des pas sur « la neige et le grincement des moyeux des voitures rap« pelaient encore la vie. »

Des descriptions inoubliables hantent la mémoire de tout homme qui a compulsé les sources où l'on apprend à connaître les derniers jours de la retraite. Qui pourrait jamais perdre le souvenir, après avoir lu les « Aventures dans la campagne de Russie » de Duverger, de ce vieux sapeur que l'auteur aperçut dans un bivouac près de Wilna, enveloppé dans une peau d'ours, regardant le feu de ses yeux hagards, sa longue et rouge barbe endiamantée d'étincelants glaçons? Qui pourrait ne pas se souvenir de ce brave Bourgogne, devenu presque aveugle comme tant d'autres, et se couvrant de temps à autre le visage avec le collet d'hermine qu'il avait pris à Moscou, afin de faire fondre la glace dont sa figure était couverte?

Vers la fin de la première semaine de décembre, la température descendit au point le plus bas. Larrey, le 7 décembre, compta — 27° Réaumur; dans les jours suivants, son thermomètre, pendu à l'un des boutons de son habit, marqua — 28°. Plusieurs autres ont observé des froids de — 30° à leurs thermomètres à mercure. « Le 7 décembre », dit le comte Hochberg, « fut le jour le plus terri- « ble de ma vie. Le maréchal (Victor) ordonna, à 3 heures « du matin, de donner le signal du départ, mais le der- « nier tambour était gelé ». La nuit suivante ne fut pas meilleure. Des bivouacs entiers succombèrent. La maréchale Oudinot, suivant son époux, fut terrifiée de l'aspect de sombre immobilité présentée par les bivouacs où s'éteignaient les derniers feux. Dans le journal du futur maréchal de Castellane, on lit : « Le 8 décembre, sur une « fausse alerte, on sonna la générale, mais cette fois, il

« ne fut plus possible de rassembler le bataillon de Vieille « Garde qui était de service; les hommes n'étaient plus « en état de porter leurs armes ». Trait véritablement antique : on trouva un grenadier de faction de la Vieille Garde entièrement gelé, toujours ferme à son poste!

Et malgré cela, l'arrière-garde n'avait pas cessé de combattre jusqu'à ce qu'enfin elle eût cessé d'exister. Le 4 encore, une attaque des Russes sur le parc du château de Molodetschno (1) occupé par les Français, avait échoué. Un feldwebel badois, dont le journal a été publié il y a quelques années, confirme ce qu'avait déjà dit le comte Hochberg, à savoir que, cette fois encore, on était parvenu à tromper l'ennemi sur le petit nombre des défenseurs.

Au reste, l'ardeur de la poursuite alla peu à peu en s'éteignant; la rigueur du climat exerçait aussi son action déprimante sur les Russes.

Des 100.000 hommes, en chiffres ronds, que comptait l'armée de Kutusow à Malojaroslawez, 30.000 seulement atteignirent Wilna. Les escadrons, au dire de Lœwenstern, n'avaient plus, en moyenne, que 20 à 30 hommes capables de faire le service. Et c'étaient là des enfants du pays, chaudement vêtus, qui avaient disposé de cantonnements et de nourriture autrement riches que leurs adversaires. Kutusow avait épargné ses hommes; à la Bérésina, il était entièrement resté à l'arrière-plan!

(1) C'est du château de Molodetschno, appartenant au comte Ogynski, que Napoléon, la veille, avait daté le 29e bulletin qui annonça au monde la disparition de la Grande Armée.

Il n'y avait que les sauvages fils des steppes de l'Ukraine dont la constitution défiât toute température. Après comme avant, ils restèrent la terreur des piétons aux abois qu'ils pourchassaient dans leurs misérables camps, pillaient et renvoyaient souvent. Car ils en étaient arrivés à ce point de ne plus même se donner la peine de faire prisonniers ces soldats fantômes qui trépassaient entre leurs mains!

Une espérance, cependant, demeurait encore au cœur de la foule qui s'en allait trébuchant sur la grande route de Lithuanie, par Kamen, Pleschtschenitschi, Smorgoni (1), Oschmjani : celle d'atteindre Wilna, car on comptait, comme à Smolensk, y trouver des vivres. Mais ici comme là-bas, les mêmes fautes se renouvelèrent, sur une plus grande échelle; l'administration ne se montra nullement à hauteur de sa tâche; les autorités compétentes quittèrent prématurément la ville; il y eut du désordre; les employés des magasins conservèrent leurs vieilles coutumes formalistes; finalement, on en vint aux violences et, de tous les approvisionnements amassés, une partie fut pillée tandis que l'autre — la plus considérable — tomba entre les mains de l'ennemi. Il existe des renseignements émouvants sur les journées de Wilna. Nous passons la parole, sur ce point, à un certain nombre de témoins, et notamment à deux officiers du sud de l'Allemagne : un

(1) C'est à Smorgoni que l'Empereur avait quitté l'armée de laquelle, à vrai dire, il n'y avait plus rien à sauver.

Hessois du grand-duché, Frantz Rœder, plus tard colonel, un lieutenant wurtembergeois, von Suckov, qui devint aussi colonel, enfin à un Mecklembourgeois.

L'entrée dans la capitale de la Lithuanie avait été marquée par des scènes déplorables. A la porte de Minsk, la seule qui livrât passage au fleuve humain, une poussée s'était produite que l'on a pu comparer à celle des ponts de la Bérésina. Il y eut beaucoup d'hommes broyés ou écrasés; une lunette que Rœder portait dans une de ses poches fut complètement aplatie. L'intérieur de la ville offrait un lamentable spectacle; les soldats, sans secours, erraient par les rues; les habitants effrayés barricadaient leurs portes. « C'était une chose pitoyable que de voir « tout le monde refuser d'ouvrir et nous repousser ». Il y a unanimité sur la dureté de cœur que les habitants de Wilna témoignèrent pour les malades et les blessés. Les juifs lithuaniens et polonais déployèrent une âpreté digne de véritables sangsues. Non contents de voler les soldats de la plus impudente manière en faisant l'échange de leur argent et d'exiger d'affamés les sommes les plus fabuleuses pour prix d'un morceau de pain ou d'une mauvaise eau-de-vie, ils enfermaient les hommes atteints de congélation dans leurs maisons, les assaillaient nuitamment dans leur lit, puis jetaient les malheureux à la porte après les avoir dépouillés de leur avoir et de leurs vêtements; ils les torturaient quelquefois jusqu'à la mort. L'empereur Alexandre, à son arrivée à Wilna, fit, dit-on, pendre quelques-uns de ces misérables. Au reste, des chrétiens participèrent aussi à ces infamies.

Les officiers, généralement bien munis d'argent, ne furent pas beaucoup plus heureux dans les hôtelleries ou auberges qu'ils avaient choisies pour se loger dans l'espoir de trouver ce qui leur manquait depuis tant de mois, une chambre garnie et une nourriture européenne. Ce confort relatif coûta cher à beaucoup d'entre eux. A l'arrivée des cosaques, on les jeta dehors. Le lieutenant Suckow raconte, à ce propos, une aventure tragi-comique. Il s'était logé, le 9 décembre au soir, avec quelques camarades, dans une des maisons les plus fréquentées de Wilna, le café Lichtenstein, et là, comme tous les sophas, canapés et chaises étaient déjà occupés, il avait passé la nuit par terre sous un billard. Le lendemain matin, il fut réveillé par un coup de pied que le maître du café en personne lui avait administré : « Allons! Debout! Chien d'Allemand! Et fais en « sorte de filer rapidement! Tes camarades sont déjà par- « tis, et j'espère bien qu'à cette heure ils ont été pris sur « la route par les cosaques ». Suckow eut beau prier qu'on lui donnât un simple verre d'eau, sa demande fut ouvertement repoussée, mais il n'était pas né pour rien dans le pays de Fritz Reuter. Il possédait une humeur des plus fines. Pour se venger de cette inhospitalière maison, il lança dans les coussins d'un sopha, au moment où il franchissait la porte, son foulard de laine, tout grouillant de vermine, dont il avait l'intention de se défaire depuis longtemps; puis il disparut et réussit à échapper à l'ennemi. Ce fut un bonheur, car le sort de ceux qui furent faits prisonniers à Wilna fut terrible. Ils restèrent pendant des semaines, entassés, pour la plupart, dans le couvent de

Saint-Basile, presque sans nourriture, et, en tout cas, sans feu, par un froid insupportable étanchant leur soif avec de la neige souillée d'urine. « Pieds, jambes, bras, mains et « torses », dit Wilson, « servaient, suivant leurs dimen- « sions, à boucher les fenêtres brisées et les trous des mu- « railles. » Dans les couloirs, les cadavres s'amoncelaient sur plusieurs mètres de hauteur.

Dans les autres hôpitaux la situation n'était pas meilleure. Partout sévissaient les terribles maladies, compagnes mortelles de la guerre : la gangrène et le typhus. Tout ce qu'on connaît sur ce sujet défie la description. Un officier allemand, le baron Julius von Soden, dont les mémoires ont été publiés, il y a cent ans, par son frère, Franz von Soden écrivain connu, a séjourné trois mois dans les antres pestiférés de Wilna. Au début, il reposa sur le sol nu, avec les mêmes vêtements qu'il n'avait pas quittés depuis des mois. Par suite de la malpropreté régnante, il dut se coucher d'une certaine manière pour pouvoir se relever et encore était-il fréquemment obligé de s'arracher du sol. Le froid était si grand que, même à l'hôpital, des malades eurent les membres gelés. Cet état d'extrême misère n'empêchait encore pas les pillards de satisfaire leur avidité en enlevant aux malades leurs derniers vêtements et, pour ce faire, de marcher avec une cruauté bestiale, sur les membres brisés et les pieds noircis par la congélation.

Pour qui connaît ces détails, il n'est pas étonnant que malgré l'état de décomposition de ce qui était naguère la

« Grande Armée », des milliers d'hommes aient encore préféré continuer vers la frontière russe plutôt que de se constituer prisonniers à Wilna.

Napoléon avait remis le commandement à son beau-frère Murat. Choix malheureux, car ce hardi sabreur n'était pas homme à opposer une résistance tenace et, à l'arrivée des Russes, il abandonna la ville avec une hâte assez indigne de sa gloire. Heureusement, il restait encore une âme de bronze, le maréchal Ney. Avec l'aide de la division Loison arrivée d'Allemagne, avec l'aide des Bavarois de Wrède, avec le concours de la seule troupe qui restât organisée, la Vieille Garde, il se maintint assez longtemps à Wilna pour que tout ce qui possédait encore un peu de force et de courage pût abandonner ce séjour du désespoir.

La marche sur Kowno, dernière ville de l'empire des tsars, offre encore deux épisodes qui méritent une courte description. C'est à la montée de Ponari que les chevaux, définitivement épuisés, qui transportaient le trésor impérial, refusèrent pour toujours le service. Aussitôt, les soldats se précipitèrent sur les coffres remplis d'or et d'argent et se chargèrent de lourds sacs de monnaie. Pour beaucoup, ce fut leur perte! Le poids était trop lourd, en effet, pour leurs faibles forces et un grand nombre qui, sans cela, auraient pu se sauver, car ils étaient presque arrivés au port, tombèrent entre les mains des Russes. D'ailleurs, une assez forte somme, confiée à des gens sûrs, Allemands et soldats de la garde, fut transportée jusqu'au delà des frontières et, plus tard, fidèlement restituée.

Il semble bien, d'ailleurs, que le maréchal Ney, ne doutant pas que le trésor ne fût une proie destinée aux cosaques tout proches, ait donné l'autorisation de se le partager. Cela n'était, en tout cas, nullement déraisonnable et se conciliait parfaitement avec l'honneur, compte étant tenu des circonstances.

C'est bien pour l'honneur, pour l'honneur de la France et celui de son armée que le brave des braves combattit jusqu'à la fin. Son héroïsme éclata, une fois encore, au pont de Kowno. Tandis que se renouvelaient dans la ville les horreurs de Smolensk et de Wilna, lui, avec une poignée d'hommes, il résistait à l'attaque d'un ennemi dix fois supérieur. Le dernier des Français qui passèrent le Niémen, le 13 décembre 1812, fut l'illustre maréchal Ney. Alors seulement, entouré de quelques rares compagnons d'armes, on le vit disparaître dans une forêt.

Des centaines de mille hommes avec lesquels Napoléon, au printemps de la même année, avait inauguré son expédition, il en revenait 40.000 peut-être (1). *Leurs visages hâves et leurs membres perclus excitaient la pitié des âmes généreuses, tandis que leur accoutrement grotesque, notamment en Prusse orientale, provoquait les railleries, les insultes et les brutalités des nombreux ennemis de l'empereur. Les survivants de la campagne de Russie durent payer jusqu'à ce dernier tribut à leur fidélité de soldats!*

(1) Sans compter les corps d'aile de Schwarzenberg-Reynier et de Macdonald-York.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les acteurs de ce grand drame aient saisi leur plume, une fois le rideau tombé, pour fixer sur le papier le rôle qu'ils y avaient tenu. L'homme qui écrivit le livre qui va suivre, le médecin-major wurtembergeois Henri de Roos, fut un de ceux-là. Le public qui s'intéresse à l'histoire trouvera, plus loin, une édition de ses « Souvenirs sur la guerre de 1812 » quelque peu réduite et débarrassée de maint hors-d'œuvre, c'est-à-dire des événements antérieurs ou postérieurs à 1812 que l'auteur avait cru devoir semer d'un bout à l'autre de sa narration. Tous les dires de Roos sont authentiqués par des documents existant aux archives royales de Stuttgart.

Fils d'un officier wurtembergeois qui avait fait la guerre de Sept Ans, Roos fut nommé médecin aide-major en 1800 et médecin major en 1805. Le système politique dans lequel était englobée la Confédération du Rhin fit que cet officier de santé wurtembergeois participa aux campagnes de l'empire français de 1805, 1806, 1807, 1809. Pour la même raison, il fut entraîné dans le tourbillon de la campagne de Russie. Comme chef du service de santé du régiment de chasseurs à cheval n° 3 (Duc Louis), il fit partie, jusqu'à Moscou, du 2e corps (Montbrun, puis Sébastiani) de la réserve de cavalerie commandée par Murat; au cours de la retraite, à la Bérésina, il fut fait prisonnier ainsi qu'on a déjà eu l'occasion de le dire. A partir de ce moment, il prit du service comme médecin militaire dans l'armée russe, d'abord dans la région de sa captivité, puis à Saint-Pétersbourg. Plus tard, il continua à pratiquer la

médecine au titre civil. Il exerçait dans les premiers hôpitaux de la capitale russe et y était l'objet de toute sorte de distinctions lorsqu'il écrivit, peu après la campagne, sa relation de 1812; celle-ci ne fut imprimée que postérieurement en 1832.

Mais ce sont moins ses titres, ses croix et ses distinctions honorifiques que son propre livre qui nous font apprécier ses sentiments intimes. Cette œuvre nous fait connaître un homme bon, pensant juste, profondément persuadé de la dignité de la science médicale et de la grandeur de sa profession. Il n'a pas été à l'école de Darwin, de Vogt ou de Hœkel ce médecin-major wurtembergeois. Il est bien loin de partager le scepticisme de ses confrères modernes. Il appartient plutôt à cette catégorie de braves et honnêtes gens disputant, avec un sérieux qui semble risible, du « contagium relativum » et du « contagium absolutum » du choléra, mais qui se donnaient aussi sans compter à leur profession et savaient consacrer à l'humanité souffrante un dévouement si désintéressé qu'ils pourraient aujourd'hui servir de modèles à beaucoup de nos médecins. Il est assez rare, et cela n'est pas sans charme, d'entendre un homme vivant au milieu de durs guerriers, se soumettre, avec une confiance en Dieu quasi enfantine, au sort pénible qui lui advient et se consoler religieusement de ses tristesses avec quelques lieds du bon Gellert. C'est un plaisir aussi que de voir avec quelles mains expertes et infatigables il manie le bistouri, extrait une balle du corps d'un ami comme d'un ennemi, et cela sans prendre garde le moins du monde à sa propre vie, sans se demander si

les obus sifflent autour de lui, sans se soucier de l'obscure clarté des flammes du bivouac qui éclairent sa tâche sanglante.

A cause de son habileté comme médecin régimentaire et de la rectitude de sa vie, Roos a pris place, par ses mémoires, dans la série des écrivains qui ont traité de la campagne de 1812.

Celui qui chercherait des considérations stratégiques, des appréciations sur les fautes commises par les différents généraux, ne trouverait pas son compte dans le livre d'un auteur qui, à ce point de vue, ne fait que répéter les appréhensions qu'il a entendu exprimer, en commun, par des officiers supérieurs et subalternes depuis l'entrée en territoire russe jusqu'à la retraite, appréhensions qui devinrent particulièrement violentes, en novembre, quand on sut que le plan d'encerclement des Russes commençait à se réaliser.

Donc, celui qui veut étudier le « grand art de la guerre », devra s'adresser à d'autres qu'à notre médecin wurtembergeois. Il en est de même de celui qui brûlerait du désir de lire une description sensationnelle des côtés terribles de la campagne. Roos n'a pas la fantaisie d'un Labaume ou d'un Ségur, mais il n'en a pas non plus les exagérations; il n'entonne pas l'air de fanfare de maint écrivain français qui, en revanche, monopolise tous les hauts faits pour ses compatriotes et n'en concède aucun aux troupes alliées.

On souhaitera, sans doute, connaître quelque chose de

l'opinion personnelle de l'auteur sur Napoléon. Sur ce point encore, la description de Roos est une des plus objectives qui se puisse rencontrer dans la mer de volumes qui traitent de la campagne de Russie. Certes, il lui manque l'emballement d'un Gourgaud pour son empereur; il lui manque l'exaltation du général Marbot et de son camarade Griois, du colonel Combe, du major Coudreux, du capitaine Coignet et du brave sergent Bourgogne qui ne voyaient rien d'autre que Napoléon; il lui manque l'enthousiasme de ces hommes qui donnaient les dernières bûches de leur feu de bivouac pour alimenter le foyer de l'empereur manquant de bois. En revanche, il ignore la haine d'un Labaume, dont la « Relation authentique de la campagne de Russie » n'a été écrite que pour lancer accusation sur accusation contre le chef malheureux de la plus malheureuse des armées. Roos parle brièvement de Napoléon; on voit bien, çà et là, qu'il désapprouve la gigantesque entreprise, mais il n'omet pas de dire que ses camarades de régiment — ou tout au moins une bonne partie — avaient une foi profonde dans le grand capitaine dont ils suivaient le drapeau. « Aussi longtemps qu'il vit et « qu'il tient le gouvernail », disait le chef d'escadron von Reinhardt, « on doit toujours compter sur le succès et gar- « der espoir ». Le bavardage des femmes de soldats chagrinait ces hommes. L'une d'elles, pestant contre l'empereur, disait : « Ce Napoléon, il nous a toujours promis des « montagnes d'or et de bons quartiers d'hiver, et il n'a « jamais tenu parole; il le fera, sans doute, lorsqu'il sera « trop tard et que nous serons tous morts de misère de-

« puis longtemps ». En geignant sur ce ton, la pauvre femme prophétisait juste et, cependant, combien sont différents les sentiments professés pour le héros par les acteurs d'une autre scène racontée par Roos! Elle se passait lorsque tout était fini et que le docteur lui-même, prisonnier, se trouvait à Borissow. Un détachement passait; il appartenait à la légion formée avec des prisonniers allemands. Nombreux étaient ceux qui ne songeaient qu'à se soustraire aux chaînes russes, dès la première occasion favorable, et à voler de nouveau sous les drapeaux de l'empereur. La plupart des officiers étaient napoléoniens, napoléoniens au point que le chef de détachement, un colonel, qui passait son temps à traiter le Corse d'antechrist et qui l'eût volontiers étranglé de sa main, fit fusiller deux d'entre eux.

Roos est assez peu prolixe sur les cruautés commises par les Russes. Il faut en conclure que, peut-être, s'il ne parle pas des sauvageries perpétrées par les cosaques et par les paysans, la vue de ces sombres scènes lui fut épargnée. Il faut songer aussi que sa situation ultérieure au service de la Russie lui faisait un devoir de passer certaines choses sous silence. D'autre part, comme il a été fait prisonnier à la Bérésina, il n'est pas allé jusqu'à Wilna et n'a pas été le témoin des horreurs dont les hôpitaux de cette ville furent le théâtre; or, il entrait dans le plan de son ouvrage de ne parler que de ce qu'il avait vu de ses propres yeux.

Et cependant, le lecteur qui recherche dans la lecture des œuvres historiques quelques sensations fortes, n'a pas

à craindre que Roos lui paraisse trop bref. Quoique notre médecin se dispense expressément de « romantiques embellissements » et « d'imposantes exagérations des faits », la simplicité de ses descriptions dans les circonstances émouvantes ou effroyables, le rend captivant autant que poignant. Quant à l'amateur de vérité historique, il sera satisfait qu'on ne lui offre pas trop de ces « embellissements » et de ces « exagérations » dont tant d'auteurs ont abusé.

A elle seule, la partie médicale du livre offre maint détail intéressant. A côté de la connaissance d'un certain nombre de cas de pratique chirurgicale — on en citera, plus loin, un seul entre tous — un livre tel que celui de Roos permet de se rendre exactement compte des causes physiques qui contribuèrent à la dissolution successive de cette énorme masse d'hommes qui tous, cependant, étaient dans la fleur de la jeunesse ou dans la force de l'âge mûr. A ce point de vue, les souvenirs des militaires, beaucoup moins versés dans ces questions d'hygiène, ne peuvent être comparés aux siens. Un médecin, et un médecin avisé, aperçoit, dans ce domaine, ce qui échappe aux yeux des profanes. C'est ainsi que, déjà au cours des premières marches, Roos constate les effets terribles de la diarrhée sur ses Souabes cependant si robustes; il lutte contre la maladie avec la teinture d'opium et la résine d'Hoffmann. Déjà aussi, par les résidus humains laissés dans les places de campement, on peut se douter de la différence de santé

qui existe entre Russes et Français; ceux-ci évidemment malades, ceux-là bien nourris et bien portants.

Observateur sagace, Roos ne manque pas d'être frappé par la « force nutritive du sucre », et il a raison. Il avait donc pu constater autour de lui l'effet reconstituant du sucre, sans rien connaître de ce qu'on sait aujourd'hui de la transformation rapide des hydrates de carbone par le sucre!

Le docteur Roos fit encore d'autres observations, d'ordre plus général, et qui offrent de l'intérêt. On s'est beaucoup excité, ici et là, pour savoir quelle est celle de toutes les races entrant dans la composition de l'armée qui fournit les soldats les plus résistants. Larrey — ce qui peut paraître extraordinaire — s'est prononcé pour les hommes originaires du sud de la France, c'est-à-dire nés sous le climat chaud de la Provence; il attribue un rôle spécial à la nature ardente de ces méridionaux, comparée à celle plus placide des hommes du Nord. Roos, lui, déclare qu'à ce point de vue, ni les uns, ni les autres, ne présentèrent de supériorité marquée; il estime que l'âge des individus joua le principal rôle, et que les soldats les plus vieux et les plus endurcis par les fatigues résistèrent mieux que les conscrits de la dernière levée. Il loue aussi la simplicité avec laquelle le soldat français s'accommodait de bien des choses; en particulier, ce soldat n'éprouvait qu'un minime dégoût pour la viande de cheval, tandis qu'au début, les Allemands manifestaient pour cette nourriture une instinctive répugnance. Ils auraient eu également un besoin continuel de « la graisse et du sel », ce dont le Fran-

çais se passait allègrement, et ils auraient préféré faire usage du plus exécrable suif plutôt que de se priver de matières grasses.

Naturellement, chacun des membres de la grande randonnée s'intéresse spécialement, tant la misère était générale, aux événements qui le touchèrent de plus près et au sort de l'unité à laquelle il appartenait. Roos n'échappe pas à la règle. Au début, il prit part à la grande battue lancée par Napoléon parmi les steppes désertes, aux trousses des colonnes de Barclay de Tolly. Il assista à la bataille de la Moskova et nous donne une foule de détails édifiants sur les places de pansement — la sienne était en plein milieu des redoutes dites « de Rayewsky » — ainsi que sur les premiers soins reçus par les blessés. Au nombre de ces derniers, et l'un des plus illustres, se trouva le commandant de son propre corps de cavalerie, le général Montbrun, un brillant cavalier, qui, avant la fin de la chaude journée de Borodino, reçut un éclat d'obus dans la région de l'estomac et vint expirer à l'ombre d'une maison.

Après avoir vécu les émouvantes sensations de la bataille, notre docteur n'eut pas la joie de participer aux délassements offerts par la ville de Moscou aux combattants exténués. Il ne vit que de loin brûler la ville géante. Le 3e régiment de chasseurs à cheval wurtembergeois comptait, en effet, parmi les troupes lancées à la poursuite de Kutusow et qui demeurèrent, des semaines durant, face à face avec les Russes, dans les environs de Winkowo. Là, il fut spectateur des escarmouches continuelles

et inconsidérées que Murat engagea avec les cosaques, et grâce auxquelles il consacra la ruine définitive de la cavalerie française. A mainte reprise, à la vérité, on parlementa et l'on fraternisa même amicalement avec l'ennemi. C'est au cours d'une trêve de ce genre que l'hetman Platow annonça gracieusement que, pour les Russes, la guerre ne faisait que commencer.

Tandis qu'à Moscou, pendant au moins une quinzaine, l'armée faisait ripaille, il n'y avait pas grand'chose à manger à Winkowo. Il arriva même que le brave Murat, qui avait déjà épuisé, pour sa propre table, les lièvres et les chats, se fit offrir, par ses braves wurtembergeois, quelque quartier provenant du maigre convoi de vaches et de moutons qu'ils venaient de recevoir. On écourtait la tristesse des soirées en se racontant des histoires d'autrefois; les considérations sur la situation devenaient de plus en plus pessimistes, et — détail caractéristique — le voyage de Kotzebüe en Sibérie servait de sujet de conversation. Comme médecin, Roos avait toujours beaucoup à faire et, selon son habitude, il nous entretient de ses interventions chirurgicales. Une fois, par exemple, il réussit à replacer l'œil d'un homme qu'un coup de lance de cosaque avait fait sauter hors de son orbite, mais sans léser le nerf optique. Il vit également arriver des gens qui revenaient du champ de bataille de Borodino et qui répandaient une incroyable nouvelle : des blessés devaient vivre encore (après des semaines!); ils s'étaient logés dans des cadavres de chevaux et prolongeaient leur vie plus que misé-

rable en se nourrissant de la chair à demi-putréfiée des animaux.

Enfin, la surprise des troupes de Murat par les Russes, à Tarutino (bataille de la Tschernischnja), fut le signal de la retraite.

La retraite, ainsi qu'il arrive pour toutes les relations écrites par des témoins, constitue la partie la plus intéressante du livre. Nous ne la décrirons pas, mais nous insisterons sur quelques circonstances particulièrement poignantes. C'est ainsi que Roos nous montre, par des exemples très nets, comment les soldats se déchargèrent peu à peu des objets qu'ils avaient emportés de Moscou; comment la mortalité, quand elle commença à devenir générale, impressionna les cœurs sensibles, et il justifie ses dires en rappelant les paroles émues prononcées par le général von Koerner (1). *Puis, il décrit l'indifférence grandissante pour les isolés, l'engourdissement de la sensibilité jusqu'au point de détendre les liens de la plus étroite camaraderie. Qui pourrait mieux révéler cet état d'esprit que l'incident où Roos, à Smolensk, refusa, non pas à un vulgaire troupier, mais à une âme des plus compatissantes, à son vieux camarade de campagne, le capitaine von Reinhardt, une gorgée de vin et un morceau de pain blanc? Et cependant, il y eut des hommes qui se montrèrent plus grands que la misère générale. Le géné-*

(1) Général-major von Kœrner, frère du poète Justinus Kœrner; il était chef d'état-major des troupes wurtembergeoises.

ral von Scheler (1), *un valeureux officier, fut un de ces hommes : au sein de la plus extrême détresse, il eut toujours une pensée pour ses compagnons et partagea ce qu'il possédait avec ses camarades et ses subordonnés souffrants. A côté de cet homme respectable, on peut citer le chirurgien général Kœllreuter. Au début de la retraite principalement, on remarquait beaucoup de soldats qui soutenaient leurs camarades plus faibles et cheminaient ainsi, le plus longtemps qu'ils pouvaient, sur leur pénible route.*

L'activité médicale de Roos lui donne une nouvelle occasion de raconter des histoires remarquables et souvent émouvantes. Celle, par exemple, des blessés de Krasnoë; celle de ce vieux sergent dont le pied était troué d'une balle et dont la femme suppliait instamment le docteur d'éviter à son mari, voué à une mort certaine, la douleur d'une amputation; celle encore de ce Souabe, soldat du train, qui, se disant « fils de Jean Ziegler d'Oberlennin- « gen », prenait ainsi congé de son consolateur : « Si « vous allez un jour par-là, saluez mon père et dites-lui « que vous avez partagé ma misère ».

En ses derniers chapitres, Roos traite de la Bérésina et

(1) Général-lieutenant baron (comte à partir de 1812) von Scheler (1770-1826). Commandait (au début sous le prince royal de Wurtemberg, plus tard sous le général français Marchand) la division wurtembergeoise du 3e corps. Sous ses ordres se trouvaient les généraux de brigade baron von Hugel et Stockmayer, ainsi que von Koch, tous cités par Roos.

de sa propre captivité. L'intérêt est d'autant plus grand que le récit émane d'un des rares témoins qui puissent savamment parler des actes de la population du pays après le départ de l'armée française, des prisonniers, ainsi que des blessés des deux armées.

Le bon docteur n'échappa au transfèrement à l'intérieur de la Russie que grâce à sa profession et à sa qualité d'Allemand. La haine des Russes était encore si déchaînée et leur méfiance si grande vis-à-vis des Français de naissance, qu'ils repoussèrent les propositions des médecins français de servir dans les hôpitaux et que, de tous ceux faits prisonniers, il n'y en eut que deux, Roos et un autre, natif de Kœnigsberg, qui obtinrent l'autorisation.

Alors commence, à la lumière des flammes du bois résineux, le travail dans ces hôpitaux où les pansements faisaient presque entièrement défaut, où l'on fabriquait de la charpie avec des chemises crasseuses de paysans, où des bûches de bois servaient d'attelles. Là encore, le médecin wurtembergeois put assister à de sombres scènes, bien que, pour lui, le plus terrible fût passé. On ne lira pas sans émotion le récit de l'incendie d'une maison où l'on avait entassé les femmes, les jeunes filles et les enfants capturés à la Bérésina, incendie au cours duquel la majeure partie de tous ces êtres périrent misérablement! Notre héros lui-même eut encore beaucoup de souffrances à supporter et sa vie, pendant des semaines, fut mise en danger, car il fut atteint de cette « peste de la guerre » qui a nom typhus et qui sévissait dans les hôpitaux; c'est à grand'peine qu'il parvint à s'en tirer.

Le sort ultérieur du docteur Roos fut plus satisfaisant. Son habileté médicale et ses sentiments affables lui avaient valu, même en pays ennemi, un grand nombre de connaissances et d'amis, et nous savons que, plus tard, à Saint-Pétersbourg, il atteignit aux plus hautes situations honorifiques. C'est donc avec raison que vingt ans plus tard, lorsqu'il publia ses souvenirs, il put en songeant à l'heureuse activité par lui déployée sur un vaste champ, mais en souvenir également de la tragédie de la Grande Armée, rappeler ces quelques vers d'un poète qui n'était pas cette fois, son affectionné Gellert :

Si tu as observé le jeu varié du monde,
Tu t'en reviens plus riche,
Car toute tempête s'apaise dans le cœur
De celui qui a, sur tout, jeté son regard.

Peut-être éprouvera-t-il cette même impression le lecteur qui, à l'ombre discrète d'une charmille ou à la douce chaleur du foyer familial, ira jusqu'à la fin de ce livre où des hommes sont en lutte avec les forces les plus effrayantes de la nature, le tourbillon de neige et la glaciale nuit d'hiver.

Paul HOLZHAUSEN.



AVANT-PROPOS

Je livre aujourd'hui à la publicité une relation sommaire des événements que j'ai vus personnellement ou qui se sont passés autour de moi, durant le voyage où, à titre de membre de la Grande Armée et de médecin-major d'un régiment de cavalerie, je quittai ma garnison des bords du Danube pour compter soit, le plus souvent, à l'avant-garde du roi de Naples, soit à la Grande Armée elle-même; durant le temps aussi où je participai à la confusion générale de la retraite et de la fuite, jusqu'à ce qu'enfin, pris par les Russes et devenu médecin à leur service, je réussis à guérir du typhus dans le village de Schutzkow, non loin de Borisow sur la Bérésina.

Plus les circonstances qui accompagnèrent l'invasion du territoire russe par la Grande Armée prendront d'importance, plus les détails de la retraite, puis de la fuite, deviendront extraordinaires et effrayants, plus mes récits seront substantiels et précis. Il est donc possible que la partie concernant l'entrée en Russie ne semble présenter qu'un intérêt minime; que ma relation de la période subséquente, paraisse plus captivante et que la fin même

intéresse; quant aux dernières pages on peut les juger incroyables, tant elles sont douloureuses et effrayantes.

Je me suis cependant appliqué à n'être que le rédacteur fidèle de choses vécues; j'ai évité les embellissements romantiques comme les exagérations qui en imposent; j'ai voulu donner à ma narration le cachet de la vérité. Je demande l'indulgence si mes tableaux n'ont pas la couleur de ceux d'un écrivain de renom et de talent, ou si mon style n'a pas la beauté et la sonore harmonie de celui d'un auteur de profession.

Je ne serai pas accusé d'avoir fait d'emprunts à d'autres; je n'ai pas non plus l'intention de surpasser ceux qui m'ont précédé dans le choix de mon sujet; je n'en puis avoir imité aucun, attendu qu'à l'époque où j'écrivis ces lignes, sur les bords de la Bérésina et de la Newa, aucun livre étranger n'y pouvait être encore parvenu; je ne possédais pas, d'autre part, la langue russe et je n'avais aucune connaissance littéraire; c'était, d'ailleurs, un moment de ma vie où les devoirs de ma profession suffisaient à mon activité. Je ne me suis pas davantage laissé influencer par les livres que je lus plus tard, et n'ai rien retouché; j'avais une confiance trop grande en ma mémoire, et, par surcroît, je ne comptais pas publier ces pages.

J'ai eu, par la suite, l'occasion de lire en effet, beaucoup de choses sur cette guerre, à peu près tout ce qu'on en a écrit; j'ai pu me convaincre qu'un grand nombre d'événements y sont passés sous silence. Exemples : la grande revue de cavalerie d'Ostrolenka, la répression des

excès commis à Wilna et autour de Wilna, les maladies qui frappèrent les troupes et notamment la diarrhée dont Larrey parle à peine, le combat de cavalerie du 4 octobre dans la forêt de Spaskuplja, le séjour quasi anéantissant de l'avant-garde de Murat dans le camp de Tarutino sur la Tschernischnja et la Nara, tout ce qui se passa sur la Bérésina après le départ de l'armée, etc. D'autres circonstances ont été, le plus souvent, inexactement rapportées. Je citerai : la manière dont débuta l'incendie de Moscou, le meurtre des prisonniers russes pendant la retraite entre le couvent de Kolotzkoï et la petite ville de Gshatsk, la traversée du ravin de Krasnoë.

Si j'ai pu apporter ma contribution à l'histoire de cette guerre en relatant quelques faits inconnus, si j'ai projeté la lumière de la vérité sur d'autres jusqu'ici faussement décrits, si j'ai réussi à faire profiter quelqu'un de mon expérience professionnelle, mon œuvre n'aura pas besoin de plus ample justification.

Saint-Pétersbourg, en janvier 1832.

L'AUTEUR.

AVEC NAPOLÉON
EN RUSSIE

PREMIER CHAPITRE

Préparatifs de départ. — Traversée de la patrie.
Leipzig. — Que les Saxons soient loués! — Francfort-sur-l'Oder.

A partir de 1792 et des campagnes sur le Rhin jusqu'à l'entrée du général Moreau en Allemagne (24 juin 1796), j'avais eu de nombreuses occasions d'accompagner mon père aux armées. Au cours de ces visites, fréquentes et souvent prolongées, je m'étais peu à peu intéressé d'une manière spéciale aux faits et gestes des médecins militaires employés dans les hôpitaux d'Alsace et de la rive droite du Rhin. Il n'est donc pas étonnant qu'au moment de faire choix d'une carrière, je me sois laissé guider par ma vocation. J'adoptai donc la profession de médecin militaire, sorte de fonctionnaire mi-partie civil et militaire.

Mon père avait été compris dans les levées forcées ordonnées par le général Riéger (1) au moment de la guerre de Sept Ans. On l'avait alors arraché à ses études théologiques pour l'enrôler dans les troupes — ducales, à cette époque — de Wurtemberg, en compagnie, d'ailleurs, de trois de ses frères. Lorsqu'il mourut, en 1797, il n'était encore que lieutenant et officier d'ordonnance; quant à mes oncles, ils avaient trouvé la mort des braves, depuis longtemps déjà, dans les champs de Leuthen et de Fulda.

Je fus, pour ma part, plus favorisé. Je passai d'abord un excellent examen qui me valut d'être affecté, en février 1800, au poste d'aide-major à l'hôpital de garnison de Stuttgart, à l'époque où l'on procédait à de grands enrôlements et où l'on se préparait activement à la guerre. Je demeurai là pendant cinq ans au cours desquels je trouvai mainte occasion de m'instruire théoriquement et de m'exercer à la pratique de mon art; si bien qu'en février 1805, je fus promu au grade de médecin-major. Depuis un an déjà, j'exercais les fonctions de chef du service médical d'un régiment.

C'est en cette qualité que je fis les campagnes de 1805, 1806, 1807 et 1809. Pendant l'été de 1811, je comptais à un régiment de cavalerie légère (2), stationné à Ehringen, après avoir tenu garnison dans toutes les petites

(1) Plus particulièrement connu comme commandant du Hohenasperg, où le poète Schubart resta si longtemps son prisonnier (Note de M. Holzhausen).

(2) Régiment de chasseurs à cheval n° 3 Duc Louis (Note de M. H.).

villes qui jalonnent le cours du Danube depuis sa source jusqu'à l'ancienne ville impériale d'Ulm.

A ce moment, on parlait déjà beaucoup d'une expédition contre la Russie; on en fixait même l'époque au printemps suivant; on peut dire que la guerre prochaine faisait à peu près le sujet de toutes les conversations. Une comète, parée d'une queue immense, étincelait alors au firmament. Il est possible qu'elle ait contribué à nous donner un vin généreux, mais il est certain qu'elle provoqua les hypothèses et les prophéties les plus extraordinaires. Quant vint l'automne, les préparatifs de la campagne commencèrent : on acheta des chevaux et des vêtements chauds; on alla voir ses parents et l'on reçut leur visite; rien ne fut oublié. Les enfants des écoles furent requis pour fabriquer de la charpie, ce qui me permit d'en faire un ample approvisionnement.

Le 11 février 1812, nous quittâmes les rives du Danube. Le régiment était bien remonté; il comptait 750 chevaux. Les hommes étaient jeunes et bien bâtis. La plupart des officiers étaient gens d'expérience. En résumé, tout était en un état si satisfaisant qu'on ne pouvait que bien augurer du succès.

La veille du départ, le corps des officiers donna un bal aux notables de la ville. On entonna des chansons, on but en se souhaitant bon retour; au jour levant, cors et trompettes sonnèrent le boute-selle.

Nous franchîmes l'Alb dans le bas pays; nous traver-

sâmes les petites villes de Stuttgart et de Ludwigsburg. A Heilbronn, nous restâmes quelque temps; le 2 mars, il y eut même une revue, mais nous ne tardâmes pas à reprendre notre route. Après la principauté de Hohenlohe, ce fut Weikersheim, et presqu'aussitôt la frontière de la patrie. Parvenus là, nous fîmes halte. Beaucoup d'entre nous — et j'avoue que je fus du nombre — embrassèrent le poteau-frontière; ils n'avaient pas assez de remerciements pour tous les biens que le sol national avait répandus sur leur sensible jeunesse. Quelques-uns pressentaient un sombre avenir et disaient : « Vivez heureux, êtres chéris que nous laissons dans le pays natal. Qui sait si nous vous reverrons jamais! »

Jusque-là, il nous arrivait, chaque jour, quelque ami ou quelque parent venu pour nous donner une dernière preuve d'affection. Des pères apportaient à leur fils l'argent indispensable pour un aussi lointain voyage; des mères munissaient leur enfant de linge et surtout de vêtements chauds, en prévision des froids rigoureux du Nord; des sœurs venaient verser une dernière larme en compagnie de leur frère.

J'avais éprouvé moi-même une joie de ce genre, à quinze lieues de la frontière, à Kœnigshofen, où nous eûmes séjour. J'y fus entouré de l'affection de huit de mes parents dont je n'avais vu plusieurs que rarement et les autres pas du tout. Pendant un jour, nous vécûmes ensemble dans la même chambre, comme des soldats. Grâce à l'amabilité de mes hôtes, nous ne manquâmes

ni de nourriture, ni de boisson. Comme c'était un dimanche, nous nous rendîmes ensemble à l'office religieux et nous y écoutâmes un excellent sermon. Le lundi, quand la troupe fut rassemblée pour le départ, nous prîmes congé les uns des autres en pleurant et en nous souhaitant, sans beaucoup l'espérer, de nous revoir bientôt.

Notre itinéraire nous fit traverser la Franconie, le duché de Saxe-Hildburghausen, le comté de Henneberg. Dans la journée du 25 mars, nous franchîmes le Thuringer-Wald encore tout couvert d'une neige épaisse et dure au point de nous pouvoir porter; malgré cela, les routes de la montagne étaient si peu frayées qu'il nous fallut cheminer homme par homme. Pendant ce temps, les voitures à bagages faisaient un long détour par Ilmenau. Ce n'est que le soir, après une marche aussi lente que fatiguante, que nous parvînmes à atteindre, par un temps magnifique, le charmant village de Langwiesen. De là, nous entrâmes dans les Etats du prince de Schwarzburg-Rudolstadt. Dans cette dernière ville, le 25, il y eut grand défilé avec accompagnement de musiques de cavalerie et d'infanterie. Le prince, qui aimait les militaires, invita à sa table tous les officiers logés à Rudolstadt, mais nous autres cavaliers, qui habitions dans les villages des environs, nous dûmes nous contenter de l'hospitalité des paysans : c'est là le sort habituel de la cavalerie, à cause de ses chevaux.

Nous entrâmes bientôt à Leipzig où la majeure partie de notre infanterie était cantonnée. Une semaine durant,

nous, cavaliers, habitâmes des villages voisins, déjà illustrés dans les guerres précédentes, mais qui devaient l'être plus encore, deux ans après; nous étions sur le champ de la « Bataille des Nations ». A Leipzig, nous ne manquâmes pas de visiter tout ce qui méritait d'être vu; nous prîmes également soin de nous munir de tout ce qui nous était nécessaire. J'y achetai, en particulier, une montre qui devait, à la Bérésina, me mettre dans une bien mauvaise situation dont je ne réussis à me tirer qu'en demandant pardon!

Départ de Leipzig le 6 avril, à destination, ordonnait notre feuille de route, de Francfort-sur-l'Oder. Nous avions le plus souvent cheminé par de si douces journées de printemps, entrecoupées de si rares averses et de si minimes gelées, que l'état sanitaire des soldats comme celui des officiers, était demeuré excellent. Pendant tout le voyage, je n'eus à peu près rien à faire.

Notre traversée de la Saxe ne fut marquée par aucun fait saillant. Quelques étapes après Leipzig, nous sûmes la force que devait avoir la Grande Armée quand elle se présenterait sur la frontière russe, et le nombre considérable de nations qui devaient contribuer à la former. Aussi entendis-je, un jour, un disciple de Bacchus s'écrier : « Ah! Ah! mais c'est l'armée de Xerxès! Avec « cette différence que nous allons renouveler les hauts « faits d'Alexandre, et que le sang coulera comme chez « les Macchabées ».

Aujourd'hui encore, j'éprouve le besoin de remercier

les Saxons de l'accueil qu'ils nous firent, et je leur en exprime ma reconnaissance. Par trois fois, j'ai traversé ce pays dans diverses directions. Je dois à la vérité de dire qu'à la troisième, comme à la première, j'y ai toujours été reçu avec la même amabilité. Malgré les passages incessants de troupes qu'ils avaient à supporter, les habitants de la Saxe se montrèrent des hôtes aussi attentionnés qu'ils l'avaient été six ans auparavant. Très souvent, lorsque nous étions transis de froid, ou transpercés par la pluie, ils nous attendaient sur les portes de leurs maisons pour nous offrir du café chaud, des pipes et du tabac, en attendant le repas du matin ou du soir. Notre départ était toujours accompagné de souhaits de bonheur et nos poches ou nos gourdes prodigieusement garnies de rôties, de tartines beurrées, d'eau-de-vie et autres friandises. S'était-on seulement comporté convenablement qu'on ne se séparait qu'avec des larmes et après avoir échangé des vœux et des baisers amicaux; souvent même, on nous faisait la conduite jusqu'à la ville prochaine. Merci encore, aimables Saxons, de toutes vos prévenances!

Le 12 avril nous atteignîmes Francfort. J'y retrouvai des amis, dont quelques-uns habitant Krossen, que j'avais faits en 1807. Rien de malheureux ne leur était arrivé depuis cette époque. Comme nous eûmes repos dans la ville, j'en profitai pour aller leur faire visite et aussi pour aller revoir le monument d'Ewald von Kleist. Auprès de la tombe de ce brave guerrier qui était aussi un poète, je réfléchis aux prédictions que faisaient mes amis sur l'is-

sue de la prochaine guerre et, certes, elles n'étaient pas favorables!

Adieu, cher ami! Porte-toi bien et laisse-nous partir!
Acceptes nos remerciements! Ils sont chaleureux et infinis,
Moindres cependant que toutes les bontés et toutes les joies
Que tu nous as si généreusement données!
Adieu! Porte-toi bien! Que le Tout-Puissant, la guerre finie,
Nous fasse la joie de nous réunir encore!

RAUPACH.

DEUXIÈME CHAPITRE

Traversée de la Pologne. — Un prophète. — Perruque polonaise. — La Prusse orientale. — Revue à Ostrolenka. — Réquisitions et pillages. — Entrée en territoire russe.

A Francfort, notre régiment reçut l'ordre de se séparer du corps d'armée et de se diriger vers la Prusse occidentale pour s'y joindre à des corps d'autres nationalités et former une division d'avant-garde dont le général français Ornano prit le commandement. Plusieurs officiers ne virent dans cette mesure que l'honneur d'avoir été préférés. Nous, nous y vîmes la séparation d'avec le reste de nos compatriotes; elle devait durer jusqu'un peu avant la bataille de Borodino.

Le 14 avril au matin, après avoir pris congé de notre très honoré prince royal (1), nous franchîmes l'Oder; nous traversâmes au trot le célèbre champ de bataille de Kunersdorff et continuâmes à chevaucher à travers une région de collines. Nous avions laissé à droite la route de Breslau et le cimetière juif pour nous engager dans la direction de Posen.

Nous ne tardâmes pas à remarquer que nous avions quitté le sol de l'Allemagne. Tout ce que nous avions

(1) Guillaume, qui devint plus tard, roi de Wurtemberg.

maintenant sous les yeux était d'aspect moins plaisant et moins avenant. Ce n'était plus la même beauté des petites villes et des villages, des forêts et des routes; les cultures étaient différentes; les hommes et les animaux également; tout était autre. Fini aussi des bons cantonnements! Les pensées s'assombrissaient en songeant qu'on s'éloignait de tout ce qui avait été beau et bon, et qu'on s'en éloignerait toujours davantage.

A mon deuxième gîte après l'Oder, je fus logé chez un pasteur protestant tout à fait vénérable. Vieux et pauvre comme il était, il ne nous offrit pas grand'chose, mais, du moins, le fit-il avec la meilleure bonne grâce et la plus grande affabilité. Il vivait déjà dans ce pays, où son père avait été aussi pasteur, au temps de la guerre de Sept Ans. Il nous raconta maint souvenir de cette époque, et plus encore de ceux qu'il avait entendu jadis raconter par son père. Tout l'inclinait à penser que notre sort futur ne serait guère réjouissant. Le brave homme lisait clairement dans l'avenir. Il nous peignit, avec de sombres couleurs, l'hiver terrible que nous aurions à supporter au fond de la Russie, et les privations qui nous y attendaient. D'avance, il compatissait à notre sort: « Vous « êtes nombreux, vous serez sûrement victorieux au dé- « but. Les Russes vous laisseront entrer dans le cœur de « leur immense empire. Mais alors vous serez affaiblis et « vous aurez à lutter avec la température et avec les pri- « vations. C'est alors que les Russes commenceront à con- « duire la guerre avec énergie. Vous serez fatigués, jetés

« hors de la Russie et peu d'entre vous en reviendront ». Ces paroles offusquaient l'un, faisaient rire l'autre, grogner un troisième. Moi, j'aime à entendre parler les gens d'expérience.

Au cours de notre marche à travers la Pologne, nous traversâmes de grandes et petites villes qui, toutes, n'offraient rien de plus attrayant que de simples villages. Je dois cependant faire exception pour Posen où nous fûmes le 22 et Gnesen où nous passâmes le 27. Dans une de nos marches, alors que nous étions encore sur la rive gauche de la Vistule, nous entrâmes, un beau dimanche, dans une petite ville. Juifs et chrétiens, curieux, emplissaient les rues. Alors que le régiment était formé sur la place du marché et qu'on procédait à la distribution des billets de logement, en pleine dislocation de la troupe, se présenta, dans la cohue, une jeune femme, jolie et bien vêtue. C'était l'épouse d'un officier polonais. Elle portait un enfant sur les bras, lequel vint soudain à choir sur le sol. Il criait à faire pitié et semblait s'être fait très mal. J'étais déjà à la porte de mon logement lorsqu'on m'amena la jeune femme en larmes, avec son fils. Le pauvre petit avait l'avant-bras cassé; je fis entrer la mère et l'enfant dans la maison, et procédai aussitôt à la réduction de la fracture et au pansement. Tous deux furent alors plus tranquilles. L'officier polonais était parti depuis quelque temps pour la guerre. La reconnaissance de la jeune et jolie femme fut très vive; mon aide et moi furent régalés d'hydromel, liqueur que je voyais et buvais pour la première fois. Elle est douce, mais perfide, d'autant plus

agréable que l'estomac est plus assoiffé par la marche. Aussi nous rendit-elle plus joyeux que nous n'avions jamais été dans toutes les marches précédentes à travers la Pologne. La jolie petite femme m'embrassait les deux bras depuis le coude jusqu'à l'épaule et ne se décida à s'éloigner que quand elle fut fatiguée à force de me donner des marques de sa reconnaissance.

Nous nous approchions de la Vistule que nous atteignîmes le 30 avril. Nous devions la passer à Wrozlawek, mais il nous fallut faire repos dans cette localité, attendu qu'aucun préparatif n'avait été fait pour notre traversée.

Je fus logé chez le curé, dont la maison était sur la rive même du fleuve. Là, comme à peu près partout, la première conversation que l'on engagea en se mettant à table roula sur nos desseins. Le curé, s'essayant à prophétiser notre avenir, se trouva d'accord avec le pasteur protestant que nous avions rencontré près de Kunersdorf: « Je « souhaite seulement, conclut-il, que ce fleuve que vous « allez bientôt passer, vous le repassiez plus tard ». Mais je trouvai alors beaucoup plus important ce qu'il me racontait à propos des perruques polonaises dont j'avais vu, dans la localité, un certain nombre d'exemplaires d'ailleurs absolument dégoûtants (1). J'avais remarqué une foule de grands et solides gaillards, rangés comme des

(1) Sorte d'éruption humide qui finit par dessécher la peau (teigne) et par agglutiner les cheveux en une espèce de galette feutrée.

mendiants sur un chemin, qui portaient, de chaque côté des oreilles, des masses de cheveux embroussaillés, aussi noirs que sales, assez analogues à des crinières de chevaux, et leur tombant sur les épaules et même jusque sur la poitrine. Il n'était pas jusqu'à mon hôte, si vieux et si chauve qu'il fût, qui ne portât, ramenés en une espèce de broussaille, derrière chacune de ses oreilles, les rares cheveux qu'il possédât encore.

« Quoique notre climat, l'eau que nous buvons et notre manière de vivre contribuent au développement de cette maladie, me dit-il, tous les individus n'en sont pas également affectés; les hommes et les jeunes gens y sont plus sujets que les femmes et les filles. Nous avons pu remarquer qu'en certains cas, les douleurs rhumatismales, les arthrites, les céphalalgies, qui durent généralement des années, prennent fin quand vient à se produire l'agglutinement des cheveux. Or, une vieille expérience nous a démontré que la goutte et le rhumatisme sont les symptômes annonçant la maladie propre à notre pays. Celle-ci. dans le bas peuple, se développe au point d'en devenir horrible; cela tient à ce que le peuple vit dans l'oisiveté, la mendicité et la malpropreté. L'étranger reste ordinairement indemne, mais il ne faut pas qu'il fasse, chez nous, un séjour trop prolongé, sous peine de voir apparaître, lui aussi, les signes précurseurs. Il n'y a pas à songer à guérir la maladie elle-même, mais on peut arrêter les symptômes précurseurs, et si l'on y réussit, on prévient le mal. Il ne faut pas non plus couper les cheveux emmêlés par la perruque polonaise, car on court le risque

d'avoir des maux plus graves encore qui peuvent aller jusqu'à la folie et à la mort. Il est moins dangereux de procéder à des brossages énergiques, et encore! »

Nous attendîmes trois jours que les bateaux nécessaires au passage fussent rassemblés, après quoi nous nous embarquâmes à raison de 30 à 40 dans chacun d'eux, avec autant de chevaux. Les mariniers eurent pas mal de peine; néanmoins, en moins d'une heure, je me trouvai sur l'autre rive.

Notre route nous ramena bientôt dans un pays habité par des Allemands. Successivement, nous cantonnâmes à Rastenburg, Neidenburg, Angerburg ou dans leurs environs. Nous passâmes ainsi quelques semaines agréables au milieu de gens très estimables et non moins accueillants; c'était la belle saison et la température était excellente. A ce point de vue, Rastenburg est la meilleure des trois villes que je viens de citer. Les habitants des deux autres sont moins hospitaliers, plus pauvres et ils ne nous ont laissé de souvenir qu'à cause des innombrables écrevisses qui formèrent à peu près notre seule nourriture. Ces gens s'étonnaient de notre frugalité et avaient peine à croire que sur le Danube, d'où nous venions, l'écrevisse fut un mets ne figurant que sur la table des riches.

A Rastenburg, je perdis un malade de pneumonie et je dus pratiquer l'opération de l'hydrocèle à un autre homme. A part cela, je n'avais presque rien à faire. Nous abrégions les heures de l'après-midi en allant faire des

promenades à cheval dans les villages du voisinage et en jouant aux quilles dans les jardins des environs de la ville.

C'est aussi dans ces cantonnements que l'ordre parvint au régiment d'avoir à prendre ses dispositions pour pouvoir effectuer plus tard ses fourrages. Chaque cavalier dut avoir sur son cheval une faucille et, pour vingt cavaliers, une faulx.

A partir de ce moment, nous nous rapprochâmes toujours davantage du Niemen, fleuve qui formait frontière. De nombreuses troupes se réunissaient à nous, principalement de la cavalerie. Notre brigade se trouva constituée à l'arrivée d'un régiment de hulans prussiens et d'un régiment de hussards polonais. A partir de ce moment, on poussa des patrouilles et des piquets le long du Niemen et nous vîmes arriver, de la rive russe, des déserteurs qui étaient surtout polonais.

Pendant une belle nuit d'été du début de juin, nous étions dans un misérable petit village où nous commencions déjà à faire connaissance avec les premiers symptômes de la faim, quand tout à coup les trompettes sonnèrent l'alarme. Nous fûmes bientôt rassemblés, nous demandant ce que cela pouvait signifier. Tout d'abord, nous pensâmes que les Russes avaient passé le Niémen pour nous faire une visite matinale, mais il n'en était rien. Nous nous dirigeâmes rapidement vers l'arrière et atteignîmes bientôt une grande route, sur laquelle nous continuâmes à trotter sans nous arrêter. Je crois bien que nous

parcourûmes ainsi huit à neuf lieues, en nous demandant toujours dans quelle intention. Nous arrivâmes ainsi aux abords d'Ostrolenka, dans le même temps que beaucoup d'autres régiments. Dans une vaste plaine, une magnifique revue de 40.000 hommes de cavalerie fut passée.

Ce fut un spectacle très imposant! Tout y contribuait : les diverses nationalités, les différences d'armement et d'équipement, la bigarrure des uniformes, le nombre des généraux, les fanfares de trompettes, la rapidité des manœuvres, le tonnerre des commandements, le beau temps et l'immensité de la lande où tout cela se passait! Pour qui voyait le bel état de ces troupes, la gravité des chefs et des généraux, il ne pouvait y avoir de doute; cela suffisait pour conquérir le monde.

A l'issue de ce spectacle, nous nous reposâmes, sur les bords du petit fleuve de la Narew, à l'ombre d'un bois de sapins. Comme réconfort de nos fatigues, on ne nous donna absolument rien, même à prix d'argent; pas de fourrage pour les chevaux; de l'ombre et de l'eau à volonté. Avec d'autres camarades, je me baignai dans le fleuve, ce qui me fit grand bien.

C'est au cours de cette revue que je vis un cavalier tomber avec son cheval d'une manière si effrayante que je n'avais encore jamais vu, et ne revis depuis, chute pareille. Les lourdes masses des cuirassiers — je crois bien qu'il y avait au moins dix régiments — trottaient sur la grande route. Les derniers, pour rester liés aux précédents, marchaient à un bon galop. L'un des cavaliers tomba avec son grand cheval et son lourd paquetage; le

cheval fit la culbute, se releva et fila, mais l'homme resta étendu, sans mouvement, il était mort; il avait le crâne et les os du visage brisés, la peau et les muscles arrachés.

De là, nous nous rapprochâmes de nouveau du fleuve frontière. Au grand nombre de troupes qui nous suivaient, nous reconnûmes que le moment du passage était proche: Cependant, nous fîmes halte pendant quelques jours encore et c'est alors que nous reçûmes l'ordre extraordinaire de nous munir de vingt et un jours de fourrages et de vivres. De quelle manière et par quels procédés? On n'en disait rien! On envoya des détachements dans les villages et dans les fermes de nos cantonnements; ils étaient commandés par des officiers, devaient réunir le nécessaire, le réquisitionner et l'amener aux régiments. Envoyés à peu près tous en même temps, ces détachements tombèrent les uns sur les autres dans le même lieu et, bien entendu, dans la même intention. Personne ne consentait à se laisser évincer, car il fallait que chacun revînt autrement qu'avec des voitures vides; on en arriva à recourir à la force pour se partager ce qu'on avait pu trouver. De cette manière, les granges, les greniers, les garde-mangers et les cheminées ne tardèrent pas à être vidés de tous leurs approvisionnements. Là où règne le désordre, le soldat ne tarde pas à l'aggraver. Dans cette circonstance, il ne manqua pas de s'adjuger, en passant, tout ce qu'il put trouver, mangeable ou non. Combien de tout ce qui fut pris arriva-t-il aux régiments? Les écuries étaient ouvertes, les chevaux attelés, le fourrage et

les approvisionnements de bouche chargés sur les voitures, le bétail emmené et attaché derrière les convois. puis, en route pour le régiment. L'ordre de se réapprovisionner de la sorte, suivi d'une exécution aussi rapide. eût pour résultat de dévaliser si complètement les habitants de la contrée que les malheureux connurent amplement ce qu'était la guerre, avant même qu'elle ne fût déclarée.

Ainsi pourvu de tout ce qui nous était nécessaire, nous partîmes pour le Niémen que nous atteignîmes le 25 juin à midi. Nous étions escortés par un incroyable convoi de véhicules. Nous campâmes au bord d'une jolie forêt, non loin d'un petit village, ayant devant les yeux une belle prairie et de vastes champs; la température était extrêmement agréable. L'arrivée et le départ vers l'avant de troupes nombreuses, sans cesse renouvelées, appartenant à toutes les nationalités, équipées de toute manière, les masses d'artillerie et les équipages de ponts qui passaient, firent de ce camp le plus intéressant que j'aie jamais vu.

Mon étonnement fut extrême de voir une quantité considérable de femmes bavardes, les unes en voiture, les autres à cheval et même à pied, dont on disait que quelques-unes étaient destinées à donner des soins aux malades et aux blessés dans les hôpitaux; je vis aussi un grand nombre de médecins, dont la plupart étaient de tout jeunes gens à qui un vétéran qui les commandait adressait des reproches et des remontrances; je remarquai aussi la grandeur anormale des chevaux attelés à six aux voitures portant les bateaux d'équipages de pont.

Je m'étais promis de ne pas dormir au cours de cette remarquable soirée, sans réfléchir au nombre de nuits sans repos qui m'attendaient à la guerre. La nuit était très belle, à peine obscure; le crépuscule et l'aurore se rejoignaient pour nous éclairer comme dans le jour; le ciel resplendissait le plus agréablement du monde; la fumée des nombreux campements donnait à l'air environnant un aspect particulier. Tout cela, joint aux bruits guerriers, faisait sur les esprits une impression d'autant plus grande qu'on y associait la pensée des événements dont le voisinage était le théâtre; on y jetait, en effet, les ponts. Mais, en dehors de quelques coups de fusil ou de pistolet, rien! Au matin, quand le jour se leva, nous apprîmes que les ponts étaient lancés; les troupes passaient le fleuve; beaucoup déjà, et Napoléon lui-même, foulaient le sol de la Russie.

Ainsi se passa cette nuit, la première où nous couchâmes à la belle étoile; aucun de nous ne se doutait que, de l'autre côté, il ne trouverait jamais un toit pour s'abriter. C'était le jour de la Saint-Jean qui a toujours été pour moi un jour spécial, et qui l'est resté. C'est en ce jour, qu'au moment du passage du général Moreau sur le Rhin, en 1796, mon sort fut fixé et que je devins médecin. C'est encore en ce jour que, moi présent, en 1807, Vandamme fit donner l'assaut à la forteresse prussienne de Glatz, en Silésie; une foule de circonstances intéressantes de ma vie étaient tombées le jour de la Saint-Jean; même sur le Niémen, ce fut une journée solennelle et grave.

Toute la nuit et toute la matinée, jusqu'à ce qu'enfin, à midi, on nous commanda « A cheval! », l'immense colonne des troupes montées ou non montées, de l'artillerie et des bagages, arrivant de diverses directions, défila devant nous. Ce spectacle était rendu extrêmement beau par la diversité des contingents, de l'armement, de l'habillement et des musiques guerrières qui surgissaient de partout, bariolées et bruyantes. L'ordre était admirable; les troupes astiquées comme pour une parade; nous les vîmes pleines d'ardeur, mais elles n'étaient pas gaies et ne chantaient pas. Nous nous portâmes en avant à notre tour et prîmes position sur une hauteur cultivée, non loin de la rive gauche du Niémen. Nous y fûmes surpris par un orage épouvantable, accompagné de roulements de tonnerre et d'une pluie diluvienne qui nous transperça jusqu'aux os.

C'était un spectacle plein d'intérêt que de voir, sous le tonnerre et la pluie, sur toutes les hauteurs et dans toutes les vallées, des quantiés immenses de troupes qui attendaient, silencieuses et tranquilles, la fin de l'orage. Celui-ci terminé, tout se remit en marche avec plus de gaieté; les régiments succédant aux régiments. Notre tour vint aussi, vers le soir, de franchir le tablier du pont et de mettre le pied sur ce sol où tant de nous devaient rester. Cela se passait dans le voisinage de Kowno, près de l'endroit où la Wilia se jette dans le Niémen.

TROISIÈME CHAPITRE

Manque de nourriture. — Pillage des glacières. — Maladies sur les cavaliers et sur les chevaux. — Wilna. — Napoléon et le général Wattier. — Premier combat avec les Cosaques. — Murat. — Exécutions disciplinaires. — Nouveaux combats. — Mon palefrenier. — Le prince Hohenlohe prisonnier. — Verbosité du général Sébastiani. — Nous traversons la Duna à la nage. — Polozk. — Alarme. — Combat de Witebsk.

La médiocre opinion que nous nous étions faite de la Russie et le découragement qui nous avait quelque peu dominés concernant la réussite de notre grande entreprise, disparurent en partie dès que nous eûmes passé le fleuve. Tout nous y apparut, en effet, dans un bien meilleur état que ce que nous étions accoutumés à voir en Pologne. Nous commençâmes par cheminer sur une excellente et large route, et les premières maisons qu'il nous fut donné de voir présentaient un aspect agréable. Bornes miliaires, barrières et poteaux indicateurs étaient beaucoup mieux entretenus qu'en Pologne; le long de la route, maisons de paysans, maisons de poste et auberges se succédaient avec une plus grande régularité. Nous traversâmes bientôt une belle forêt, couverte d'une épaisse frondaison, tandis qu'auparavant les interminables bois de sapins nous avaient plongés dans un morne ennui. Le premier village qui nous tomba sous les yeux, nous

apparut, malgré le soir pluvieux sous un aspect favorable. Tout cela nous donna des idées moins moroses que celles qui nous avaient obsédés jusque-là.

Murat se tenait avec une foule de généraux et d'officiers d'ordonnance sur la porte d'une jolie habitation de campagne. Il nous fit défiler devant lui, quoique nous soyons fort trempés. Presque aussitôt après, nous posâmes notre camp pour la nuit, dans un champ cultivé, non loin d'un village, à droite de la grande route conduisant à Wilna.

Jusqu'à ce moment, il n'y avait pas eu de malades; je n'avais laissé personne en arrière sur le Niémen; l'homme même que j'avais opéré à Rastenburg était rétabli. Mais comme c'est en ce point que débuta notre misère en ce qui concerne la nourriture des hommes et des chevaux, le bon état sanitaire ne tarda pas à prendre fin. Il aurait pu se maintenir encore quelque temps si les approvisionnements que nous avions réunis de l'autre côté du Niémen avaient pu nous suivre.

A partir de là, nous laissâmes la grande route pour obliquer à droite et prendre de mauvais chemins de terre. Nous ne vîmes aucun ennemi, mais quelques paysans, d'ailleurs bien intentionnés, et d'ignobles juifs.

Le soir, nous nous arrêtâmes pour fourrager. On sortit les faulx et les faucilles pour la première fois et l'on fit provision de blé vert et d'herbe. Il en fallut beaucoup pour sept régiments, mais on en gâta plus encore. Aucun village n'était à proximité, mais seulement une petite église dans laquelle, prétendait-on, étaient emmagasinés de la farine et divers autres approvisionnements. Aucun

de nous ne s'en approcha et n'en vérifia le contenu. Pas plus en cette circonstance qu'en aucune autre, je ne vis un de nos cavaliers piller une église. Toutes les déprédations étaient ordinairement commises par ceux qui nous précédaient ou qui nous suivaient. J'ai d'ailleurs remarqué souvent que l'infanterie, moins occupée que la cavalerie, était beaucoup plus portée que celle-ci à user de tels moyens. Le cavalier qui est obligé de prendre soin de son cheval, de son harnachement et de ses armes, a beaucoup moins de temps à perdre.

A mesure que nous marchions vers Wilna, les journées se faisaient plus chaudes. Nous nous nourrissions assez mal; déjà le pain se faisait rare, la farine, le lait, le vin et l'eau-de-vie également. Comme la chaleur était grande et l'eau de mauvaise qualité, on visita les glacières et l'on donna aux chevaux des morceaux de glace que l'on passait de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement fondus. Il n'y avait absolument rien à acheter; nous avions marché si vite que les vivandiers n'avaient pas pu nous suivre. Les officiers devaient se nourrir avec ce que leurs serviteurs ou les soldats réussissaient à dérober ou à piller, et encore les occasions n'étaient-elles pas fréquentes. Il résulta de cette détresse que, dès les premières marches au delà du Niémen, il y eut de grands désordres. Pour les chevaux, on trouvait rarement du foin et de l'avoine, et quand on y parvenait, c'est à peine si les animaux pouvaient les mâcher avec leurs dents émoussées par l'abus des fourrages verts et des céréales.

Une telle manière de vivre ne pouvait tarder à porter ses conséquences; les chutes de cavaliers et de chevaux commencèrent à devenir plus nombreuses; les premiers devinrent blêmes, languissants et maigres; les seconds se traînèrent péniblement et maigrirent.

Entre le Niémen et Wilna, nous fûmes alarmés à plusieurs reprises, mais nous ne vîmes jamais les Russes. Dans la cavalerie légère, ces fausses alarmes sont provoquées par les avant-postes. Le jour de notre arrivée à Wilna, nous retrouvâmes la grande route et nous vîmes clairement que de grands corps de l'armée avaient dû nous y précéder. Nous rencontrâmes quelques cadavres tout couverts de poussière que nous estimâmes à leurs vêtements étrangers, être des Baschkirs. Après avoir suivi un chemin sablonneux, nous campâmes, vers le soir, dans une vallée humide, entre la grande route et la rivière de la Wilia. La ville de Wilna était si près que nous en pouvions entendre les bruits. On nous dit que Napoléon y était entré la veille au soir avec la garde. Quelques magasins incendiés fumaient encore. Il nous fut interdit de pénétrer en ville. Tel est souvent le sort des guerriers, de passer à côté de grandes et célèbres cités sans y pouvoir entrer. Cependant, pour voir Wilna, j'alléguai la nécessité où j'étais de me munir de médicaments et je ne rencontrai aucune résistance; il y avait, en effet, beaucoup de malades tourmentés par la diarrhée et tous mes approvisionnements de pharmacie étaient encore de l'autre côté du Niémen.

J'arrivai de bon matin dans la ville. Elle ne me parut présenter aucun aspect guerrier. Je n'y rencontrai qu'un petit nombre de soldats et sur la place de la mairie, où je réquisitionnai mes médicaments pour la somme de 48 florins, régnait une tranquillité citadine. Il me sembla que ces messieurs de la municipalité étaient plus contents que mécontents de notre présence, car ils me témoignèrent de l'amitié, de la politesse et des prévenances.

Je vis Napoléon, accompagné d'une suite minime, s'approcher à cheval d'un pont détruit et donner des ordres qui me parurent concerner la réfection du passage. Mon estomac était affamé et, bien qu'il commençât déjà à s'accoutumer aux privations, il me parut plus lourd que d'ordinaire, dans la pensée, sans doute, qu'il pouvait y avoir quelque chose de bon à manger dans le voisinage. Un juif, au prix de nombreuses promesses, consentit enfin à me laisser pénétrer chez lui et, avec beaucoup de peine, je finis par obtenir de la bière et du pain.

Le 1er juillet, nous nous mîmes de nouveau en route. Le temps était redevenu pluvieux. Nous défilâmes le long de la ville et fîmes halte auprès d'un magasin à avoine incendié. Nous devions y attendre Napoléon qui avait manifesté l'intention de nous voir. La pluie nous traversait; nous remplîmes des sacs avec de l'avoine à demi-brûlée — la seule chose bonne que cette ville de Wilna nous valut, — puis nous continuâmes jusqu'à un faubourg où nous rencontrâmes Napoléon. Il fit peu attention à nous et semblait de fort méchante humeur. Dès qu'il aperçut

notre général de division, Wattier, il courut à lui, très en colère et, de la conversation, nous perçûmes les paroles suivantes : « Je vous ai toujours connu comme un « mauvais sujet, mais je ne savais pas que vous fussiez « un lâche, un poltron, etc. » Nos officiers étaient fort étonnés, et les soldats se disaient en riant : « Il lui a vertement lavé la tête ». Bientôt après, Wattier disparut et nous fûmes surpris de voir prendre sa place par Sébastiani (1). Nous attendions de lui de grandes choses et de hauts faits; nous nous trompions.

De là, la direction de notre marche nous porta vers la Duna. Nous laissâmes la grande route et, le deuxième jour, pour la première fois, nous rencontrâmes les Russes. C'était, pour la plupart, des Cosaques vêtus de rouge. Il y eût un petit combat d'avant-postes, des coups de sabre de donnés, quelques piqûres et quelques plaies d'armes à feu. Un Cosaque tomba entre nos mains; il fut aussitôt démonté et envoyé à pied à Wilna pour y être interrogé.

Le jour suivant fut tout aussi pluvieux, mais la nou-

(1) Wattier de Saint-Alphonse (1770-1846) a fait presque toutes les campagnes de l'Empire. Commandant, en 1813-14, la cavalerie française sous Davout, à Hambourg. Etait inspecteur général sous la Restauration (Note de H.).

Sébastiani (1775-1851), corse, combattit également dans toutes les campagnes de Napoléon. Commandant de la cavalerie de la Garde en 1814. Fut, sous Louis-Philippe, maréchal, ministre et ambassadeur. Malgré le jugement défavorable de Roos, était certainement un chef de cavalerie avisé (Note de H.).

velle affaire que nous eûmes à livrer fut plus sérieuse. Pour rendre plus libres et plus rapides les mouvements de la charge, il fut ordonné de jeter l'avoine brunie que nous avions apportée de Wilna; personne ne le fit volontiers. Dans ce deuxième combat d'avant-postes, on galopa beaucoup et grand train; il y eût plus de têtes ensanglantées que la veille et, pour moi et mes collègues, plus de travail.

Dans cette affaire, je me rapprochai très près du roi de Naples. Il était très actif, tantôt à pied, tantôt à cheval; il s'inquiétait des blessés et leur montrait de l'intérêt. Au cours du combat, il se tenait sur une colline, observant avec sa longue-vue et, tandis que nos chasseurs passaient devant lui au galop, il demanda un médecin. Comme j'étais le plus rapproché, je me rendis auprès de lui et je trouvai un officier français blessé au cou. Le roi voulut tout de suite savoir si la blessure serait dangereuse. L'officier, tandis qu'on lui enlevait son vêtement, répondait à toutes les questions avec lucidité. Je vis une blessure en séton, sur le côté droit du cou; elle avait traversé la peau et saignait abondamment, mais aucune artère n'était touchée. Je déclarai que la plaie n'était pas compliquée, qu'aucune partie essentielle n'était atteinte et que, si tout allait bien, le malade serait bientôt guéri. Puis on nettoya la blessure et on la banda, après quoi, l'officier et moi, nous remontâmes tous deux à cheval. Je ne sais pas où il alla; quant à moi, je m'en allai retrouver les miens.

L'aspect de Murat est à peu près celui qu'a décrit le

général Tilly. Sur son uniforme de général français, il portait un manteau espagnol à franges d'argent, tantôt rouge, tantôt vert. Des plumes nombreuses ornaient son chapeau; ses bottes, à la hongroise, étaient ou rouges, ou vertes, ou jaunes.

Pendant ce combat, il nous arriva un certain nombre de déserteurs polonais provenant des hulans russes; les chevaux n'étaient pas longs à trouver des propriétaires, tandis que les cavaliers, mis à pied, étaient expédiés à Wilna pour y subir un interrogatoire.

Nous entendîmes dire que Napoléon était à Wilna où il s'occupait d'organisation, de politique et d'affaires militaires. Il voulut donner aux Polonais des preuves de la sévérité de la discipline dans son armée. Les soldats qui n'avaient aucun cantonnement et pour qui les magasins ne contenaient rien, cherchaient leur vie en volant et et pillant. Cela ne devait pas être et fut strictement défendu. Tout homme qui transgressait cette défense devait être puni de mort et il y eût, en effet, à Wilna et aux environs de nombreuses exécutions. Le troisième ou le quatrième jour après notre départ de cette ville, nous rencontrâmes une division de cuirassiers formée en carré; au centre, il y avait quatre soldats qui creusaient la terre. Comme nous demandions ce que cela signifiait, on nous répondit que le conseil de guerre les avait condamnés à mort pour cause d'excès; ils allaient être fusillés et on les obligeait auparavant à creuser leur tombe. Un frisson d'horreur nous parcourut et, comme nous n'avions rien

à faire là, nous nous hâtâmes de rejoindre les nôtres qui avaient pris de l'avance. On nous a dit, plus tard, qu'il y avait eu, à Wilna, beaucoup de gens fusillés, mais aussi que pas mal de condamnés avaient réussi à échapper aux balles qui leur étaient destinées.

Hier, nous sommes passés à Swenziany et aujourd'hui, 5 juillet, nous fîmes fourrager nos chevaux, vers midi, à Daugelischky, devant Vidsy, sur une hauteur plantée de sarrasin. Devant nous s'étendait une vallée, avec, au fond, un fossé à sec surmonté d'un pont; de l'autre côté, un bois dans lequel la route s'engageait. Nous soupçonnions l'ennemi dans le voisinage. On commanda « A cheval! Marche! » Notre régiment faisait l'avant-garde ce jour-là. Au moment où il traversait la vallée et où je me tenais moi-même, avec mes médecins, sur le côté gauche de la route, nous fûmes salués par la décharge des six canons d'une batterie légère qui s'était masquée à l'ombre des arbres du bois. « En avant! Au galop! » ordonna notre colonel, les trompettes sonnèrent la charge et il me sembla que nous volions depuis le pont jusqu'à la hauteur en face. Tout disparut bientôt à mes yeux; un combat très vif s'engagea en arrière du bois. Mais les blessés se trouvaient en deçà et c'est auprès d'eux qu'était ma place. Je laissai les morts sur le terrain et fis transporter les blessés à l'abri des arbres. J'arrêtai les épanchements de sang, je bandai les blessures et fis tout le nécessaire. Bientôt on m'apporta de nouveaux blessés, têtes ou membres atteints de coups de sabre, de lance, ou

de balles; ceux-là avaient reçu leurs blessures derrière le bois; il y avait des Russes parmi eux. Nous eûmes beaucoup à faire pour terminer notre tâche, et lorsque ce fut fait, nous nous mîmes à la recherche de nos régiments qui, pendant ce temps, s'étaient éloignés.

Après avoir beaucoup marché, je les retrouvai de nouveau formés en bataille, ayant les Russes en face d'eux. Un petit fleuve (Disna) séparait les deux partis, mais l'affaire me parut terminée. Je fis mon rapport au colonel sur ce qui s'était passé en arrière, sur le nombre de blessés et de morts que je connaissais, et sur ce que j'avais fait. Il m'indiqua aussitôt un emplacement où se trouvaient encore de nombreux blessés. Lorsque j'y arrivai, les premiers secours leur avaient été déjà donnés. Mon ami Weis (1) était parmi eux; il se plaignait que la balle qu'il avait dans la hanche le brûlât comme du feu. Je la trouvai in musculis glutæis, et, après y avoir pratiqué une profonde incision, je pus le rassurer en lui mettant le projectile dans la main.

Dans cette affaire, nous avions perdu notre lieutenant-colonel, le prince Henri de Hohenlohe-Kirchberg. Personne ne savait s'il était mort ou prisonnier. Lorsque je ralliai pour la deuxième fois le régiment, vers le soir, le

(1) Lieutenant Weiss, de Sulgau sur le Danube, venu au régiment, en 1808, du service autrichien, comme sous-officier. Le 17 mai 1809, au combat de Linz, il avait pris un colonel autrichien sur le front de son régiment, l'avait placé sur son cheval et ramené dans nos rangs. Fait officier et chevalier des deux ordres pour cette action.

colonel me montra une certaine zone du terrain en me priant de faire des recherches et de voir si je n'y trouverais pas le lieutenant-colonel gisant dans son sang, ou mort. Je m'y rendis, mais en vain; je ne trouvai ni morts, ni blessés, ni même de traces de lutte en cet endroit.

L'homme qui soignait mon cheval n'avait jamais vu, depuis le Danube, de soldats ensanglantés et de cadavres; il n'avait pas trouvé jusque-là trop mauvaise notre vie militaire, mais, à partir de Wilna, il avait perdu toute gaieté et toute activité. D'ailleurs, le manque de nourriture dont nous souffrions souvent ne rendait personne très content; cependant cela nous arrivait quelquefois, lorsque nous parvenions à nous procurer, pour un couple de jours, quelques approvisionnements; lui, n'était jamais gai. Au début du combat, deux boulets de canon étaient passés devant nous en sifflant; l'un d'eux était même tombé tout près du cheval de mon serviteur. Homme et cheval s'effondrèrent, si bien que je les crus tous les deux atteints. Mais le cri d'angoisse « Jésus-Marie », poussé par l'homme, suivi de sa remise sur pied, me convainquirent bientôt du contraire. C'est à grand peine qu'il se remit à cheval tant il tremblait et avait peur. A partir de ce moment, il fut pleinement atteint de cette maladie qu'on appelle la fièvre du canon et qui le rendit indifférent à notre existence et inutilisable pour moi. Ce n'est que beaucoup plus tard, après l'affaire d'Inkowo, que je lui vis donner les preuves les plus mani-

festes du retour à la santé, mais c'est parce que je lui annonçai que je le renvoyais, avec deux chevaux, au dépôt de Lepel.

Après ce combat, je m'appropriai l'un des 25 chevaux qui constituaient le butin du régiment : j'aurai plus tard à parler de cet excellent animal.

Le 6 juillet, nous nous arrêtâmes sur le terrain où nous avions été victorieux la veille. Nous reçumes, du camp russe, la nouvelle que notre prince Hohenlohe était à la fois prisonnier et blessé. Il écrivit lui-même quelques lignes en demandant qu'on lui fît parvenir son linge et son argent. Le tout fut aussitôt dirigé sur les avant-postes russes, avec son cheval et son domestique. Depuis le sol de la patrie jusqu'à cette rencontre, j'avais presque toujours chevauché en compagnie du prince. A 11 années de distance, notre destinée nous amena tous les deux à Saint-Pétersbourg, et c'est seulement alors que je sus que valet et cheval, argent et linge, étaient bien parvenus à destination.

Le 7 juillet, nous rompîmes de bonne heure. Un pont, jeté en toute hâte sur la petite rivière de la Disna, nous permit de traverser. Nous tombâmes bientôt sur la cavalerie russe; elle se retira dans le plus grand ordre, mais de si près qu'il semblait qu'on dût charger tant elle paraissait prête au combat. En fait, on ne tira même pas un coup de pistolet. Nous suivions à très courte portée.

Le soir, après avoir tourné à gauche, nous marchâmes, dans diverses directions, par la rive gauche de la Duna; nous la suivîmes pendant quelques jours au milieu de nombreuses difficultés et au prix de mainte privation. Le 14 juillet, nous campâmes dans un petit village, ayant devant nous les hussards polonais, et à côté de nous les uhlans prussiens ainsi que les chasseurs et hussards français. On nous avait dit que Drouïa était à une lieue sur notre front, et nous pensions que l'ennemi se trouvait derrière la Duna. Cependant, le 15 au matin, il nous attaqua de si bonne heure et avec une telle rapidité, que personne n'eût seulement le temps de se frotter les yeux. La cavalerie russe avait surpris le 10e régiment polonais qui était devant nous et un régiment de hussards français, les avait entourés; plus d'un escadron avait été pris. Le tout s'était passé avec une telle prestesse que, quand nous arrivâmes, les Russes avaient de nouveau traversé le fleuve non sans emporter leur butin.

C'est en cette circonstance, alors que je revenais vers notre camp, que je remarquai pour la première fois la verbosité du général Sébastiani. Il cherchait à pallier l'échec sensible qu'il venait de subir; de la bouche et des mains, dans un mouvement d'agitation ininterrompu, il s'efforçait de démontrer que l'insuccès ne lui était pas imputable. Il incriminait le major prussien von Werther, le colonel polonais Uminsky, le colonel wurtembergeois comte Truchsess von Waldburg-Wur-

zach [tous chefs des régiments de la brigade des alliés] (1).

Trois jours plus tard, le 18, nous nous approchâmes, vers le soir, du camp russe de Drissa et de ses retranchements. A maintes reprises, beaucoup d'entre nous sentirent leur cœur battre plus vite, à la vue toujours plus proche de fortifications extraordinairement puissantes. munies de multiples créneaux. Plus nous approchions, plus nous devenions silencieux; on n'entendait plus ni cliquetis d'armes, ni toux, ni éternuements; aucun cheval ne hennissait; on aurait dit que nous marchions sur la pointe des pieds. A chaque instant, nous nous attendions à voir des gueules de canons surgir des retranchements et nous saluer de leur mitraille; silencieux, nous nous approchions toujours. Soudain le voile fut déchiré qui nous couvrait les yeux : le silence se changea en un murmure général, puis en un immense éclat de rire; dans cette fortification colossale, il n'existait plus ni un homme, ni un canon. Un petit paysan s'y promenait que nous avions pris pour une sentinelle. Nos patrouilles nous apprirent bientôt que les Russes avaient déguerpi à l'aube, abandonnant leurs ouvrages. Les marches des jours précédents avaient été si épuisantes, que je n'ai plus aucun souvenir des endroits où nous avons campé.

(1) Le plus intéressant de ces officiers est le colonel Uminsky (1780-1851) qui, revenu de la campagne de 1812, fut fait général de brigade en 1813. Plus tard, enfermé dans la forteresse de Glogau, à la suite d'intrigues en Pologne, il servit dans l'insurrection polonaise, et mourut exilé à Wiesbaden (Note de H.).

Privations et marches avaient déjà causé de grandes pertes en hommes et en chevaux. Quand nous fûmes certains de l'abandon par les Russes de leur camp retranché de Drissa, nous vînmes, le 22 au soir, à Disna. Nous campâmes derrière la ville, au milieu de magnifiques et verdoyantes moissons. Avec mes aides-majors, je fis choix, pour m'installer, d'une vallée herbeuse. Nous avions déjà coupé du grain pour donner à nos chevaux, lorsque se rua vers nous un troupeau de moutons qui avait été surpris et dispersé par l'infanterie Deux des malheureux animaux, deux gentils agneaux recouverts d'une noire toison, vinrent chercher refuge au milieu de nous. « Que « demandez-vous, pauvres bêtes, nous sommes affamés, « et nous avons grand besoin de vous. Soyez les bien- « venus ». Ainsi parla l'un de mes aides-majors en les faisant prisonniers. On s'occupa immédiatement de faire du feu, d'abattre, de cuire et de manger les deux agneaux. Sous la pluie revenue, nous nous endormîmes pendant quelques heures, sans le moindre souci; nous étions rassasiés, et nous avions une provision de nourriture pour quelques jours, car nous ne manquâmes pas d'emporter les meilleurs morceaux. Têtes, peaux et os restèrent pour les habitants qui ramassaient toujours les restes des soldats.

Sous une pluie violente, nous parvînmes, dans l'après-midi, sur les bords de la Duna. Nous avions l'ordre de la passer, mais il n'y avait pas de pont. Depuis plusieurs jours, nous n'étions pas arrivés à nous sécher, et la pers-

pective d'un bain froid n'avait rien d'agréable, d'autant plus que nous étions tous dans un état maladif plus ou moins grave. La Duna était large de 80 à 90 pas; ses eaux roulaient en mugissant au travers de gros blocs de pierre. Je suivis le premier escadron qui descendit sur la berge et je fis ce que j'avais coutume de faire en pareille circonstance. Je demandai à deux sous-officiers bien montés de me prendre entre eux deux. Ils y consentirent volontiers, et, en avant, dans la rivière! En nageant sagement, nous eûmes bientôt atteint l'autre rive, mais nous n'en étions pas moins trempés des talons jusqu'aux côtes. Personne des nôtres ne se noya, mais les régiments qui suivaient ne passèrent pas sans pertes.

Sur l'autre rive, nous fîmes immédiatement du feu pour nous réchauffer, car la pluie persistante ne nous laissait aucun espoir de nous sécher. On se félicitait joyeusement de s'en être tiré, on bourrait des pipes, et qui avait de l'eau-de-vie dans sa gourde, en faisait profiter les camarades.

Nous plaignions surtout deux femmes du régiment qui, montées sur de tout petits chevaux, embarrassées par leurs vêtements et leur bagage, complètement trempées, ne pouvaient pas plus que nous se sécher. Je nomme ces deux femmes parce qu'elles n'avaient rien de commun avec les femmes ordinaires des soldats. Leurs maris étaient maréchaux des logis chefs. La première, madame Wœrth, savait si bien se comporter en toute circonstance que les officiers la considéraient et que les soldats la respectaient. L'autre, la soigneuse madame Weiler, nous

était déjà d'une grande utilité à cause de sa connaissance de la langue polonaise, mais elle nous rendit des services plus grands encore lorsque nous eûmes pénétré plus loin dans l'intérieur de la Russie.

Quand toute la division eut ainsi passé la Duna, nous marchâmes vers l'amont et campâmes le soir auprès d'une maison de campagne que son propriétaire n'avait pas abandonnée. Il nous distribua de bon cœur et généreusement ses approvisionnements. Chaque régiment reçut de l'eau-de-vie et autres denrées à sa suffisance. Il est à peine besoin de dire si tout cela parut bon à des hommes affamés et trempés. Pour la première fois, en cette circonstance, depuis l'heure où j'avais mis le pied sur le sol russe, je couchai sous le toit d'une grange, en compagnie du colonel.

Sur la rive droite de la Duna, par une très bonne route, le 24 juillet après-midi, nous arrivâmes à Polozk. Nous étions les premiers ennemis entrés en cette ville qui devait devenir si importante pour nous par la suite. Hormis les juifs, presque tous les habitants étaient partis.

Nous posâmes notre camp dans de belles moissons, le long de la route de Saint-Pétersbourg. Le général Montbrun, chef du deuxième corps de cavalerie, établit son quartier général dans une maison de campagne en avant de notre front et se montra au balcon avec des messieurs et des dames. Le temps était beau et la soirée agréable. Je me rendis en ville pour me ravitailler en produits pharmaceutiques, car ceux que j'avais emportés de Wilna

s'étaient épuisés d'autant plus vite que le nombre de hommes atteints de diarrhée allait toujours croissant. Je trouvai un apothicaire de couvent, allemand de naissance, qui se montra très serviable, mais je ne fus pas aussi exigeant que les médecins qui vinrent après moi. Je fus heureux de pouvoir obtenir ce qui m'était le plus nécessaire et ce qu'il m'était en même temps possible de porter à cheval. Le pharmacien me parla de l'empereur de Russie, de l'armée russe qui avait quitté Polozk la veille, des prisonniers qu'on avait réussi à emmener. Il me donna des nouvelles précises du prince de Hohenlohe, lequel avait six piqûres de sabre. Dans une auberge juive convenable, j'obtins, à prix d'argent, un dîner arrosé de bonne bière et je m'en retournai dans mon camp verdoyant.

Au cours de la nuit, la cavalerie du maréchal Ney arriva près de nous. Elle dût être attirée vers la ville par la faim, car elle s'y livra au pillage et s'en revint, au matin, à son camp, rapportant d'ailleurs une foule de choses inutiles.

De Polozk, par une belle route, en remontant la rive droite de la Duna, nous partîmes, le 25, pour Witebsk (1). La cavalerie légère de Ney tenait la tête. Vers midi, elle se heurta à l'arrière-garde russe. On se battit des deux côtés. Ceux des nôtres qui étaient restés sur le carreau

(1) Les combats qui sont racontés plus loin sont connus, dans l'histoire, sous le nom de rencontre d'Ostrowno (25-27 juillet) ou de Witebsk. Russes et Français y perdirent chacun environ 3.800 hommes (Note de H.).

étaient déjà enterrés au moment de notre arrivée. On disait que le général russe Doctoroff commandait en face de nous. Tantôt on galopait autant que le pouvaient les chevaux, tantôt on faisait de longues haltes.

Le jour suivant, jusqu'au soir, tout se passa pacifiquement. Nous avions déjà posé notre camp, derrière un bois, dans une plaine couverte de genévriers, à droite de la route, et nous comptions bien passer la nuit en cet endroit, lorsque quatre régiments de cavalerie légère bavaroise passèrent devant nous, au grand trot, à travers le bois. Les derniers n'avaient pas encore atteint ledit bois que les premiers en étaient arrivés aux mains avec les Russes : quand nous commençâmes à entendre la fusillade, nous pensâmes que notre repos de la nuit était bien compromis et, en effet, un officier d'ordonnance français arriva au galop, tout essoufflé. C'était un tout petit homme, monté sur un très grand cheval dont les bonds étaient tellement puissants qu'on se demandait comment le cavalier pouvait se tenir en selle. S'il n'avait pas tenu le pommeau, il est probable qu'il aurait volé en l'air et fait connaissance avec le sable du sol. Ses cheveux étaient dans le plus grand désordre et il avait depuis longtemps perdu la tête. A peine, tant il avait la respiration haletante, pouvait-il parler et maintenir sa monture : « A cheval! A cheval! La cavalerie russe en grand « nombre, en masses énormes! » On monte à cheval, on trotte, on galope, tout cela en traversant le bois et quand on arrive c'est pour voir les Bavarois simplement déployés,

car les Russes, continuant leur retraite sur Witebsk, étaient déjà loin. Nous revînmes vers notre camp de genévriers où, d'ailleurs, ni hommes, ni chevaux n'avaient rien à se mettre sous la dent.

Le 27, aux premiers rayons du soleil, nous refîmes le même chemin et nous rencontrâmes des cadavres de Bavarois et de Russes gisant dans les fossés de la route.

La veille, nous avions déjà entendu le bruit du canon sur l'autre rive de la Duna. Il devenait aujourd'hui plus violent à mesure que nous nous rapprochions. Quand, tout à coup, nous débouchâmes du bois en terrain libre, nous aperçûmes, comme dans un tableau, la ville de Witebsk dont nous entendions parler depuis si longtemps. Ses bâtiments, ses églises et ses couvents surgissaient de nuages de fumée. En nous approchant encore, la canonnade nous sembla plus violente. Nous pûmes enfin discerner d'où provenaient le feu, la fumée, la fusillade, s'ils étaient russes ou français. Nous étions tranquilles quant au succès de nos armes, car il nous semblait voir que la fumée se déplaçait toujours davantage vers la ville. Mais pourquoi n'employait-on pas les 4.000 hommes de cavalerie que nous représentions? C'est ce qui nous fut expliqué le lendemain matin.

Après des allées et des venues, tantôt à droite, tantôt à gauche, après des haltes en différents endroits, nous atteignîmes la nuit : la scène sanglante qui s'était déroulée sous nos yeux avait aussi pris fin. Nous campâmes à une demi-lieue au nord de la ville, sur une hauteur, sépa-

rés par le fleuve des Russes que nous ne pouvions ainsi inquiéter.

Le matin du 28 juillet, grand tumulte guerrier chez nous; de l'autre côté, le plus grand silence. Les nuages de fumée s'élevaient des environs de la ville à une grande hauteur et, aux clartés du soleil levant, formaient un imposant spectacle. C'est alors que nous sûmes pourquoi nous n'avions pris aucune part à la bataille de la veille. Immédiatement en arrière de Witebsk, les Russes que nous poursuivions depuis Polozk avaient brûlé les ponts, nous mettant ainsi dans l'impossibilité de continuer la poursuite. On disait que Napoléon nous avait envoyé, hier, trois officiers avec l'ordre d'aller passer en amont de la ville pour tomber dans le dos de l'ennemi, mais tous trois s'étaient noyés. Nous apprîmes, en outre, que l'Empereur avait été victorieux et qu'il était à Witebsk.

A Witebsk, on eut bientôt pourvu à notre passage du fleuve, car, en même temps que ces nouvelles, nous reçûmes l'ordre de rompre. Après avoir marché une lieue vers la droite, en grande hâte, à travers champs et bois, nous tombâmes sur une maison de campagne dont la laiterie fut rapidement pillée et nous arrivâmes à la Duna.

Là, en avant! Il n'y avait plus qu'à se jeter dans le fleuve et à passer! Nous étions encore les premiers; la moitié du régiment fut de suite à genou sur la selle et dans l'eau. Je suivis avec la même prudence que la première fois, mais nous avions un fond de sable et il n'était pas nécessaire de nager. Au milieu même du fleuve, des

paysans étaient dans l'eau jusqu'au cou, leurs mains leurs têtes blanches et leurs barbes, émergeant seules D'un geste, ils nous indiquaient la direction à prendre s nous ne voulions pas boire au delà de notre soif. Nou atteignîmes l'autre rive sans encombres.

Après avoir passé un petit taillis, nous fûmes sur la grande route et, en même temps, sur le théâtre de la bataille des deux journées précédentes.

Witebsk offrait un spectacle de beauté et de richesse le champ de bataille, au contraire, avec ses blessés criant à l'aide, ses chevaux gémissants et ses nombreux cadavres, ne m'inspira que mélancolie et pitié. Heureusement, une marche rapide nous éloigna de ces scènes de désespoir. Quelques blessés russes, rencontrés sous les arbres, le long de la route, me donnèrent l'occasion de mettre pied à terre pour leur donner le secours d'un pansement.

Nous fîmes halte à l'emplacement d'un camp russe et, satisfaits du beau temps, nous nous occupâmes à faire sécher nos vêtements. C'est alors que j'allai en ville pour y chercher des médicaments. Je n'y réussis pas plus qu'à me procurer quelque bon morceau. Si ce n'est un peu de glace pour étancher ma soif brûlante, cette ville pleine de promesses ne me réserva rien.

Sur ces entrefaites, je me joignis aux régiments qui traversaient la ville. A l'est, auprès d'une grande route, une nombreuse cavalerie se rassembla, puis, après quelques pauses, se dispersa de nouveau. Notre destination nous porta rapidement vers le sud et bientôt, derrière nous, Witebsk disparut à nos regards.

QUATRIÈME CHAPITRE

Nous sommes à nous-mêmes nos propres serviteurs. — La diarrhée se propage. — Duel entre officiers polonais. — Notre camp de Rudnja. — Traitement des malades. — Réconfortants russes. — Notre commissaire vend ses approvisionnements. — Une fructueuse réquisition. — Mauvaises nouvelles. — Combat malheureux d'Inkowo. — Notre colonel prisonnier.

La découverte de l'emplacement d'un camp russe dont l'abandon devait être tout récent, semble avoir été la cause de notre départ précipité de Witebsk, mais nous eûmes beau marcher très fort et très loin, nous ne parvînmes pas à joindre l'ennemi. Nous nous arrêtâmes pour fourrager aux abords d'une petite ville; on y fit également la soupe avec ce que les soldats rapportèrent, puis on repartit dans une autre direction; on campa en un endroit qu'on ne devait quitter que dans l'après-midi du lendemain. Tout était silencieux autour de nous; la journée était extrêmement belle et chaude; sous nos yeux s'étalait un grand lac aux eaux tellement pures qu'on en apercevait le fond; ce spectacle éveilla le désir de nous livrer à d'aquatiques ébats. Presque tout le monde se baigna et les officiers comme les soldats firent ce qu'ils n'avaient jamais été obligés de faire avant la campagne de Russie, et ce qu'ils avaient cependant fait souvent de-

puis Wilna : ils lavèrent leur linge tandis qu'ils prenaient leur bain et mirent leurs vêtements à sécher sur la rive. Ce plaisir — le seul que nous permissent les circonstances, la saison et le climat — nous était sans doute également fort utile, mais nous n'en trouvions pas moins pénible et dur d'être obligés de faire le métier de blanchisseuses. Nous n'en avions pas encore pris l'habitude, tandis que la nécessité s'était déjà chargée de nous dresser à d'autres occupations : fendre le bois, faire du feu, abattre un animal, cuire la soupe, faucher du grain ou de l'herbe. Plus tard, nous apprîmes à moudre le blé et à cuire le pain, et celui qui ne voulait pas mettre la main à la pâte n'y trouvait pas précisément son compte; personne, en effet, ne mangeait gratis et le plus habile dans ces divers métiers était aussi le plus sûr de conserver sa santé et son indépendance.

De là, nous gagnâmes la petite cité de Ljosna. Notre camp fut posé au bord d'un ruisseau ombragé, au frais courant. La chaleur du jour fut ainsi rendue supportable et la soirée nous parut d'autant plus agréable que nous avions trouvé de la nourriture pour nous et du fourrage pour nos chevaux.

Le camp du lendemain fut moins agréable, car il était posé sur un champ maigrement ensemencé, à côté de la route de Rudnja. A notre droite se trouvait une forêt de sapins et, à notre gauche, un lac avec un moulin. Les hommes, blêmes et fatigués, se répandirent aux alentours pour échapper aux rayons brûlants du soleil; les

nuits fraîches passées sur le sol, succédant aux journées de forte chaleur, rendaient la diarrhée plus mauvaise. L'eau dont les cavaliers abusaient, leur fit aussi plus de mal que de bien.

Il était affligeant de voir presque tous ceux qui étaient commandés de sentinelle ou de patrouille essayer de se faire dispenser pour cause de maladie, de fatigue ou d'impossibilité de rester à cheval. Mais il fallait y aller et marcher, bon gré mal gré, lorsque le tour de service arrivait.

C'est là que je pus me convaincre de la distraction qu'apportent souvent aux gens affaiblis ou malades les événements inattendus, même les plus sérieux. On perçut soudain, à courte distance du camp, le bruit de deux coups de feu très rapprochés, puis les cris de « A cheval! A cheval! » Le colonel qui avait galopé jusqu'à l'endroit d'où venait le bruit, rentra au galop en disant : « Où est le médecin-major? » J'avais déjà le pied à l'étrier pour monter à cheval, lorsqu'il me rejoignit et me dit: « Venez le plus vite possible avec moi ». De quoi s'agissait-il? Des officiers de hussards polonais s'étaient battus en duel. Deux étaient restés sur place : l'un vivant et debout, l'autre couché et mort; c'étaient l'un des combattants et son témoin; quant au parti adverse, et notamment à celui qui avait tiré le coup mortel, il avait déjà disparu. La première question que je me posai fut de savoir si l'homme qui gisait sur le sol était réellement mort. Je le visitai et trouvai que la balle était entrée dans le côté droit de

la poitrine. Je déboutonnai l'uniforme de hussard, mais je fus empêché encore de parvenir jusqu'à la blessure, car la balle, sans couper la cordelière d'or qui pendait à l'extérieur du dolman, l'avait entraînée avec elle dans la cavité pectorale. Je tirai la cordelière et découvris une jeune et blanche poitrine de jeune homme. Pas d'hémorrhagie, mais pas un souffle de respiration non plus. Avec l'index, je pus sonder facilement la blessure dont j'écartai les lèvres, et constater que le cœur était perforé en son milieu; la blessure était donc certainement mortelle.

A ce moment arriva l'ordre de se mettre en route; les régiments étaient déjà partis. Je restai encore auprès du cadavre avec le colonel et quelques officiers polonais. Le témoin du mort fouilla alors les vêtements de son compagnon, prit ses papiers pour lui et — est-ce un usage polonais? je l'ignore, — partagea avec moi, sans que je lui aie rien demandé, tout ce qui restait encore. Il prit pour lui la pipe à tabac et le briquet, puis me donna une tabatière sur laquelle était le portrait de Nelson, et un couteau. Des ducats et des roubles d'argent, il me tendit quatre de ces derniers. En empochant cette monnaie, nouvelle pour moi, je pensai : « Tu les emporteras dans ton pays, en souvenir de ce moment ». Dans la sabretache, il y avait encore une saucisse. « Partes æquales, amice! » me dit le Polonais. Le sabre eût bientôt fait parts égales et c'est sans aucun doute cette moitié de saucisse qui nous parut à l'un et à l'autre ce qu'il y avait, en l'instant, de plus agréable et de plus utile.

Il était temps de monter à cheval et de regagner les

nôtres. Avec eux, nous passâmes Rudnja, la dernière des petites villes qui, sur cette route, soit habitée par des juifs.

De Rudnja, nous pointâmes plus à l'est. Nous aperçûmes bientôt, dans le lointain, une maison de campagne qui avait un aspect des plus accueillants. Le bâtiment principal, construit en pierres, était haut de trois étages et semblait nous sourire amicalement. Ses alentours ressemblaient à un bocage printanier : le château, bâti sur la pente d'une hauteur qui allait en s'abaissant doucement; en arrière, de jolies et sombres forêts de sapins; tout autour, de riches moissons et de belles cultures.

Nous passâmes là quelques jours agréables. Du fourrage, plus mûr que nous n'en avions eu jusque-là, pour nos chevaux; du pain et de la viande pour les hommes; tous les jours on faisait une fournée et l'on abattait des animaux. La température était belle et très chaude; les soldats s'amusaient sur les bascules qui étaient établies le long de la route. Il n'y eut qu'un point noir, l'eau, qui était mauvaise et dont il fallut bien nous contenter. Hommes et animaux ne s'en portèrent pas mieux et notre ennemie inséparable, la diarrhée, ne fit que s'accroître.

Jusqu'à ce moment, j'avais encore quelques médicaments et je m'étais trouvé en situation d'apporter un peu d'aide ou de soulagement à mes malades. Généralement, dès l'arrivée au camp, une ou deux marmites de campagne étaient suspendues au-dessus du feu et l'on y faisait

une infusion de menthe poivrée et de camomille, qui était ensuite distribuée à tous ceux qui en avaient besoin. Lorsque ces articles vinrent à manquer, la mélisse et le sureau furent accueillis bien volontiers. A ceux qui souffraient le plus, je donnai, outre ces boissons, de la teinture d'opium et des gouttes d'Hoffmann; aussi longtemps que je fus en possession de ces médicaments et d'autres encore, le mal fut supportable. On continuait à marcher sans être complètement malade, mais les causes de la maladie subsistaient. Des soupes épaisses ou des bouillies de farine réussirent à beaucoup de malades, en cas d'accès plus violents. Je recommandai ces aliments à tout le monde; ils étaient appréciés, d'usage courant et d'un prix presque toujours abordable dans nos camps; si nous en avions toujours possédé, beaucoup de gens auraient pu se soutenir. C'est dans le camp dont je viens de parler que mes derniers médicaments arrivèrent à leur fin. A partir de ce moment, il me fut impossible d'en distribuer aux diarrhéiques. Comme il ne manquait pas de bétail sur pied dans la région, on but du bouillon en place d'infusions d'herbes médicinales; notre vivandier nous avait rejoint, apportant du vin de Wilna et de Witebsk, et chacun s'en put payer s'il avait de l'argent ou du crédit.

Le commissaire du régiment, Kraft, qui avait été chargé de conduire notre convoi de vivres et de fourrage laissé au delà du Niémen, nous rallia aussi. Mais il n'apportait, comme butin, que de l'argent et des nouvelles sur ce qui

se passait sur les derrières de l'armée. A part cela, rien d'édifiant. Il nous dit le manque de vivres et ses conséquences : misère croissante des troupes, incendie, pillage, vols, ruines, routes dévastées, champs et forêts remplis des cadavres de ceux des soldats qui étaient morts de chaleur, de faim ou de soif, morts de toutes les maladies qui régnaient dans les camps; aux cadavres des hommes se mêlaient ceux des animaux tombés d'épuisement. Discours bien faits pour émouvoir le cœur et bouleverser les sentiments! Il avait vu nos compatriotes laissés au camp de Ljosna; son affliction avait été grande de voir comment étaient traités les officiers et les soldats malades. La diarrhée avait pris une violence telle que, sans parler de faire aucun exercice, il était à peine possible d'assurer le service habituel. Toutes les maisons étaient remplies de malades et, dans le camp lui-même, c'était une course si continuelle en arrière du front qu'on croyait voir des régiments entiers à qui un purgatif vient d'être administré.

Ce commissaire avait réussi, non sans peine, à amener jusqu'à Wilna notre convoi de vivres, de fourrages et de bétail. Là, il lui parut impossible de continuer plus loin; peut-être même, pensait-il n'arriver jamais à nous rejoindre, en admettant qu'il pût faire durer son troupeau. Il vendit donc tout ce qui nous appartenait, sauf les bêtes de boucherie, à des juifs; il rapportait ainsi beaucoup d'argent qu'il remit au colonel. Lui-même, un avocat, était supposé n'avoir rien gardé pour lui, mais personne ne voulut croire à ce fait trop singulier. Ainsi tout passe, y compris le bien du soldat! D'ailleurs, deux jours plus

tard, ce bel argent devait tomber entre les mains des Russes. Disparu comme il avait été gagné!

Le colonel devait être avisé que nous resterions quelque temps dans notre camp, car, peu de temps après notre arrivée, il avait chargé un sous-officier, versé en langue polonaise, et six hommes, de pousser dans la région en avant et à droite de notre emplacement, pour tâcher de se procurer des vivres. Cette petite expédition resta longtemps absente et déjà nous pensions qu'elle était perdue. Cependant, après une anxieuse attente, nous la vîmes enfin revenir, accompagnée d'une voiture lourdement chargée. Tout ce que renfermait ce véhicule fut le bienvenu; bon ou mauvais, anodin ou nuisible, tout fut promptement consommé. Un tonneau de bière que le transport sous un soleil torride avait éventé, n'en fut pas pour cela jeté; on rafraîchit la boisson avec des œufs et on la but jusqu'à la dernière goutte. Des groseilles, des figues, des pommes, des concombres, confits ou cuits doucement avec du sucre, furent avalés malgré la diarrhée. Jambons, saucisses, volailles, pains, eau-de-vie, tout fut utilisé, rien ne fut perdu.

Toutefois, les nouvelles que nous rapportait notre détachement altérèrent quelque peu la joie que la vue des approvisionnements de bouche nous avait causée, et nous rendirent plus soucieux : « Là où je suis allé », disait le sous-officier dans son rapport, « c'est la fin du pays que « nous occupons actuellement; les hommes sont tout

« autres. Tous sont contre nous; tout y est préparé pour « la résistance ou pour la fuite; partout j'ai été accueilli « par des injures et l'on m'a cherché querelle. Personne « ne voulait rien me donner; j'ai dû m'emparer de tout « par la force, à mes risques et périls, et ce n'est qu'avec « des menaces et des imprécations qu'on a cédé. Les pay- « sans sont munis de piques et beaucoup sont montés sur « des chevaux; les femmes sont prêtes à fuir et se répan- « dent en injures contre nous, tout comme les hommes. « Les nouvelles de tout ce qui arrive sont transmises à « cheval, de village à village; il existe aussi des systèmes « de signaux organisés et les nobles ont pris le comman- « dement de la population ».

Sur ces entrefaites, nous sûmes que Napoléon était à Witebsk, qu'il y faisait élever des fortifications, et passait paisiblement ses gardes en revue.

Nous étions restés sept jours de forte chaleur dans ce camp. Le 8 août, aux premiers rayons du soleil qui se montre en ce pays beaucoup plus tôt qu'en Souabe, sur les bords du Danube, un grand cri éclata soudain : « L'ennemi est là! » Coups de fusil et signaux de trompettes résonnèrent avec une rapidité incroyable; ils n'étaient pas finis que déjà nous apercevions les Russes en avant de nous, poursuivant les régiments français qui étaient à Inkowo. Ceux-ci se repliaient dans le plus grand désordre. En pareil cas, j'étais toujours un des premiers à cheval; à l'aspect désordonné des Français en fuite, je me rendis immédiatement compte que les affaires étaient fort com-

promises. Une fois de plus, les Alliés gardèrent leur présence d'esprit, se maintinrent en ordre, se portèrent de l'avant et opposèrent une barrière à la violente poussée des Russes. Les uhlans prussiens, en bon ordre, attaquèrent avec un succès visible l'aile droite de ces derniers; nos chasseurs firent de leur mieux au centre, tandis que les hussards polonais défendaient si bien la grande route, aux abords de la maison de campagne, qu'ils nous permirent d'effectuer notre retraite, en ralentissant l'offensive des cosaques et des baschkirs. C'est en cette occasion que nous vîmes, pour la première fois, tirer des flèches contre nous; la plus grande partie volaient en l'air comme des balles, sifflaient comme elles. Un officier polonais en reçut une dans la hanche droite et un de nos cavaliers en trouva une autre piquée dans son vêtement; pendant longtemps nous les conservâmes toutes deux comme souvenir. Tout cela donna des occupations aux médecins; j'y étais habitué.

Toutefois, nos trois régiments, très diminués, étaient trop faibles pour se maintenir lorsque les Russes attaquèrent de nouveau avec des forces très supérieures.

Notre brigade fut repoussée par cette seconde attaque; elle se retira d'abord à rangs serrés, mais cela ne dura pas longtemps, car les Russes y allaient vivement, courageusement et avec un nombre d'escadrons bien supérieur au nôtre. Leur charge, menée avec une grande rapidité, nous rejeta les uns sur les autres. Notre retraite s'effectua rapidement sur Rudnja qui se trouvait à un mille en arrière de notre camp. L'arrivée du général

Montbrun, à moitié chemin, avec de la cavalerie fraîche et de l'artillerie légère, nous sauva d'une perte totale et mit fin à cette sanglante affaire.

Pendant ce temps, j'avais mis mes blessés à l'abri; je me trouvai à l'endroit où l'artillerie légère wurtembergeoise avait mis ses pièces en action. Tout ce qui avait été battu se retira sur Rudnja, tandis que les Russes reculaient jusqu'à l'emplacement de notre ancien camp et que les dernières troupes arrivées s'arrêtaient au point où elles nous avaient relevés.

Nous nous mîmes au repos en arrière de la petite ville de Rudnja, dans une prairie, et nous supputâmes le dommage subi.

L'officier d'ordonnance von Batz, dans son zèle, s'était aventuré si rapidement et si loin — comme s'il pouvait à lui seul rétablir les choses — qu'il avait été fait prisonnier. Le colonel comte von Waldburg-Wurzach, qui montait un cheval extrêmement bien entraîné au saut, avait eu un malheur. Pendant la seconde attaque des Russes, alors que notre régiment était repoussé sur l'emplacement du camp des hussards polonais, son cheval s'était empêtré dans une corde de tente à laquelle il était resté attaché; le cavalier était tombé. Avec tous ceux qui étaient arrivés pour lui donner de l'aide, il fut cerné, blessé et pris. Un jeune officier, von Hornstein, déjà blessé, gisant sur le sol et se défendant encore, reçut une nouvelle blessure plus grave et expira. Un quatrième, Schœnhammer, éprouva une telle peur qu'il en perdit tout courage, en

admettant qu'il en ait jamais eu. Il se comporta de telle manière que, depuis, les autres officiers refusèrent de l'admettre en leur compagnie. Il fut, dès lors, relégué aux bagages; plus tard, il fut pris avec eux, puis destitué.

Nous perdîmes encore des trompettes, des cors, des sous-officiers et bon nombre de chasseurs tués ou blessés. Tous les blessés qui me furent confiés échappèrent à *la* captivité (1).

(1) Le combat d'Inkowo, qui vient d'être décrit dans la deuxième partie de ce chapitre, donna l'idée à Barclay de Tolly de se rendre au désir populaire et d'entreprendre une offensive contre l'armée française.

CINQUIÈME CHAPITRE

Lubowizy. — Un doux anniversaire. — Raid sur Mohilew-sur-Dniéper. — Smolensk dans les flammes et la fumée. — Un médecin neurasthénique. — Surprise cosaque. — Prospérité de certaines régions. — Dorogobush en ruines. — Nouvelles de la Grande Armée. — La route de Moscou. — Traînards. — Wjasma et Gshatsk. — Nous rallions la Grande-Armée. — Une rencontre.

Le malheur d'Inkowo nous enleva le peu d'affection que nous pouvions avoir pour le général Sébastiani, et elle n'était pas grande. Mais Napoléon avait aussitôt résolu de quitter Witebsk. Aussi, lorsqu'après deux jours passés à Rundja, nous rompîmes dans la direction de Lubowizy, nous y trouvâmes, dès le matin, une grande quantité d'infanterie française qui s'y trouvait campée; en particulier, la Jeune Garde. Toutes ces troupes étaient arrivées pendant la nuit et prenaient quelques heures de repos. L'idée d'être considérés par tout ce monde comme les vaincus, les fuyards d'Inkowo, nous fit défiler sans grand entrain.

Le jour suivant fut pluvieux. Nous arrivâmes à une petite ville, tout en bois, bâtie sur des collines et des pentes dont elle occupait une vaste surface. Tous les alentours étaient plantés d'une quantité considérable de choux. Nous ne vîmes pas un seul habitant, mais en

revanche une foule de soldats, occupés à faire la soupe et à cuire du pain. C'était Lubowizy. Comme il arrive souvent quand on observe l'esprit inventif des soldats, j'appris, en cet endroit, une nouvelle manière de cuire le pain. Des grenadiers français s'étaient emparés d'une jarre à eau dans laquelle ils avaient mis de la pâte; les uns la malaxaient et la mettaient en forme de miches, les autres prenaient ces gâteaux et les posaient sur des charbons ardents et de la cendre brûlante, puis les retournaient avec leurs baïonnettes afin qu'ils ne brûlassent pas; cette opération était continuée jusqu'à ce que la pâte devînt dure et rôtie. Ceci fait, d'autres enlevaient la cendre adhérente au pain, nettoyaient les miches et les mettaient de côté, jusqu'au moment où tout l'approvisionnement de pâte était cuit; alors seulement on faisait la distribution. Nos cavaliers, eux, s'installèrent dans le voisinage des jardins, sous bois; ils purent faire cuire des légumes en quantité considérable et même détacher quelques ruches d'abeilles des arbres environnants. Depuis longtemps, nous admirions l'habileté de nos soldats à extraire le miel des ruches. Ils ne tardèrent pas à en rapporter au camp une grande quantité, si bien que ce jour, le 32e anniversaire de ma naissance, fut, au propre sens du mot, un jour très doux.

A partir de là, nous fîmes une série de marches rapides vers Smolensk. Nous rencontrions des masses d'infanterie et de grands convois d'artillerie. Au bout de quelques jours cependant, nous nous trouvâmes séparés de l'armée.

Nous traversions un pays où l'on ne voyait plus personne, ni ami, ni ennemi, si ce n'est, de temps à autre, des paysans occupés à faire la moisson; plus ils travaillaient à longue portée de notre route, moins ils étaient inquiétés par nous et continuaient placidement leur ouvrage. Quant à savoir par où nous sommes passés au cours de ce raid, je ne saurais le dire. Nous avions rarement l'occasion de demander le nom d'une ville ou d'un village, car les habitants s'enfuyaient ou se cachaient à notre approche. Lorsque, par hasard, nos Polonais pouvaient obtenir un renseignement, les noms qu'ils nous apprenaient nous étaient si étrangers que je n'ai jamais pu les retenir. Nous passâmes le Dniéper plusieurs fois et aussi d'autres rivières, nous suivîmes des grandes routes où il était facile de reconnaître si elles avaient été empruntées par des Russes ou par les nôtres, car on sait la provenance des chevaux par les traces de leur ferrure et à qui sont les voitures par les ornières qu'elles laissent. Les troupes perdent toujours quelque chose qui permet de déterminer leur nationalité. Quand une armée est passée, elle laisse en arrière d'elle un certain bouquet que le militaire exercé sait toujours reconnaître. Nous trouvâmes, en particulier, une flèche et une espèce d'arme appartenant vraisemblablement à un baschkir; ce n'était ni un couteau, ni un sabre, mais cela ressemblait aux deux; sa longueur était d'une aune environ. J'ai entendu un officier se plaindre qu'on pût se défendre avec une arme pareille, mais le lieutenant Blattamacher, qui possédait cette arme, lui répondit : « A la guerre, il s'agit d'être victorieux, tout

« est là! On prend les armes qu'on peut : faucilles, faulx, « piques et tout ce qui est utilisable ».

Il est plus difficile de savoir à quelles troupes ont appartenu certaines places de campements. Cependant, dans cette guerre, j'ai toujours remarqué que les résidus laissés par les hommes et les animaux en arrière du front, prouvaient que les Russes étaient en bonne santé, tandis que nos hommes à nous et aussi nos chevaux souffraient, avec évidence, de la diarrhée.

Ce raid nous conduisit jusqu'à Mohilew. Pourquoi et dans quel but? Nous n'en savions rien et peut-être nos chefs ne le savaient-ils pas eux-mêmes. Il nous sembla que notre division avait pour mission de garantir les derrières de l'armée et de faire la liaison avec d'autres corps.

Nous n'avions donc pris aucune part à tous les événements dont la ville de Smolensk et ses environs avaient été le théâtre, mais nous étions passés si près de cette cité que nous pûmes apercevoir, dans la nuit, l'incendie qui la dévorait et, le lendemain, les nuages de fumée qui en émanaient. Tandis que beaucoup de gens, par là, versaient leur sang et supportaient des privations, nous, au contraire, nous avions, la plupart du temps, tout ce dont nous avions besoin, car nous traversions des régions qui n'avaient pas encore été visitées par les troupes. Il faut cependant faire exception pour la ville de Mohilew et, plus tard, pour celles d'Inkowo, Rudnja, Ljosna, par lesquelles nous fûmes appelés à repasser. Dans le premier de ces endroits, les hommes envoyés pour chercher des

vivres ne trouvèrent absolument rien; en revanche, ils rapportèrent de grandes quantités de tabac et divers objets pillés. Un vétérinaire m'apporta, en particulier, des livres de médecine et des instruments d'accouchement que je conservai jusqu'à la bataille de Borodino, époque à laquelle on me prit ma voiture et où l'on jeta dehors tout ce qu'elle contenait pour y mettre des blessés.

A Inkowo, nous retrouvâmes nos morts qui n'étaient pas encore enterrés; le champ de bataille était encore jonché de casques, d'objets de coiffure et d'équipement de toute espèce. A Ljosna, il y avait une ambulance dont le médecin-chef, M. Schlaier, m'était connu depuis les guerres sur le Rhin. Je trouvai cet homme autrefois joyeux, plongé dans une profonde mélancolie. Il me raconta aussitôt les causes de ce changement. Il était de ceux qui blâmaient la guerre actuelle et les motifs qui l'avaient inspirée; il en prévoyait les conséquences. Depuis longtemps, fatigué du service en campagne, il ne parvenait pas à se faire libérer. Il se croyait lésé dans son avancement et n'était pas heureux en ménage; habitué à bien vivre dans des pays à vin, il souffrait d'être privé de cette boisson qu'il considérait comme indispensable à sa santé. L'eau-de-vie qui, d'ailleurs, se faisait rare et qu'il était contraint d'absorber en place de vin, était considérée par lui comme l'ennemie de la santé et, dans ces conditions, ne pouvait que lui être nuisible. Par surcroît, les malades que le corps d'armée avait laissés à Ljosna et qui lui étaient confiés, mouraient emportés par la diar-

rhée maligne et par suite du manque de remèdes indiqués en pareil cas et qu'on ne parvenait pas à se procurer. Son entourage ne se composait que de convalescents qui rôdaient comme des ombres autour de lui et à qui manquait tout ce qui était nécessaire dans leur situation, en fait de nourriture, de réconfortants et de boissons. Impossible de leur donner autre chose que le peu de grains qu'ils moulaient eux-mêmes et qui, finalement, ne faisaient que de maigres portions de pain ou de farine. Son ambulance était comme une forteresse où la disette se fait sentir quand approche le moment de la reddition ou de la délivrance. Encore, dans une forteresse, peut-on recourir, en dernière extrémité, aux animaux à quatre pattes, chevaux, chiens et chats, tandis qu'il n'avait pas cette ressource, car il manquait totalement de viande.

En quittant, le lendemain, notre camp de Ljosna, j'y laissai mon collègue malade. J'appris plus tard qu'il avait reçu presque aussitôt l'ordre de suivre l'armée avec ses convalescents et de transporter à Smolensk les malades de notre corps d'armée (1). Aux prises avec de grandes difficultés, trompé dans ses espérances, il fit ce que beaucoup d'autres avaient déjà fait avant lui et ce que d'autres encore firent plus tard, il se trancha la gorge avec son bistouri et mit fin à une vie qui lui était devenue insupportable.

Nous décrivîmes autour de Smolensk, en laissant le

(1) Les Wurtembergeois ne formaient pas, comme les Bavarois, un véritable corps d'armée, mais nous avions coutume de parler de notre corps, ou de notre corps d'armée.

Dniéper à notre droite, un immense arc de cercle, qui nous conduisit, sous un soleil brûlant, vers Duchowschtschina.

Durant cette longue route, nous ne fûmes pas un instant inquiétés par les cosaques. Nous établîmes notre camp non loin de cette dernière ville, dans le fond d'une vallée arrosée par un petit ruisseau. Au cours d'une des nuits très courtes de cet été surchauffé, l'alarme fut soudain donnée. On criait : « Les Russes sont là! » Comme nous n'avions aperçu aucun ennemi depuis longtemps, nous fûmes persuadés de la présence de ce dernier. Nous avions pris nos aises et étions d'autant moins disposés à sortir de notre quiétude; néanmoins, chacun fut vite monté à cheval et une partie de la division se porta en avant. On n'entendit ni coups de fusil, ni cris d'aucune sorte et nous pensâmes qu'il y avait eu fausse alerte. Il en était tout autrement dans la réalité. A une demi-heure en avant de notre camp, un parti de cosaques avait surpris un piquet de quarante hussards polonais commandés par un officier, l'avait cerné, enlevé hommes et chevaux, puis tout emporté. Ce n'est que le lendemain matin, en passant sur le lieu de la surprise, que nous nous rendîmes compte de ce qui était arrivé.

Vers la fin du mois d'août, notre raid le long du Dniéper et sur Duchowschtschina était terminé. Nous arrivâmes à Dorogobush où nous campâmes; le lendemain, le Dniéper fut traversé et nous foulâmes cette grande route

qui conduit de Smolensk à Moscou et qui devait voir tant de grands événements.

A part quelques exceptions, les contrées que nous avions traversées depuis Inkowo étaient belles et fertiles. Nous y avions trouvé non seulement de riches champs de blé, mais beaucoup de vergers, un grand nombre de belles habitations de campagne, notamment dans le voisinage de Mohilew et de Smolensk. Très souvent, et principalement dans les localités où notre présence était inattendue et où, par conséquent, les habitants n'avaient pas pris la fuite, nous avions pu nous convaincre de la prospérité de l'élevage.

Hélas! Tous ces beaux aspects de la nature, toute cette abondance, toute cette activité des paysans disparurent lorsque nous approchâmes de Dorogobush et se changèrent en scènes affreuses de dévastation, queue inséparable de la guerre et de tous ses rudes compagnons.

Le faubourg de Dorogobush, sur la rive droite du Dniéper, à moins que ce ne soit un village très rapproché de la ville, était construit tout entier en bois. Nous campâmes dans le voisinage. Le 1er septembre au matin, nous le traversâmes, il était complètement abandonné. Après la traversée du fleuve sur un pont solide, nous suivîmes une rue bordée de ruines, analogues à celles de Heidelberg sur le Neckar, s'étendant tout le long du Dniéper. Les maisons, aux murs noircis et carbonisés, nous parurent terriblement vides. Seules, une grande et belle église

et quelques habitations avaient été épargnées, deux semaines plus tôt, par l'incendie. Ces quelques maisons étaient occupées par une petite garnison de Westphaliens occupés, pour le moment, à cuire du pain. Mais l'église, la première église russe que je voyais intérieurement, présentait un tel aspect de dévastation que la fureur des pillards semblait avoir cherché à trouver là tout ce que les flammes lui ravissaient dans la ville.

A Dorogobush, nous apprîmes ce qui était advenu de la Grande Armée pendant notre absence; ce qui était arrivé à Smolensk et de Smolensk jusqu'ici; comment Napoléon victorieux s'avançait à grandes marches sur Moscou; qu'il était arrivé à Wjasma, et que la dévastation dont Dorogobush donnait le spectacle, nous la verrions encore tout le long de la route. On nous conseilla de nous munir de tout ce qui nous était nécessaire, car nous ne devions rien trouver sur tout notre chemin, ni pour les hommes, ni pour les chevaux. Mais où trouver quelque chose là où il n'y a rien? Advienne que pourra! Nous poussâmes plus loin, sans approvisionnements.

Nous continuâmes donc notre route dans le désert. Le lendemain, dans la matinée, nous fîmes la rencontre d'un courrier que Napoléon expédiait de Wjasma sur Wilna. Bien entendu, il n'avait pas le temps de prêter l'oreille à nos questions, néanmoins, il nous cria en passant : « Pressez-vous, si vous voulez prendre part à la grande bataille! » Nous parcourûmes, ce jour-là, 42 verstes.

A moitié route, à environ une verste à droite de la grande artère, nous vîmes un monastère (Boldin); le bruit courait parmi nous que c'était un couvent de nonnes que les Français ne s'étaient pas contentés de piller complètement, mais où ils avaient encore abusé des religieuses de la manière la plus odieuse et la moins chrétienne. Au soir, lorsque nous campâmes dans le voisinage d'une maison de campagne, nous étions plus gais. Nous trouvâmes assez de bon fourrage pour nos chevaux fatigués; mais, à part cela, tout était depuis longtemps dévoré.

Tout ce que nous aperçûmes par la suite ressemblait à ce que nous avions vu la veille. De chaque côté d'une magnifique route, des restes de maisons ou de villages brûlés ou pillés à fond; des camps russes ou français; des objets abandonnés, comme si au cours de leurs marches rapides, les uns et les autres s'y étaient succédé; lambeaux de vêtements, roues et voitures brisées, cadavres d'animaux de boucherie ou de convoi crevés. Nous n'aperçûmes pas un seul habitant dans toute la contrée, même quand il nous fallut pousser assez loin pour trouver fourrage et nourriture. De même que les villes et les villages, les bois voisins de la route portaient les traces les plus évidentes de cette guerre dévastatrice.

Tous les jours, nous rencontrions maintenant des traînards de la Grande Armée, ayant des allures et formant des groupes étranges. C'était une petite voiture, attelée d'un ou de deux de ces malheureux chevaux appelés konni (au lieu de konjacks) et portant à la fois quelques

approvisionnements de bouche et trois ou quatre hommes de la garde, ou grenadiers fièrement installés. La voiture était habituellement entourée par quelques soldats languissant sous la chaleur, le poids de leurs armes et de leur sac, ou encore par des cavaliers à pied transportant leur lourd paquetage. Quelquefois, d'immenses cuirassiers étaient montés sur de petits chevaux de paysans polonais et s'en allaient sur la route avec leurs longues jambes traînant à terre. Souvent un cavalier de ce genre était entouré de plusieurs autres cheminant à pied. Une autre fois, trois ou quatre chasseurs noirs s'en allaient poussant devant eux une bête à cornes épuisée. Tantôt risibles, tantôt pitoyables, ces troupes, formées de pillards, de maraudeurs, de blessés légers ou même d'hommes envoyés à la recherche de nourriture et qui n'avaient pu rejoindre, suivaient ainsi les traces de la Grande Armée et marchaient vers le grand objectif : Moscou.

Luttant contre la disette, nous sustentant difficilement, nous finîmes par arriver, le 4 septembre, à Wjasma. Ici, les événements guerriers étaient encore plus récents et la dévastation plus récente. La partie de la ville par laquelle nous arrivâmes présentait un aspect souriant, car elle n'avait été que pillée, mais non brûlée. C'était le contraire dans la partie qui longeait la route menant à Gshatsk et Moshaisk; l'incendie durait encore.

Nous fîmes la rencontre de nombreux officiers et soldats blessés, appartenant à la cavalerie légère de Murat. Ils nous racontèrent que la cavalerie russe avait opposé une résistance tenace en arrière de la ville, que toutes les appa-

rences avaient été que les Russes en voulaient venir là à une bataille et qu'il y avait eu beaucoup de têtes mises en sang.

Nous poursuivîmes notre chemin sur une route qui accusait des traces de combat de plus en plus nombreuses; barricades de voitures, feux de bivouac, blessés, cadavres abandonnés. Tout indiquait que la Grande Armée n'était plus bien loin.

Nous campâmes à un mille de Wjasma et à une lieue sur la droite de la route, près d'une jolie maison de campagne et d'un village, arrosés par un ruisseau. Nous y trouvâmes tout ce qui était nécessaire à notre nourriture et à celle de nos chevaux. Ces circonstances favorables m'incitèrent à faire une promenade à pied dans les beaux jardins, les allées et les prairies du château et j'en revins aussi satisfait que si j'avais fait une promenade, le soir, dans le Prater de Vienne.

La nuit et la matinée suivantes furent marquées par un froid sensible. Nous gelâmes fort, mais le soleil de midi nous réchauffa. Le 5 septembre au matin, quand nous approchâmes de Gshatsk, le froid fut encore plus vif. On vit déjà des cavaliers arborer des pelisses féminines ou se couvrir les oreilles avec des peaux de mouton ou autres objets du même genre. Ces accoutrements donnèrent matière à rire, mais ils ne furent cependant pas interdits. Le major du régiment, von Gaisberg, me fit, dans la nuit précédente, présent d'une fourrure. Je lui suis encore aujourd'hui reconnaissant de ce don. Comme le pain ou

autre chose indispensable, je le tins alors pour plus précieux que l'or et ce n'est qu'après Orscha, pendant la retraite, alors que je n'avais plus de cheval et qu'il me fallut marcher à pied, que je l'abandonnai dans un fossé de la route.

Il arrivait souvent, en particulier dans cette journée, que ceux qui nous avaient précédés dans les maisons de la route eussent détruit beaucoup de paille; on abandonnait les camps sans éteindre les feux; ceux-ci se répandaient et finissaient par atteindre les maisons que les incendies précédents avaient épargnées, et c'est ainsi que nous laissions nos camps se consumer, sans cependant être des incendiaires volontaires. C'est la guerre! Les trompettes sonnent, les tambours roulent; on saisit ses armes et l'on s'en va; personne ne se préoccupe de ce qui arrive en arrière.

Gshatsk est bâti en bois; nous y passâmes le 6 au matin; la ville avait peu souffert de l'incendie; on nous dit que Napoléon y avait passé la nuit l'avant-veille. Pour la première fois, nous y observâmes cette coutume du pays qui consiste à faire pousser des fleurs à l'intérieur des chambres, derrière les fenêtres. Cela nous parut surprenant de voir dans les maisons ce que nous avions l'habitude de voir à l'extérieur.

Le 5, nous avions perçu une violente canonnade; aujourd'hui, tout était silencieux. Nous vîmes filer en hâte vers l'avant une quantité de traînards, mais nous rencontrâmes aussi beaucoup de blessés avec la tête bandée ou le bras en écharpe. Ils avaient reçu ces blessures, la veille,

dans l'assaut du premier retranchement élevé par les Russes en avant de leur camp de Borodino (1).

Parmi les traînards, nous remarquions de jeunes officiers de notre corps d'armée. Notre étonnement était grand de les voir suivre ainsi en débandade, mais ils nous rassurèrent en nous disant que les régiments étaient devenus si faibles après les affaires de Smolensk qu'on les avait transformés en bataillons; beaucoup d'officiers s'étaient ainsi trouvés en surnombre et ils avaient reçu l'ordre de suivre le quartier général. Ils montaient de petits chevaux polonais sur lesquels, en place de paquetage, ils portaient des sacs de pain : cela leur donnait une étrange figure.

A midi, nous arrivâmes auprès d'un couvent très vaste, situé à gauche de la route, Kolozkoï; les maisons de bois du voisinage étaient brûlées. On voyait auprès du couvent beaucoup d'officiers français de grade élevé, dont les serviteurs allaient et venaient. Nous pensions que Napoléon y habitait, mais c'était seulement des personnages de sa suite et aussi le personnel de l'imprimerie du quartier général. Napoléon était plus loin en avant, dans le camp des troupes, pour faire ses préparatifs en vue de la bataille du lendemain; à chaque pas qu'on faisait, on entendait parler davantage de cet événement.

De là, nous poussâmes jusqu'à la petite rivière de la

(1) La raison en est que la bataille principale de Borodino fut précédée par le combat de Schewardino [5 septembre] (Note de H.).

Kolotscha; sur ses rives, dans toutes les directions, campaient d'immenses lignes de troupes. Dans le trajet entre le couvent et le camp de la Grande Armée, nous vîmes, à gauche du chemin, un trou herbeux rempli de jambes, de bras et de cadavres; nous en conclûmes que Larrey (2), avec ses collègues et ses ambulances, avait dû travailler là dans la journée de la veille.

Ainsi, nous avions atteint le but qui nous était assigné et rejoint la Grande Armée. C'eût été pour nous un jour de fête si les difficultés supportées, la disette, les fatigues, les appréhensions sur un avenir incertain, n'avaient réprimé l'expression joyeuse inséparable de toute réjouissance.

Nous attendîmes longtemps sur la grande route qu'on nous eût assigné une place de bivouac. Nous en profitâmes pour nous rafraîchir, nous et nos chevaux, dans l'eau pure de la Kolotscha, mais il apparut bien que rien d'autre n'était préparé pour nos estomacs vides.

En revanche, nous ne manquâmes pas d'argent; chacun de nous en avait déjà puisqu'il n'avait eu aucune occasion d'en dépenser. Mais l'ordre vint de donner à chacun ce à quoi il avait droit et chacun dut obéir. Pour ma part, je reçus trente thalers dont je me serais volontiers passé, en raison de leur poids; j'aurais encore bien acheté quelque chose, mais il n'y avait rien à acheter, même à prix d'or et notamment aucune nourriture. Au même moment, nous arriva la nouvelle que, par ordre supérieur,

(2) Le médecin-chef bien connu du quartier général de Napoléon.

toutes les voitures devaient être débarrassées de leur contenu, pour être employées, le lendemain, au transport des blessés.

Enfin nous arriva l'indication de notre bivouac, en arrière du corps du maréchal Ney. Nous nous y portâmes. Devant nous, se trouvait le corps wurtembergeois, déjà bien réduit; en arrière, ses bagages. Je remplis immédiatement le plus ardent de mes vœux, celui d'aller revoir mes amis. Dès mes premières recherches, je trouvai le compagnon de ma jeunesse, le général chirurgien Kœllreutter. Il se portait bien et semblait aussi frais que si tout ce qui était advenu auparavant ne l'avait rendu que plus fort pour les fatigues et les soucis à venir; il remarqua, au contraire, les traces que les difficultés et les fatigues avaient imprimées sur moi. Après de réciproques salutations, son premier mot fut : « Tu dois avoir faim et soif; prends de ce que j'ai ». Quoique son garde-manger et sa cave ne continssent que du pain et de l'eau-de-vie, je le trouvai encore bien riche et bien heureux, car, pendant notre marche sur la grande route, nous avions été presque complètement privés d'eau-de-vie; quant au pain, nous n'en avions eu que de rares et bien minces rations.

Quelque temps auparavant, mon ami avait reçu une lettre de la patrie. Il me la communiqua; elle renfermait une affligeante nouvelle pour nous deux: la mort de notre ancien maître et chef, le médecin général docteur Jacoby, qui était l'oncle de Kœllreutter. Le besoin, la disette, la misère qui s'étalaient sous nos yeux; les ruines accumu-

lées devant et derrière nous par cette terrible guerre; la nouvelle de cette mort nous arrivant de si loin; la perspective d'une bataille à livrer le lendemain et dont l'issue douteuse était bien faite pour exciter la corde sentimentale, tout cela laisse supposer ce que pouvait être, et ce que fut, notre état d'âme. Nous restâmes longtemps ensemble; cependant, comme nous avions l'un et l'autre des préparatifs à faire, nous nous séparâmes, tard dans la soirée, avec l'espoir que le sort se montrerait favorable à notre parti, dans la journée du lendemain.

Incandescent dans le rouge terrible du soir,
Qu'est-ce donc qui luit, là-bas, dans la forêt?
Ne voyez-vous pas flotter les étendards ennemis?
Nous voyons ses étendards flotter,
Et ses armes étinceler.

SCHILLER.

SIXIÈME CHAPITRE

La bataille de Borodino. — L'ordre du jour de Napoléon. — Prise de la première redoute. — Ma place de pansement. — Afflux de blessés. — Le général Montbrun est atteint. — Prise de la deuxième redoute. — Conquête de la troisième redoute. — Retraite des Russes. — Aspect du champ de bataille. — De nouveau sous les ordres de Murat à l'avant-garde. — Marche à travers la forêt. — Blessés brûlés et carbonisés. — Un tournoi. — Une nuit paisible.

L'attente des événements d'aujourd'hui n'avait permis qu'à bien peu d'entre nous de se livrer au sommeil. Hier nous avions vu la position avantageuse des Russes, l'importance de leurs retranchements, l'immensité de leur camp, et, loin en arrière, jusqu'à une forêt, les scintillements de leurs armes. Nous savions qu'ils possédaient une artillerie nombreuse et de gros calibre, et nous supposions qu'en une aussi grave circonstance, ils avaient attiré tout ce qui, de près ou de loin, pouvait accroître et leur effectif et leur force. Pour nous, comme pour eux, l'enjeu était sérieux.

De notre côté, nous étions fermement convaincus que nous avions la supériorité du nombre sur notre adversaire; nous ne doutions pas de notre habileté supérieure dans l'art de la guerre, mais nous n'ignorions pas non plus que les Russes luttaient avec fermeté, et qu'ils résistaient opiniâtrément, même contre la mitraille. Un de

mes collègues m'avait donné, la veille au soir, un exemple de l'ordre avec lequel ils avaient combattu pendant leur retraite : depuis Krasnoë jusqu'à Smolensk, notre cavalerie avait poursuivi une colonne d'infanterie russe, laquelle s'était formée en carrés et avait si habilement retraité en combattant, que non seulement aucune de nos charges ne fut suivie de succès, mais même qu'aucun homme de la colonne ennemie ne fut laissé en arrière. En ce qui concernait notre résistance physique, nous n'avions pas une confiance absolue; en raison des difficultés surmontées et des efforts déjà donnés, nous nous pensions plus affaiblis que nous ne l'étions dans la réalité.

A la nuit tombante, infanterie et artillerie s'étaient déjà mises en mouvement pour prendre leur ordre de bataille. Nous montâmes à cheval aux premières lueurs de ce jour mémorable; hommes et chevaux n'avaient, d'ailleurs, pas déjeuné. Nous tournâmes à droite, derrière un bois rempli de notre infanterie. En avant du même bois, se trouvait la gauche de l'armée russe, protégée par un fort retranchement. Il était encore de très bonne heure; tout était tranquille; le soleil n'était pas levé. On commanda de mettre pied à terre. Le froid du matin était si vif que nos soldats durent couper les branches des genévriers voisins pour faire du feu. La fumée s'éleva vers le ciel dans une direction qu'en badinant, nous avions estimée devoir présager de notre victoire. Le jour étant devenu plus clair, nous nous mîmes en selle, et l'officier d'ordonnance comte von Græevenitz, nous donna lecture, en langue allemande, de l'ordre du jour bien connu et devenu fameux depuis

lors. Il y mit une chaleur si profonde et si vive, l'atmosphère de la bataille prochaine l'avait excité à ce point qu'au lieu de lire exactement la fin : « Sur la Moskwa, le... », il lut : « Moscou, le 7 septembre 1812, Napoléon ». Sur ces entrefaites, non seulement le soleil s'était levé joyeusement, mais la bataille avait aussi commencé. Devant le bois qui nous faisait face, un grand cri s'était élevé, un cri que nous entendîmes distinctement malgré le bruit de la canonnade et de la fusillade, un cri qui semblait réunir toutes les voix et toutes les langues de l'Europe. En tout cas, nous qui étions tranquillement à cheval, nous perçumes des langues connues et d'autres inconnues. Cela dura une quinzaine de minutes, puis tout retomba dans le silence, un grand silence; nous en conclûmes que quelque chose de décisif était arrivé. La première redoute sur notre droite, en avant de la gauche russe, venait d'être enlevée par les troupes de Ney, Français et Wurtembergeois, aidés par les Polonais de Poniatowsky.

Du point où nous étions, nous ne courions aucun danger; aucune balle ne paraît avoir atteint notre bois, et nous encore moins; le début de la bataille ne fut, pour nous, qu'un air de musique.

Mais bientôt, ce fut plus sérieux. Nous dûmes tourner à gauche; dans ce mouvement encore, nous restâmes hors de portée. La bataille était maintenant commencée sur toute l'étendue de notre ligne; de tout côté, on entendait le crépitement de la fusillade et le tonnerre du canon; la

terre tremblait. Au trot, nous défilâmes en arrière d'un grand nombre de régiments déployés et nous parvînmes au centre de la ligne de bataille, juste en face de la grande redoute centrale des Russes, en avant d'une grosse colonne de la Garde impériale à pied où nous nous formâmes. Pendant toute la bataille, cette colonne conserva la même place, sans tirer un coup de fusil et sans avoir un blessé; un détachement d'artillerie prussienne lui était rattaché.

Dans la suite du combat, l'infanterie exécuta plusieurs assauts contre la redoute centrale des Russes; en fait de cavalerie, les cuirassiers furent seuls à y participer. Les balles passaient au-dessus de la cavalerie légère, bien plus qu'elles ne l'atteignaient. Pendant ce temps, j'avais trouvé, pour mes futures occupations, un emplacement si bien approprié que beaucoup de médecins voudraient en avoir un pareil pour une bataille. C'était, en arrière du front des nôtres, une sorte de fossé où coulait un petit ruisseau facilement franchissable; je m'y établis avec mes aides et nos chevaux.

Au début, je m'étais rapproché du terrible jeu engagé, mais le sifflement de quelques balles de respectable calibre au-dessus de ma tête, m'avait engagé à mettre un frein à ma curiosité. Maintenant, on m'apportait des officiers et des hommes : Saxons, Westphaliens, Français, Wurtembergeois, pêle-mêle avec des Russes. Pour la plupart, c'étaient des cavaliers portant de graves blessures ou ayant les membres brisés. Il y aurait bien des choses à dire sur ces blessures, sur certaines lésions remarquables,

et aussi sur l'attitude des blessés pendant qu'on les pansait, mais cela me conduirait trop loin. Je n'en donnerai que quelques exemples. Un cuirassier du régiment Garde du corps saxon, incroyablement grand, avait reçu un éclat d'obus qui lui avait déchiré les muscles depuis le genou gauche jusqu'à la fesse. Les chairs et la peau, pendant en désordre, formaient une plaie d'une surface extraordinaire, mais qui ne saignait pas. Il arrive souvent que ces blessures par arrachement ou contusion donnent très peu de sang; les vaisseaux se paralysent; souvent même les artères ne saignent pas non plus. Au contraire, les blessures occasionnées par des instruments tranchants saignent toujours. Mon interminable saxon avait autant de courage qu'il était grand. « Sans doute », disait-il, « ma blessure est considérable, mais elle sera vite guérie. « car je suis sain de corps et mon sang est pur ». Un tout jeune officier du même régiment avait moins de courage et une plus faible confiance. Il n'était pas grand, mais fin et délicat; il paraissait être de la meilleure noblesse de son pays et posséder une excellente éducation. Une balle de fusil lui avait traversé le *musculus deltoïdus* d'un bras. Il était agité, ne se plaignait pas de ses souffrances, mais se faisait du mauvais sang d'être blessé, peut-être de rester estropié, d'avoir perdu son cheval et son porte-manteau, de ne pouvoir être bien soigné, et d'être si loin de sa patrie. Avec ses jérémiades, il avait fini par exciter ma compassion, mais je l'aurais volontiers envoyé se faire panser par sa maman, si Gshatsk eût été Dresde. En général les Français se comportèrent avec

tranquillité et patience; plusieurs atteints de blessures graves occasionnées par la mitraille, moururent avant que leur tour d'être pansés fût venu. Au contraire, un Westphalien, qui avait perdu le bras droit, pestait contre Napoléon et ses frères, les maudissait et regrettait de n'en pouvoir tirer vengeance.

Vers midi, l'afflux des blessés dans mon fossé devint si considérable que nous pûmes prévoir des occupations ininterrompues jusqu'au soir. Il y avait cependant, en cet endroit, plusieurs médecins dont le travail procura repos et soulagement à un grand nombre de gens. Pas mal de blessés moururent et restèrent là, inanimés. On fit chercher des voitures pour emmener ceux qui étaient pansés. Celles du régiment furent conduites à ma place de pansement; d'autres furent dirigées sur le couvent qui se trouvait non loin en arrière du champ de bataille; d'autres encore transportèrent les blessés dans les villages des environs. On ne nous avait pas avertis, nous autres médecins, comme on l'avait fait dans les précédentes campagnes, du lieu de rassemblement des blessés.

Nous travaillions depuis longtemps dans notre fossé, nos mains et nos instruments avaient accompli mainte œuvre sanglante; bien souvent, il nous avait fallu recourir au ruisseau voisin pour nous laver; des boulets provenant du retranchement russe volaient au-dessus de nous; quelques-uns venaient s'enfoncer dans la berge opposée, d'autres mouraient en avant; le silence de l'artil-

lerie ennemie, dans notre voisinage, me donna l'idée d'aller voir ce qu'il était advenu des nôtres. Je trouvai qu'ils avaient modifié leur position d'une manière qui me faisait augurer heureusement de la suite du combat; sur toute la ligne, fusillade, canonnade, cris, courses affairées des officiers d'ordonnance, duraient toujours; quelques balles tombaient même dans la région où je me tenais. A moins de trente pas à ma gauche, j'aperçus le général de division français Montbrun, un homme que nous connaissions depuis longtemps, que nous considérions et que nous chérissions, blêmir et tomber de cheval. Je me précipitai vers lui pour lui porter secours; mais je n'y arrivai pas le premier; deux médecins français en étaient encore plus rapprochés que moi. Nous vîmes qu'un éclat d'obus l'avait blessé mortellement dans la région de l'estomac. Cette grande contusion saignait peu. Montbrun devint rapidement pâle, puis jaune. Son regard autrefois si vif et si plein de feu s'éteignit; visiblement sa vie s'enfuyait. Cependant, d'une voix éteinte et par gestes, il put nous faire comprendre qu'il désirait être transporté à l'endroit où il avait passé la nuit précédente. Là, à l'ombre d'une maison, tout près de notre camp, il mourut, vers 5 heures du soir.

L'habileté et la rapidité avec laquelle les Français fabriquèrent un brancard, le soin qu'ils prirent de l'entourer de branches vertes de bouleau afin que le blessé reposât à l'ombre, les grands et touchants égards qu'ils eurent pour leur général, nous plurent beaucoup, à nous qui

nous étions approchés pour témoigner de notre loyale sympathie.

De là, je m'en retournai à mon vallon avec mes collègues, pour y continuer à remplir les devoirs de ma profession. L'afflux de blessés n'était plus aussi grand qu'il l'avait été deux heures auparavant; la deuxième grande redoute russe, située au sud de notre emplacement, avait été conquise et l'ardeur de la lutte s'était reportée vers notre aile gauche, sur la droite ennemie, du côté de l'armée d'Italie. Les blessés qui nous arrivaient encore nous contèrent les scènes terribles auxquelles avaient donné lieu les assauts répétés de la redoute; ils nous parlèrent des tas de cadavres qui s'amoncelaient à l'intérieur et autour de ce retranchement, de la ténacité avec laquelle on l'avait attaqué et défendu, de la destruction déjà commencée des parapets et de l'ensevelissement des cadavres sous la terre rejetée.

Sur ces entrefaites, Napoléon à cheval, accompagné d'une suite nombreuse, traversa notre vallon. Sa marche lente nous parut refléter la tranquillité et la satisfaction; heureux présages pour la tournure du combat! Jusque-là, nous n'avions pas appris à lire sur les traits sévères du visage de l'empereur, car, en toute circonstance, dans l'heur et le malheur, il conservait toujours un masque de froide impassibilité, exclusif de tout air souriant.

Tout près de nous défilèrent encore des restes de régiments, des canons devenus inutilisables, des officiers de diverses nations dispersés ou perdus. Le régiment de cava-

lerie légère wurtembergeois duc Louis vint également à passer. Il était devenu si faible que nous n'y comptâmes plus que trois officiers et vingt hommes; plus tard, cependant, je le retrouvai plus fort.

Plus le soleil approchait de son déclin, plus le champ de bataille se vidait de combattants sur le terrain où, le matin, s'étaient trouvés notre droite et le centre des deux armées; les Russes, en effet, avaient massé leurs forces sur leur droite où ils défendaient courageusement, contre l'armée d'Italie, leur troisième retranchement. A ce moment, le flux et le reflux des deux partis s'accompagnait de clameurs plus grandes, d'une fusillade et d'une canonnade plus vives encore qu'à l'heure de la prise des deux premières redoutes. A la diminution et à l'augmentation de ces bruits, nous jugions de l'indécision où se débattait encore le sort des deux partis. Enfin, quand les canons russes se turent sur la hauteur, nous fûmes convaincus qu'ils avaient été contraints de se taire et, quand nous vîmes notre ligne s'avancer toujours plus concentriquement contre la droite russe, à l'endroit du champ de bataille où la route de Smolensk à Moscou s'engage dans une forêt, nous crûmes bien définitivement que la lutte, à la nuit tombante, se terminerait à notre avantage.

Mes collègues et moi, nous avions abandonné notre vallon; nous retrouvâmes bientôt nos régiments, mais ne formant plus que de bien faibles rangs; nous entendîmes les regrets donnés aux amis disparus et nous fûmes appelés

pour donner nos soins aux blessés. Là où nous étions, le combat était fini; aucune balle n'y atteignait plus; un adjudant-major établit l'état des pertes de la journée en prenant le dos d'un soldat comme pupitre. En revanche, dans le voisinage du village de Gorky, l'armée d'Italie était encore en pleine action; sa grosse artillerie faisait un feu terrible auquel les Russes répondaient vigoureusement. Cela dura jusqu'à la nuit et ce fut la nuit qui, seule, fit enfin cesser les affreux engagements de cette journée. Les Russes se décidèrent à faire leur retraite à travers la forêt.

Nous autres médecins, nous eûmes encore de l'occupation et si nous n'en trouvions pas nous-mêmes, la commisération que témoignaient aux blessés certains officiers se chargeait de nous en procurer. C'est ainsi qu'on me conduisit auprès d'un sous-officier d'artillerie russe grièvement touché, qui était étendu dans le sillon creusé par un boulet de gros calibre; une balle lui avait brisé les deux cuisses en lacérant la peau et les muscles. Ce jeune homme, Courlandais de bonne famille, avait de l'éducation; il parlait joliment l'allemand et bien le français. Un officier me pria de panser ce malheureux; le blessé lui-même était indifférent, mais bien résolu à supporter bravement ses souffrances. Lorsque je l'eus visité et que je lui eus déclaré que tout mouvement de ses jambes amènerait une nouvelle hémorrhagie, qu'un pansement ordinaire ne ferait que lui occasionner de nouvelles douleurs, que l'obscurité du soir ne permettait pas de procéder à la ligature des vaisseaux, qu'en ce qui concerne l'amputa-

tion il n'y fallait pas songer, les lésions étant trop rapprochées du bassin, il gémit mais se déclara satisfait. Nous le couvrîmes de son manteau et lui dîmes adieu, non sans lui promettre de venir le visiter le lendemain matin.

La nuit était venue et tout était tranquille. Les régiments revinrent sur la place de campement qu'ils avaient quittée le matin. J'y trouvai mes blessés couchés autour du feu, soignés et dans un état supportable. Si grande que fût la disette, on avait trouvé moyen de leur préparer un repas. Quant à moi, sauf un petit morceau de pain que m'avait donné le médecin-major Barchet, du régiment du Roi, docteur à qui j'avais prêté mes instruments de chirurgie, je n'avais rien mangé et, pour boisson, j'avais eu l'eau du ruisseau. A notre camp, je trouvai aussi quelque nourriture, mais en trop petite quantité pour satisfaire mon appétit. Quant aux chevaux, ils durent rester bridés. La faim les agitait; le mien et beaucoup d'autres paturèrent le lin mûr d'un champ en arrachant graines et racines.

La nuit passa. J'avais dormi auprès du feu des blessés et, au matin, j'étais gai. Le silence général et le clair matin m'incitèrent à aller visiter le champ de bataille, dans la partie où campait l'infanterie. Je pris à gauche et, lorsque le soleil éclaira de ses premiers rayons la foule des vivants et des morts, j'étais déjà parvenu sur la hauteur de la redoute prise d'assaut, la veille, par l'armée d'Italie. J'y trouvai le vice-roi, couvert de son manteau, se chauf-

fant, en compagnie de quelques officiers d'ordonnance, au feu de son bivouac. L'affût d'un canon russe renversé y brûlait. J'entendis dire que le vice-roi avait passé la nuit à cet endroit; que, pendant ce temps, on avait détruit la redoute ennemie et, avec les terres rejetées, enseveli morts et mourants.

Dans toutes les plaines environnantes, lointaines ou proches, on voyait des troupes campées, mais des cadavres aussi peuplaient les alentours. En se levant du milieu de ces derniers, un jeune russe provoqua une grande émotion. Soit que les premières ardeurs du soleil l'aient rappelé à la vie, soit qu'il ait été réveillé par les allées et venues nombreuses autour de lui, il se dressa soudain d'entre les morts, se mit sur son séant, se frotta les yeux, lentement se leva, puis, jetant un regard circulaire plein d'étonnement, il prit une direction dans laquelle il pensait ne rencontrer que peu de monde; personne de tous ceux qui l'observaient ne l'en empêcha. L'opinion la plus générale et certainement la plus vraisemblable, était que ce jeune homme, au cours de la longue et furieuse canonnade de la veille au soir, avait dû être jeté par terre et étourdi, soit par le souffle très voisin d'un coup de canon, soit par l'explosion rapprochée d'un obus, et qu'il avait passé la nuit, comme mort, au milieu des cadavres.

Lorsque je revins au régiment, l'ordre était déjà donné pour le départ et tout était en mouvement. En ce qui concernait les blessés, on avait prescrit de les transporter dans le village que nous avions vu l'avant-veille en arrière du

couvent et sur la droite de la grande route. Un aide-major, son infirmier et les cavaliers démontés du combat du 7, furent commandés pour ce service; personnellement, je dus suivre le régiment.

La division prit sur la gauche du champ de bataille, par la route dont j'ai déjà parlé et qui conduit à Moshaisk. Avant d'y parvenir, nous nous formâmes en face du chemin et de la forêt par où les Russes s'étaient retirés la veille. A cette place, le feu d'artillerie avait été d'une telle violence que les cadavres étaient amoncelés sur plusieurs rangs de profondeur.

Nous attendîmes là l'arrivée du roi de Naples. Les soldats en profitèrent pour se répandre aux alentours et fouiller les morts. Ils ne firent qu'un maigre butin; leur mécontentement nous égaya, car leur manière de traiter la seule monnaie de cuivre qu'ils eussent trouvée était très amusante.

Accompagné d'une nombreuse cavalerie, Murat, infatigablement actif, arriva. En avant ! C'est-à-dire, par monts et par vaux, jusqu'à la route. Nous étions en tête; à côté de nous, le roi envoya un escadron dans la forêt. Deux incidents nous y arrêtèrent. Sur notre droite, dans le taillis, nous vîmes quelque chose qui ressemblait à un cadavre. Mais lorsque quelqu'un s'approcha de plus près, le mort agita les mains et ouvrit les yeux. C'était un officier français, blessé la veille, fait prisonnier et amené jusque-là. Il portait plusieurs blessures restées sans pansement. Comme vêtements, il n'avait plus que sa chemise

et un pantalon. Sans chapeau, sans manteau, ni tunique, ni bottes, il avait passé la dernière nuit, très froide, étendu sur le sol avec ses blessures ouvertes; il est vrai de dire qu'il était probablement sans connaissance car il paraissait renaître à vie et se montrait de plus en plus réjoui à mesure qu'il entendait nos paroles. C'était un officier qui n'était plus jeune, déjà gris et chauve; en revanche, ce devait être un guerrier expérimenté, car dans le temps où il nous montrait ses blessures de la veille, nous pûmes voir les cicatrices de celles qu'il avait reçues jadis en Italie, en Allemagne et en Espagne. Le roi ordonna de le transporter, avec les autres blessés, dans le village qui se trouvait derrière nous. Je fus chargé de cette mission, car je me trouvai le plus proche. Mon patient pouvait marcher; je conduisis mon cheval par la bride et nous nous rendîmes au village de Gorky, bondé de blessés; je transmis à haute voix l'ordre donné par le roi à des médecins italiens; puis, après nous être étreints amicalement, je m'en retournai.

Le deuxième incident fut créé par une troupe de cosaques qui, voulant nous devancer dans la forêt, galopait sur un chemin voisin situé plus à droite. Cette cavalerie marchait à une telle vitesse qu'à peine l'avions-nous aperçue qu'elle disparut. Elle avait été désignée, semblait-il, pour lancer des patrouilles sur le champ de bataille, mais notre présence l'en avait empêchée.

Revenant de la commission dont j'avais été chargé, je rejoignis les nôtres et le roi de Naples alors qu'ils étaient déjà profondément entrés sous bois. On fit halte. Le che-

min renfermait beaucoup de cadavres de gens qui avaient été grièvement blessés et qui étaient morts durant le transport. La faim rendant industrieux, nos hommes se chargèrent de les détrousser. Mes subordonnés me racontèrent, non sans joie, qu'ils avaient trouvé dans les sacs et les paquetages du biscuit et du sel. L'un d'eux rapporta même un petit sac de noix muscades qu'il me fit partager avec lui et nous nous en trouvâmes fort bien, plus tard, quand nous habitâmes le camp de la faim à Tarutino.

Nous atteignîmes lentement l'issue de la forêt; le soir commençait à venir. Rapidement, les lignes de la cavalerie se formèrent dans les deux camps; les Russes avaient du canon sur les hauteurs en deçà de Moshaisk; les nôtres, au trot, se déployaient devant eux. Au début, on échangea quelques boulets, mais, de part et d'autre, arrivaient toujours de nouvelles pièces, si bien qu'une forte canonnade finit par s'engager. Tout à côté de moi, près de la route, je vis un boulet enlever la tête d'un colonel du génie français; avant de choir, le tronc resta quelques instants encore en position sur la selle, les pulsations du cœur faisant sourdre le sang hors du col, ainsi qu'il arrive dans les décapitations.

Les Russes ne cédèrent pas; ils conservèrent leur position, ainsi que la petite ville de Moshaisk.

Le long de la route sur laquelle nous avions marché depuis notre sortie de la forêt, se trouvait un village rempli, la veille, de blessés russes, mais qui avait été incen-

dié. On nous montra, dans le voisinage, les squelettes noircis ou calcinés et les ossements dispersés de ces malheureuses victimes de la lutte d'hier. Elles avaient versé leur sang à Borodino, pour venir ici, après avoir échappé à la mort souvent si douloureuse des héros, se faire consumer dans les flammes.

De cette petite localité, nous poussâmes vers la droite de la route, toujours au contact, front contre front, avec les Russes; à certains moments, nous étions si près les uns des autres, qu'un officier de cosaques provoqua l'un des nôtres, le lieutenant von Menzingen; de chaque côté, on s'arrêta pour regarder. Les deux champions galopèrent longtemps en cercle entre les deux lignes. Tous les regards étaient dirigés sur eux; ils choquaient et croisaient fréquemment le fer, mais aucun n'arrivait à égratigner son adversaire qui s'y entendait à parer les coups. Finalement, fatigués de ce tournoi inoffensif et sans résultat, tous deux s'en retournèrent chacun à sa place et le spectacle se termina comme un agréable intermède.

Il faisait déjà sombre; l'air était pluvieux et froid, lorsque nous posâmes notre camp à une lieue à droite de Moshaisk, derrière un village haut perché. A peine avions-nous attaché les chevaux et allumé les feux qu'une partie des hommes s'en fût dans le village pour y chercher des vivres. Ils nous en rapportèrent autant que nous en pouvions demander pour nous satisfaire, mais ils nous racontèrent qu'ils avaient rencontré des Russes venus avec des

intentions pareilles, qu'ils s'étaient réciproquement laissés passer et que le camp de la cavalerie ennemie était aussi près du village, de l'autre côté, que l'était le nôtre de celui-ci. Dans la nuit, nous entendîmes les rumeurs du camp russe, comme ils entendirent, sans doute, celles du nôtre; les feux des deux partis dissipaient l'obscurité.

C'est bien ici le cas de dire que la nature reprit ses droits et obligea les hommes à redevenir des hommes. Depuis Smolensk, nous étions bien gênants les uns pour les autres; les combats étaient quotidiens; les deux derniers jours s'étaient passés à se battre encore; il fallait qu'après la bataille on se reposât la nuit et qu'on se mît à la recherche de nourriture pour les hommes et pour les animaux. Si l'on avait fait effectuer cette recherche par des détachements commandés par des officiers, les deux camps n'eussent pas manqué d'être alarmés. Les soldats, au contraire, trouvèrent inutile de se quereller les uns les autres. Nous dûmes à cette circonstance de manger, pour une fois, à notre faim et de reposer pendant une nuit.

SEPTIÈME CHAPITRE

Combats de cavalerie quotidiens. — Nous voyons la ville des tsars. — Napoléon à la pointe d'avant-garde. — Les Alliés ouvrent la marche à l'entrée dans Moscou. — Nous traversons la ville de part en part. — Relations pacifiques avec les troupes russes. — Terrible explosion. — L'incendie de Moscou. — Les Russes se retirent par la route de Kasan.

Dans la matinée du 9 septembre, les Russes évacuèrent Moshaisk et leur camp, mais ils se formèrent, en lignes épaisses, en arrière de la ville et sur le côté de la route. Dans la plaine voisine de cette dernière, couverte de moissons déjà coupées, on escarmoucha beaucoup et, aux abords de la route elle-même, on ne se canonna pas moins; tant que les Russes ne furent pas entrés dans la forêt, les deux lignes opposées se tinrent très près l'une de l'autre. Il y eut des blessés et l'un d'eux présenta le cas suivant qui est rare et intéressant. C'était un chasseur; il avait reçu un coup de pique de cosaque sur le côté interne de l'œil gauche; le coup avait été si profond, si violent et si extraordinaire que le globe de l'œil avait sauté de son orbite, entraînant les muscles et le nerf optique; au reste, tout cela n'était pas détérioré et saignait à peine. L'homme pouvait marcher; il se plaignait de souffrir et son œil était souillé de terre. Je nettoyai la plaie à grande eau, puis je replaçai l'œil dans son orbite en le maintenant avec quel-

ques griffes; j'appliquai quelques compresses d'eau froide, fis un bandage et renvoyai le chasseur rejoindre les blessés de la journée. Je n'ai, depuis, rien su de ce qu'il était devenu, pas plus d'ailleurs, que tous les blessés atteints dans la région de Moshaisk.

Les environs de cette ville, ainsi que ceux de la route de Moscou, étaient, à droite comme à gauche, très fertiles. Nous y trouvâmes un nombre incroyable de gerbes de blé, régulièrement réunies en meules, malgré que les cosaques fissent tous leurs efforts pour tout brûler. Leur rage était telle, pour exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, que nos hommes s'approchaient souvent assez près d'eux pour les empêcher d'incendier les meules qui restèrent nombreuses en notre pouvoir. A chaque halte, et elles n'étaient pas rares, on en jetait devant les chevaux; quant aux cavaliers, ils arrachaient les épis et, pendant plusieurs fois vingt-quatre heures, ce fut la seule nourriture qui nous fut octroyée. La route est bien entretenue : les forêts nombreuses sont extrêmement riches en arbres de belle venue et, dans les environs, les maisons de campagne, villages et fermes dénotent une grande aisance.

A partir de là, on se battit tous les jours. On restait à cheval du matin au soir, les deux adversaires toujours face à face et souvent très rapprochés; la cavalerie et l'artillerie mises en ligne augmentaient sans cesse, mais l'infanterie était rare; chaque jour, il y avait des blessés et des tués.

Les Russes déployaient leurs longues lignes dans les plaines; ils occupaient les entrées des forêts, en sorte que

nous n'avancions que lentement et quand ils le voulaient bien. Aux issues par lesquelles nous nous présentions, nous étions accueillis par une canonnade de grosses pièces; elle était souvent si violente qu'il nous fallait faire des haltes de plusieurs heures; les boulets passant au-dessus de nous faisaient un fracas épouvantable de branches et de troncs d'arbres dont la chute occasionnait quelquefois des dommages et même des contusions mortelles.

Le troisième jour après la bataille, nous traversâmes, en ordre de combat, une vaste plaine où l'ennemi avait campé la veille. Nous y rencontrâmes des têtes de chevaux fraîchement coupées et nous ne pûmes nous expliquer cette trouvaille qu'en supposant que des baschkirs avaient bivouaqué en cet endroit; on nous avait dit, en effet, qu'ils ne préféraient aucune viande à celle du cheval. Au lieu de la cuire, ils la placent, pendant 12 à 24 heures, sous leur selle et la consomment quand elle est devenue tendre.

Tout comme auparavant, nous vivions toujours très mal, mais nous savions que l'armée qui nous suivait, y compris la garde impériale, vivait encore plus mal que nous et en était réduite à manger de la viande de cheval. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que tout le monde désirât atteindre enfin la riche ville de Moscou; là, au moins, chacun pourrait d'abord manger à sa faim et puis on pensait que la paix ne tarderait pas à suivre. L'espoir était grand de voir se réaliser une solution pacifique; tout le monde le partageait; c'était le vœu unanime

et, d'ailleurs, l'empereur l'avait annoncé dans ses proclamations.

L'avant-dernier jour avant notre arrivée à Moscou fut, de tous, le plus pénible et le plus fatigant. On combattit à cheval pendant toute la journée: les oreilles étaient saturées du bruit ininterrompu depuis si longtemps de la canonnade; l'adversaire se montra extrêmement actif; le but à atteindre était si près qu'on s'attendait à une vraie bataille pour le jour même ou pour le lendemain, à moins que Moscou même ne fût l'objet d'une vigoureuse défense. Lorsque l'obscurité de la nuit arriva, nous n'avions pas encore de place de campement désignée; nous dûmes nous porter assez loin à droite de la route, jusque dans un terrain couvert de taillis et de bois où, enfin, nous fîmes halte : « Nous restons ici, en forêt! » Le feu était difficile à faire avec les branches vertes des arbres; néanmoins l'habileté de nos soldats vint à bout de cette difficulté. Herbe et feuillage furent le lot des chevaux fatigués et agités par la faim; pour nous, patience jusqu'au lendemain!

Le matin du 14 septembre nous revit sur la grande route qui, par monts et par vaux, nous amenait toujours plus près du but. L'arrivée rapide des régiments avec l'artillerie nous montra qu'une opération sérieuse était en préparation et notre attente était très anxieuse. Mais bientôt, tout rentra dans le silence et la nouvelle se répandit d'une suspension d'armes. Nous n'en conservâmes pas moins l'esprit tendu, car, sous nos yeux, s'étalait mainte-

nant, à une demi-lieue environ, occupant une superficie que je n'avais encore jamais vue à aucune ville, Moscou la Grande.

Nous étions alors placés à gauche de la route, dans un taillis de petits genévriers. La faim nous contraignait à nous rafraîchir avec les baies de ces arbustes; quant aux chevaux, ils en broutaient les plants.

Le long de la route, à droite, à travers champs, Napoléon, revêtu de sa redingote grise, s'avançait, monté sur un cheval blanc. Il était venu, aujourd'hui, jusqu'à la pointe d'avant-garde; sa suite était peu nombreuse et, à sa gauche, marchait un juif polonais, très long dans son costume national. L'empereur dirigeait ses regards sur la capitale russe dont nous nous rapprochions toujours et le juif semblait lui donner des éclaircissements et des explications concernant certains points de la ville. Nous vîmes les retranchements qui avaient été élevés tout près par les Russes avant notre arrivée. Quand nous fûmes arrivés aux premières maisons, Murat se mit à la tête de la division et Napoléon se porta à droite de la route, comme s'il avait l'intention de se rendre dans une maison de campagne toute proche.

Le 10e régiment de hussards polonais, sous le colonel Uminsky, pénétra le premier en ville; puis vinrent les uhlans prussiens que commandait un major, von Werther; alors arrivèrent les chasseurs à cheval wurtembergeois auxquels j'appartenais. Derrière nous suivirent les quatre régiments de hussards et de chasseurs français de

notre division, de l'artillerie à cheval, d'autres divisions.

L'attention profonde attirée vers les événements qui allaient se produire, la pensée qu'après tant de misères, de privations et de fatigues nous vivions en un jour mémorable, l'idée que nous étions les premiers à pénétrer dans ces murs si intéressants, nous faisaient maintenant oublier tout le passé.

Chacun éprouvait plus ou moins de fierté à se voir en posture de vainqueur et, lorsque ce sentiment ne se faisait pas jour, il ne manquait pas d'officiers et de vieux guerriers pour faire valoir, avec des paroles profondes, l'importance du lieu et du moment.

On nous avait donné l'ordre le plus formel de ne pas descendre de cheval et de ne nous écarter des rangs sous aucun prétexte, à peine de mort immédiate. Cet ordre nous fût donné ferme, à nous autres médecins, comme aux officiers combattants, et nous nous promîmes bien de n'y pas contrevenir.

Jusqu'à l'arrivée au fleuve de la Moskwa, nous n'aperçumes pas âme qui vive. Les ponts étaient rompus; nous franchîmes la rivière en passant dans l'eau jusqu'aux moyeux des canons et aux genoux des chevaux. Sur l'autre rive, nous aperçûmes quelques personnes derrière les portes et les fenêtres de leurs maisons, mais leur curiosité nous parut minime. Plus loin, nous longeâmes de beaux bâtiments en pierre et en bois; des messieurs et des dames se tenaient sur les balcons.

Nos officiers saluèrent aimablement et on leur répondit de même. Toutefois, nous ne vîmes que très peu d'habi-

tants et, dans les palais, seulement des gens paraissant appartenir à la domesticité. A l'intérieur même de la ville, on rencontra des soldats russes fatigués, des traînards, à pied et à cheval, des voitures à bagages abandonnées, des bœufs gris et autres choses encore. On laissait passer tout cela. Notre marche était ralentie par les nombreux détours des rues; les églises en foule, avec leur architecture pour nous inaccoutumée, la quantité incroyable de leurs clochers et leur décoration extérieure, s'ajoutant à la beauté des palais et des jardins attenants, attiraient vivement notre attention. En traversant une place de marché, nous vîmes les boutiques de bois ouvertes, les marchandises détruites ou jetées en désordre sur la chaussée, comme si des pillards étaient passés par là avant notre arrivée. Notre colonne continuait à progresser lentement; les haltes se succédaient. Pendant l'une d'elles, les nôtres remarquèrent ou flairèrent l'eau-de-vie dans les bidons des traînards russes qui gisaient dans les rues, plongés dans le sommeil. Comme ils ne pouvaient descendre de cheval, ils imaginèrent de couper avec leurs sabres les courroies des sacs et de ramener les bidons de fer blanc à la pointe de leur lame préalablement engagée dans les crochets. Leur ingéniosité nous valut de l'eau-de-vie, ce qui, depuis longtemps, était devenu une denrée fort rare.

Murat passait tantôt devant nos rangs, tantôt derrière; il était extrêmement préoccupé et affairé; là où il n'était pas en personne, il plongeait son regard. Il se trouvait en tête lorsque nous parvînmes, à travers de grands et vieux bâtiments, jusqu'à l'arsenal. Celui-ci était ouvert;

des gens de diverses classes, mais ayant, pour la plupart. l'apparence de paysans, en déménageaient les armes; d'autres se pressaient à l'intérieur. La place où nous fîmes halte était jonchée de pièces d'armement de toute espèce, généralement neuves. A la porte de l'arsenal, une querelle très violente s'engagea entre les officiers d'ordonnance du roi et les gens qui sortaient des armes. Quelques officiers ayant franchi la porte, la querelle se fit plus bruyante. D'autre part, on avait remarqué, sur la place, en arrière de l'arsenal, la formation d'un grand rassemblement de peuple qui protestait bruyamment. Tout cela détermina le roi à faire venir quelques canons jusqu'à l'entrée de la place et à commencer le feu. Trois coups suffirent pour que le rassemblement se dispersât dans toutes les directions avec une rapidité incroyable.

Sous les pieds de mon cheval, parmi les nombreuses armes dont le sol était jonché, un très beau sabre attirait particulièrement mon regard. Personne n'était là qui pût me le passer; il ne m'était pas possible, d'autre part, de mettre en pratique le moyen dont se servaient nos hommes pour amener jusqu'à eux les bidons russes. Je me résolus, malgré la défense qui nous avait été faite et le péril qu'entraînait ma désobéissance à mettre pied à terre; je le fis lestement et me remis immédiatement en selle; j'étais en possession d'un souvenir de Moscou.

L'ordre était de nouveau rétabli en cet endroit et nous continuâmes la traversée de la plus grande des villes que j'aie jamais passée. Avec nous et à côté de nous mar-

chaient, à pied, à cheval et en voiture, une quantité de gens appartenant à l'armée russe; tous se dirigeaient vers la même porte que nous.

Ils allaient tranquillement leur chemin. Il n'y eut que le domestique d'un officier qui fut contraint, malgré qu'il s'y refusât, à mettre pied à terre et à abandonner l'admirable cheval gris qu'il montait (1) A la porte par laquelle nous devions sortir, nous trouvâmes deux cosaques à cheval qui ne voulaient rien entendre pour nous laisser passer.

Le soleil qui s'était, le matin, levé dans une atmosphère trouble et froide, déclinait à cette heure en brillant d'un vif éclat. La traversée de la ville avait duré plus de trois heures, durant lesquelles, à chaque pas et à chaque heure, notre espoir en une paix si nécessaire et si désirable n'avait fait que s'accroître; nous rêvions doucement d'un repos prochain.

Ces sentiments prirent un nouvel essor lorsqu'arrivés en terrain libre, nous vîmes de nombreux régiments de dragons russes, les uns formés en bataille, les autres défilant avec lenteur. Nous les considérions, tout près de nous, d'un œil pacifique. Eux-mêmes, témoignaient de sentiments analogues; officiers et soldats s'approchaient les uns des autres, se serraient les mains et s'entretenaient entre eux, autant qu'ils le pouvaient. Mais cela ne dura pas longtemps; un officier russe de grade élevé, suivi de son officier d'ordonnance, s'approcha au galop et défendit

(1) Ce cheval fut aussitôt acheté par M. von Lutzow qui nous avait rejoint peu auparavant.

absolument ces conversations. Nous restâmes en place, les Russes se retirèrent.

Pendant ce temps, nous avions remarqué que les Russes, tout comme nous, n'auraient pas été fâchés de faire la paix; leurs chevaux étaient aussi épuisés que les nôtres; on le vit bien quand il leur fallut passer un fossé; de nombreuses chutes se produisirent; les cavaliers remontaient lentement à cheval, comme ç'aurait été le cas chez nous en pareille circonstance.

L'obscurité de la nuit était venue; c'était le moment de se reposer. Nous campâmes, avec l'artillerie et une division de cuirassiers, à courte distance de la ville, à droite de la route qui mène à Wladimir et à Kasan. A gauche, il y avait un grand bâtiment, très étendu, que nous pensâmes être un couvent. Nos feux de bivouac étaient extraordinairement clairs et nous apercevions ceux des Russes à courte distance. Les bruits guerriers dont nous étions entourés, le flamboiement lumineux de nos feux, la satisfaction d'avoir vécu cette journée mémorable, l'anxiété de savoir ce qu'il allait advenir, la rumeur de la ville voisine, la réception de quelques vivres, nous rendaient joyeux et faisaient notre camp plus vivant qu'il ne l'avait été depuis longtemps; personne ne pensait à l'impérieuse nécessité du sommeil.

Nous vîmes défiler encore beaucoup d'hommes appartenant à l'armée russe; ils étaient dans des tenues diverses, longeaient notre camp et suivaient la route de Kasan. Parmi eux se trouvaient des blessés; quelques-uns étaient bandés, d'autres saignaient encore des blessures qu'ils

avaient reçues dans le voisinage d'une porte où des excès individuels avaient été commis. Nos officiers envoyèrent plusieurs de ces blessés à mon feu de bivouac. Tandis que je pansai un officier d'infanterie qui avait plusieurs plaies à la tête, il me raconta qu'il avait été à la recherche de ses parents, pour changer de linge et montrer qu'il était vivant et en bonne santé; mais il ne les avait pas trouvés et c'est au cours de ses recherches qu'un malheur lui était arrivé. Après avoir pansé cet officier, je lui montrai les feux du camp russe, comme nous le faisions généralement pour tous les traînards.

Il régnait autour de nous et en nous une telle gaieté qu'on en vînt à oublier la fatigue et le besoin de repos. S'il n'en avait pas été ainsi, nous n'aurions pas pu, plongés dans le sommeil, observer, comme nous le fîmes, les événements qui suivirent.

Je ne puis pas dire si ce fut au milieu ou à la fin de la nuit, car, dans la nuit, on se trompe facilement, mais je crois bien que ce fut vers le milieu, que se produisit une explosion. Elle fut si violente que tous ceux qui la virent et l'entendirent durent avoir la même pensée, à savoir que ce ne pouvait être que la déflagration d'un magasin à munitions ou d'une tour à poudre, ou encore celle d'une machine infernale de grande dimension. D'un immense jet de flammes s'échappaient des globes incandescents qui, parcourant de grandes et petites trajectoires, à la manière de bombes et d'obus tirés en même temps, étaient projetés à la ronde, à grande distance, avec un fracas épouvanta-

ble. Cette immense détonation, qui répandit au loin la crainte et la terreur, dura trois à quatre minutes, et elle nous parut être le signal du commencement de l'incendie qui devait nous être si dommageable. Au début, le feu se localisa à l'endroit de l'explosion, mais quelques minutes seulement après, nous aperçûmes des flammes monter de différents points de la ville; au premier moment, nous pûmes compter dix-huit foyers qui furent suivis rapidement par beaucoup d'autres.

A ce spectacle, nous nous regardions les uns les autres, muets d'étonnement. L'un de nous fit remarquer qu'il tenait cet événement comme comportant une signification sinistre et de grave conséquence. C'est alors que le capitaine d'état-major von Reinhart prit la parole : « Cette « circonstance est malheureuse: elle présage beaucoup « de mal, car elle anéantit notre espoir de paix et assure « la destruction de toutes les choses dont nous avons si « grand besoin. Ce n'est pas le fait d'excès commis par « les nôtres, mais bien un signe de l'exaspération de notre « adversaire et un sacrifice qu'il consent pour nous nui- « re. »

Nous fûmes, depuis le début, les spectateurs de cette terrible scène, car notre camp était à une altitude plus grande que Moscou. Bientôt, des flammes s'élevèrent des parties de la ville les plus rapprochées de nous; elles éclairaient toute la contrée; au fur et à mesure que leur lumière se faisait plus intense, notre courage qui, pour la première fois, s'était élevé à un diapason si élevé, disparut de nou-

veau et, à l'éclat de cette brillante clarté, nous nous prîmes à considérer l'avenir sous des couleurs plus sombres.

A minuit, les flammes avaient fait de tels progrès, qu'elles ressemblaient à une mer de feu roulant au-dessus de la ville colossale. Le bruit qui s'y faisait était devenu plus immense et plus considérable aussi était le nombre des traînards et des fuyards qui défilaient le long de notre camp.

A la fin, fatigués de ce terrible spectacle, nous nous couchâmes. A notre réveil, nous remarquâmes que les flammes s'étaient considérablement accrues, et, au lever du jour, d'effroyables nuages de fumée, de toute couleur et de toute forme, se mêlant les uns les autres, obscurcissaient l'horizon.

Ainsi donc, j'avais vu l'antique et célèbre ville de Moscou, j'avais assisté aux débuts de l'incendie qui consommait à la fois sa ruine et notre perte. Beaucoup étaient morts de ceux qui étaient partis avec nous de la petite garnison des bords du Danube; c'est à peine s'il en restait la moitié et, dans les autres régiments, la situation n'était pas meilleure; et cependant nous étions fiers dans le présent et riches d'espoir pour l'avenir!

Le matin, au lever du soleil, j'éprouvai le besoin de me mouvoir. Je me dirigeai vers la cour du grand bâtiment voisin qui ressemblait à un couvent; j'y cherchai et j'y trouvai le moyen de me laver. A ma grande stupéfaction, je rencontrai là des hommes qui se livraient à leurs occupations comme si tout ce qui était arrivé la veille n'avait sur eux aucune influence, ou même comme s'ils n'avaient

rien remarqué. J'étais le seul étranger au milieu d'eux, mais je ne soulevais en rien leur curiosité.

Quand je revins au camp, tout était en rumeur pour un départ prochain.

Au jour, on avait vu que les Russes avaient abandonné leur camp en face de nous. Nous les suivîmes et les rencontrâmes plus tôt que nous ne nous y attendions; nous campâmes sous leurs yeux, près du premier village qu'on trouve en quittant Moscou par la route de Kasan. Les vedettes cosaques et les nôtres étaient plus rapprochées qu'elles ne l'avaient jamais été pendant toute la guerre, et cependant nous jouîmes de quelque tranquillité au cours de cette froide journée. Devant notre ligne était un champ de pommes de terre qui occupa beaucoup des nôtres et donna satisfaction à l'appétit de tous. Je dois avouer que ces tubercules étaient plus beaux, plus engageants et meilleurs que tous ceux qu'on peut trouver dans mon pays, même quand ils proviennent des plants les plus renommés de la Hollande (1).

(1) Pour la compréhension des VIII[e] et IX[e] chapitres, il est bon de rappeler (voir la préface) que la réserve de cavalerie de Murat dépassa Moscou afin de pousser l'arrière-garde ennemie et d'observer les nouveaux mouvements du feld-maréchal russe Kutusow. Le manque de nourriture et de repos qui fut la conséquence de combats presque ininterrompus avec les cosaques exténua la plus grande partie de la cavalerie française, dès avant la retraite. Les dires de Roos sur ce point sont confirmés par de nombreux témoins. Arthur Chuquet, dans l'excellente publication qu'il a faite, en 1909, des mémoires du général français Griois, est venu donner à cette assertion une confirmation nouvelle (Note de H.).

HUITIÈME CHAPITRE

Le roi Murat nous alarme en personne. — Sur la route de Kasan. — Nous perdons les traces de l'ennemi. — Podolsk. — Nous retrouvons l'ennemi. — Combats quotidiens. — Une fuite éperdue. — Nos pertes. — Nous posons notre camp au village de Teterinka. — Grande disette. — Nous recevons notre troupeau. — Nouvelles affligeantes. — Il devient dangereux de fourrager. — Les régiments s'affaiblissent de plus en plus. — Surprise et combat. — Il nous faut céder. — Dissolution du régiment.

Il était environ 2 heures de l'après-midi, le 15 septembre, lorsque nous vîmes Murat surgir sur la route; il semblait être une apparition galopant hors de la fumée; il était seul avec un trompette, sans officiers et criait : « A cheval! A cheval! ». Il passa et s'en fut vers l'avant pour faire sonner l'alarme aux avant-postes.

Nous partîmes, la fumée de la ville, poussée par le vent, nous faisant cortège. Au travers de ce rideau, le soleil donnait aux hommes et aux choses une teinte verte uniforme. Bien que nous ayons des cosaques devant nous, on ne tira pas un coup de pistolet de la journée. Notre marche nous amena à un mille, à peu près, au delà de Moscou; nous campâmes, la nuit venue; la grande ville en feu nous éclairait toujours.

Le lendemain, 16 septembre, nous continuâmes notre

chemin par la route qui mène à Wladimir et à Kasan. Nous traversâmes de fort jolis villages, respirant l'aisance; leur structure particulière, leur extrême propreté et les ornementations dont ils étaient parés nous plurent beaucoup. Nous n'aperçûmes l'ennemi que le soir, alors qu'à droite de la route, nous nous approchions d'une petite ville, tout en bois, dénommée Bogorodsk. Tandis que notre cavalerie se déployait en lignes, quelques cosaques se montrèrent au sommet d'une hauteur escarpée, autour de laquelle notre route tournait avant de traverser la rivière Klæsma qui, en cet endroit, coule du sud au nord. Nous demeurâmes en deçà, mîmes notre camp devant la ville et, grâce aux efforts de quelques officiers du régiment (1), un riche envoi de provisions de bouche venant de Moscou nous arriva.

Dans l'après-midi du 17, la marche fut reprise en vue de franchir la Klæsma. Nous trouvâmes un pont récemment construit, mais la faiblesse de ses matériaux était telle que les commandants de régiments n'y voulurent point faire passer leurs chevaux et leurs canons. Nous longeâmes le fleuve vers l'amont afin de passer à un endroit où la rive fut plus basse et la largeur plus considérable. Cependant, après avoir soigneusement cherché, on trouva la profondeur si grande qu'on ne pouvait pas songer à y faire entrer ceux qui montaient de petits chevaux; il fut ordonné, en conséquence, de placer les malades sur les animaux de cette espèce et de les renvoyer à Moscou. Cela se fit en hâte dans toutes les divisions et,

(1) Von Grempp et Finkh.

pour mon compte, il me fallut adjoindre à ce détachement mon meilleur aide-major. C'est en cette circonstance que je perdis mes deux serviteurs et, avec eux, mon souvenir de Moscou, c'est-à-dire le sabre que j'avais rapporté du Kremlin.

Nous laissâmes à droite la montagne sur laquelle nous avions vu, la veille, quelques cosaques. Après avoir marché à travers champs et passé un emplacement de camp russe, nous rattrapâmes la grande route. Dans le premier village rencontré, les habitants étaient en train de faire leurs paquets pour nous fuir. Une paysanne, en particulier, dont la maison était juchée sur une petite éminence, au bord de la route, s'occupait fébrilement à charger une voiture avec des lits et toute sorte d'autres objets; elle plaça ses enfants par-dessus, attacha sa vache à l'arrière, tout cela avec une attention si grande qu'elle ne prenait même pas garde que sa charrette n'était pas encore attelée. Elle provoqua à la fois nos rires et notre étonnement. Nous passâmes d'ailleurs, sans la troubler autrement. La jolie petite femme continua sa tâche avec le même zèle, sans même tourner la tête de notre côté.

En continuant notre marche, nous pûmes voir, à gauche de la route, une immense plaine qui s'étendait vers l'est et qui était, en grande partie, couverte de prairies; le foin pour l'hiver s'y amoncelait en meules innombrables et plusieurs villages la parsemaient; dans l'un d'eux s'élevait une maison seigneuriale.

Le soir, le camp fut établi entre Bogorodsk et Tokrow, auprès d'un village dont les abords étaient montueux.

Dès que les sentinelles furent placées, les commandants de régiments se rendirent dans cette localité, afin de se restaurer, car tout paraissait calme dans les environs.

Le lendemain matin, j'allai faire ma visite à mon chef, le colonel von Milkau. Sa première parole fut : « Nous avons perdu les traces de l'ennemi. Nous restons ici et nous y attendrons un nouvel ordre ».

A midi, cet ordre vint; il fallait rompre. Nous prîmes la direction de l'ouest, par la route de Kasan, cette même route dont, hier encore, nous nous étions entretenus à propos de Kotzebue et de son voyage en Sibérie. Nous marchâmes à travers champs et, après plusieurs heures, nous atteignîmes une fabrique de sucre : bâtiments immenses, beaux jardins et jolie maison de campagne. A partir de là, nous nous engageâmes sur un chemin de terre. Ceux qui nous avaient précédés avaient reconnu à fond la fabrique et traîné dehors sucre et sirop. Tous ceux qui étaient avec nous se précipitèrent sur le sucre. On nous assura qu'un hussard qui était tombé dans une cuve de sirop s'y était noyé.

De là, notre chemin de terre nous conduisit jusqu'à la Moskwa qui fait, en cette région, de nombreux méandres aux rives escarpées; nous la passâmes à plusieurs reprises sur des ponts et vîmes des villages, des châteaux et des fabriques. En revanche, peu d'habitants; presque tous s'étaient enfuis; aujourd'hui et les jours suivants, pas de cosaques.

Le lendemain, pluie. Passage de bois à végétation luxu-

riante notamment en chênes, nombreux et riches châteaux, magnifiques moissons de blé et de sarrasin encore sur tige. Ce superbe pays, avec ses belles cultures si soignées, avec ses habitations respirant la richesse, avec ses approvisionnements en foin et en blé, nous donna, à nous malheureux guerriers toujours poursuivis par la vue et l'odeur de la fumée de Moscou, un nouveau désir de paix et une nouvelle occasion d'en parler. Prussiens, Polonais, Français et nous, tous nous étions d'accord. Officiers et soldats s'entretenaient volontiers de ce qui était leur plus cher désir, et l'ignorance où ils étaient des faits et gestes des Russes, les portait encore à supposer qu'en ce moment on travaillait à la paix.

De ce qui arrivait ailleurs, à l'armée, nous ne savions pas plus qu'auparavant, c'est-à-dire rien. Hormis les flammes qui nous éclairaient la nuit et la fumée qui nous accompagnait le jour, nous n'étions pas plus instruits des événements que nous ne l'avions été naguère des opérations autour de Smolensk; nous ignorions tout de ce que nous préparait cette période angoissante.

Les jours suivants furent encore pluvieux et froids. Nous arrivâmes sur une grande route venant de Moscou et la trouvâmes vide de troupes. De là, nous appuyâmes à droite, pour arriver, la nuit venue, dans une petite ville, Podolsk, sur la rivière Pachra. Les nôtres passèrent dans le voisinage une nuit agrémentée de pluie, d'orage et de froid. Croyant fermement que nous devions cantonner dans la ville, j'avais établi mon gîte et celui de

mes deux aides, dans un fenil. Nous eûmes ainsi la chance de nous préserver de l'orage et de la pluie, de voir nos chevaux manger à leur faim, et ne nous inquiétâmes point de ce qui se passait au dehors quoique nous ayons entendu de la cavalerie passer pendant toute la nuit. Mon aide-major sut trouver notre hôtesse, et se procurer des œufs, du beurre et du pain, si bien que, nous aussi, nous pûmes manger à notre appétit. Sur ces entrefaites, le jour arriva; l'orage et la pluie avaient cessé; le ciel était clair. Rendus frais et gais par le repos et la bonne nourriture, nous plaignions seulement nos camarades d'avoir passé en plein air la plus détestable nuit de toute la guerre. C'était celle du 25 au 26 septembre, au cours de laquelle nous fîmes de nouveau notre jonction avec les troupes que nous avions laissées sur la route de Kasan, près de Bogorodsk; Murat en personne se trouvait de nouveau avec nous. On partit le 26 au matin pour continuer le mouvement. Ragaillardis à la pensée de nous retrouver avec des troupes nombreuses, nous franchîmes la Pachra.

Pendant ces marches, nous fîmes la rencontre de villageois russes; le 26, en particulier, quelques habitants sortirent sur les portes de leurs fermes, bâties sur une éminence; ils regardaient, sans crainte et même avec indifférence, ce qu'il allait advenir. Le colonel leur fit signe qu'il désirait boire. L'un d'eux, très calme et très humble, lui apporta, dans une large et profonde jatte de bois, un breuvage d'un brun clair. Après avoir étanché sa soif, le colonel tendit le récipient à son entourage. Le liquide était fort agréable et si limpide que je pus apercevoir au

travers les fleurs peintes qui ornaient le fond de la jatte. Le paysan reprit cette dernière, accompagnée d'une pièce en argent de notre monnaie; il fit une si profonde révérence que ses cheveux traînaient presque jusqu'à terre. Manière de remercier que nous ne connaissions pas encore! Ce n'est que l'été suivant, alors que je fus à Borisow sur la Bérésina, que j'appris le nom de ce breuvage : « quas » (1).

Ce même jour, 26 septembre, nous reprîmes contact avec les Russes, que nous avions totalement perdus de vue depuis le moment où nous avions aperçu les derniers sur la hauteur de Bogorodsk. La sanglante battue recommença; toutes les armes entrèrent en scène, et tous les jours, souvent du matin au soir, le canon tonna. Les Russes reculaient et nous les suivions sans remporter d'autre avantage que de gagner du terrain, mais cela n'en rendait pas moins nombreuses les pertes en morts et en blessés; hommes et chevaux s'épuisaient.

Dans la nuit qui suivit la reprise des hostilités, un poste de 16 hommes fourni par notre régiment fut surpris par les cosaques et cerné. Quelques hommes furent tués, le plus grand nombre fut pris; trois chasseurs, d'ailleurs blessés, purent seuls regagner notre camp et nous rapporter la nouvelle.

Peu de temps après, le 29, entre Tchirikowa et Woronowa, le combat dura tout le jour, mené surtout par les

(1) Breuvage analogue à la bière.

Polonais de Poniatowsky. Après cette journée de lutte, par un soir pluvieux, nous mîmes notre camp au bord d'un ruisseau aux pentes escarpées qui nous séparait d'un village. Celui-ci fut soudain envahi par les cosaques et tout ce qui s'y trouvait tomba entre leurs mains. Un capitaine de cavalerie prussien qui s'y était logé, pour cause d'indisposition, parvint à s'échapper, mais non sans avoir abandonné tout ce qu'il avait apporté avec lui. Lorsqu'il revint après le départ des cosaques, il trouva, dans sa chambre, sa valise ouverte et ce qu'elle renfermait dispersé sur une table, mais rien n'avait été dérobé. Il attribua cet événement extraordinaire à ce qu'un peu avant la paix de Tilsitt, il avait reçu de l'empereur Alexandre la croix de Saint-Wladimir; les cosaques l'ayant vue sur son uniforme, avaient, par respect vraisemblablement, tout laissé.

Chaque jour, les combats se renouvelaient; tantôt un régiment, tantôt l'autre, quand ce n'était pas tous, perdait du monde. L'ordre était d'envoyer sur Moscou les malades et les blessés, sans qu'on sût trop s'il y avait des hôpitaux en cette ville. Nous manquions à la fois de voitures pour les transporter et de personnel pour les accompagner, car les régiments étaient devenus si faibles qu'on n'en pouvait plus détacher personne. Les médecins faisaient aussi défaut; des sept médecins-majors que comptait la division à son passage du Niémen, je restais le seul; les autres étaient demeurés en arrière, pris, malades ou blessés. Le régiment prussien n'avait plus qu'un aide-major, le régiment polonais également; quant à moi, de

mes quatre aides-majors il n'en restait plus qu'un auprès de moi, avec son infirmier. Cela obligeait beaucoup de soldats atteints de coups de pique, ayant quelquefois quatre blessures et même davantage. à rester au milieu de leurs camarades, sinon, séparés d'eux et laissés en arrière, ils auraient été plus démunis encore et ils le savaient. Aussi, un peu plus tard, au combat qui se livra en cet endroit, parmi les hommes présents, peu nombreux cependant, s'en trouvait-il qui avaient reçu dans nos escarmouches quotidiennes jusqu'à 10 et même 15 coups de pique cosaque; un chasseur en comptait 24; il s'appelait Hægelé, natif de Léonberg.

En général, les blessures par la pique ne sont pas dangereuses. Je pourrais les ranger dans la liste des blessures légères; elles n'intéressent, le plus souvent, que la peau et les muscles ; il est rare qu'elles soient profondes, car, si les coups sont donnés avec une certaine force, ils sont aussi lancés à la course. Les blessures par la lance sont, au contraire et généralement, plus dangereuses, parce qu'elles piquent et coupent en même temps. Elles pénètrent dans les profondeurs, lèsent des organes essentiels et des vaisseaux; la mort en est souvent la conséquence.

J'ai déjà raconté le cas que j'avais observé le 8 septembre sur la route de Moshaisk à Moscou; je fus témoin d'un second : c'est celui d'un hussard atteint d'un coup de lance, en haut de la cuisse et en arrière, presque dans la fesse. Quand on me l'amena, il était encore à cheval. Son visage décomposé, sa pâleur, son œil terne, me don-

nèrent, au premier aspect, l'impression qu'un organe essentiel avait été touché. On le descendit de cheval, je mis à nu la blessure; déjà le blessé avait une autre mine. La blessure était profonde et intéressait la partie interne et postérieure du haut de la cuisse; son ouverture était large de deux doigts. La lance avait coupé le *nervus ischiadicus*, ce dont je me convainquis en écartant les lèvres de la coupure. Une pique, étroite, ronde ou à pans coupés ne peut faire de blessures de ce genre.

Le 2 octobre, se produisit un vif engagement auquel toute la cavalerie participa; les uhlans prussiens souffrirent particulièrement; l'artillerie s'engagea à fond et très efficacement. Notre marche continua, à travers champs et forêts. Quant à moi, je ne pus, en cette journée, observer la lutte d'aussi près que de coutume, car une indisposition me retint éloigné.

Le 3, pas d'ennemi à l'horizon, mais nous le vîmes d'autant plus près le 4.

Ce jour-là, nous avions beaucoup marché; hommes et chevaux étaient fatigués de leurs efforts continuels et des privations supportées; on frisait l'épuisement. On pouvait éperonner les chevaux tant qu'on voulait, impossible de leur faire prendre une autre allure que le pas. Le soir approchait déjà lorsque nous arrivâmes près d'une forêt, dans la région de Spas-Kuplja, à gauche de la route de Moscou à Tarutino. « Allons-nous encore traverser celle-là! », grognait-on parmi nous. Et, en effet, Sébastiani nous y engagea, sur un mauvais chemin. Les derniers

régiments de la division n'étaient pas encore arrivés à l'issue opposée que les premiers étaient déjà engagés avec les cosaques. La marche se fit plus rapide; les régiments déployaient leurs faibles lignes et faisaient feu de leurs carabines et de leurs pistolets contre les Russes rangés entre la forêt et un village.

Je m'arrêtai avec mes subordonnés à la sortie de la forêt; les balles russes volaient et sifflaient autour de nous. De mon poste d'observation, je pus me rendre compte que l'affaire était sérieuse et même prévoir, à divers indices, son issue malheureuse. Pour la première fois, je me sentis étreint par un sentiment de dégoût de l'existence. Qu'on attribue cela au courage ou à l'inverse, je n'en pensais pas moins : « Fasse donc que je sois atteint d'une de ces balles qui sifflent à mes oreilles et qu'ainsi se termine cette existence affligeante et cette vie misérable! » Mon vœu ne s'accomplit point. Soudain un grand cri s'éleva de tous côtés : « Koli! Hurrah! Koli! Hurrah! » En même temps, derrière le front des nôtres et sur les deux flancs, surgirent de la forêt des essaims considérables de cosaques, piques baissées, qui tournaient la ligne, au moment même où elle était aux prises avec l'ennemi. Feux et cris « Koli! Koli! » s'accrurent; ce fut la fuite dans nos rangs et, chez l'adversaire, la poursuite immédiate. Je vis amis et ennemis s'approcher avec de grands chocs d'armes et de grands cris, vers l'étroite entrée de la forêt qui restait, pour les nôtres, la seule voie de salut. J'y dirigeai aussitôt mon cheval. Ce n'était plus le moment de penser à perdre la vie ou même à s'en montrer rassasié.

Mon cheval noir qui, auparavant, ne manifestait aucune sensation au contact de l'éperon, maintenant excité par les cris de guerre et la lutte sauvage qui se livrait aux environs, ronfla fortement, s'élança sur le chemin en sautant tous les objets qu'il rencontrait; il fut le plus solide de tous ceux qui galopaient derrière moi. J'avais réuni tout mon courage et tout ce qui me restait de forces pour me maintenir en selle. Bien que je n'aie guère eu le temps d'observer ce qui se passait dans mon voisinage, je vis cependant des Prussiens, des Français, des Russes, des Polonais et des compatriotes, aussi bien en avant qu'à côté de moi. Je vis des gens piquer, frapper, culbuter, j'en vis tomber de cheval; j'aperçus toute sorte d'objets que les premiers passés avaient perdus sur le chemin. Un jeune officier prussien, blessé, cria à plusieurs reprises, à mes côtés : « Pardon! » La terrible poursuite continua ainsi avec accompagnement de cris furieux, pendant plus de la moitié de la profondeur de la forêt, quand, tout à coup, le tambour se mit à résonner. Je me trouvai face à face avec un Polonais et un officier de grenadiers.

Comme un secours de la Providence, envoyé au bon moment, ce roulement de tambour mit fin au combat, à la poursuite des cosaques et aux vociférations. Qui était encore sur sa selle, comme moi, était sauvé; plus d'ennemis ni devant, ni derrière! Parmi ceux qui étaient restés en route, beaucoup revinrent, mais dans quel désordre et quelle confusion! Les Russes, eux, s'étaient retirés à la fois par le chemin et à travers les fourrés; sur ces entrefaites, le crépuscule était venu.

Nous nous rassemblâmes au delà de la forêt, à une demi-lieue environ près d'une maison de campagne et nous nous tranquillisâmes en apprenant par ceux qui ralliaient que la forêt était occupée par l'infanterie polonaise.

Hormis bois et paille, nous ne trouvâmes absolument rien et cependant nous avions besoin de nous réconforter. Force nous fut de nous contenter de repos. Ce fut un véritable déchaînement dans tout le camp contre l'homme qui nous avait enfourné dans la forêt à l'approche du soir. Il dut lui-même le sentir ou entendre quelques propos de ce genre car il vint dans le camp, allant de feu en feu et cherchant à lire sur les visages blêmes qui entouraient chaque foyer, le fond de notre pensée. C'est ainsi qu'il approcha de nous en particulier. J'étais le seul qui pût se tenir debout; il me transperça de son regard et me toisa du haut en bas. Comme je n'étais pas maître en l'art de dissimuler, il devina certainement à mon air, la façon de penser de tous ceux qui gisaient autour du feu (1).

Il nous arriva encore au cours de la nuit, venant de la forêt un certain nombre de débandés, les uns à pied, les autres à cheval. Notre perte était importante; pour le

(1) Le général Sébastiani n'observait pas, dans sa tenue, l'élégance soignée des autres généraux français. Ses cheveux étaient, la plupart du temps, en désordre, trop longs et sa tête malpropre; généralement, il portait un manteau brun foncé; en ce jour même, il en avait un couleur pois. Cela exerçait, en fait, de l'influence sur son autorité; les soldats allemands alliés le surnommaient, entre eux : l'apothicaire.

régiment 4 officiers et environ 25 chasseurs; la perte des trois autres régiments alliés réunis fut de 14 officiers et 120 hommes. Je ne sais quelle fut celle des quatre régiments français. Quant aux Russes, je présume que leur déchet fut minime attendu qu'ils avaient eu l'avantage de l'attaque et que la résistance que nous leur avions opposée était minime.

Lorsque le jour fut arrivé, il fallut bien se préoccuper de chercher de la nourriture, mais on ne trouva rien de mieux que de vider les viscères des bestiaux naguère abattus par les Russes et abandonnés par eux. On croira difficilement quelle peine nous éprouvâmes à préparer une maigre chère avec de pareils objets.

A midi, nous repartîmes pour traverser à nouveau la forêt. Nous y trouvâmes les traces de l'affaire de la veille au soir, mais pas de cadavres. La marche continua jusqu'au soir sans que nous apercevions un seul cosaque et nous campâmes, en compagnie du corps de Poniatowsky et des cuirassiers, sur les bords de la Tschernischnja; c'est ce camp que rendit célèbre par la suite la manière dont nous dûmes le quitter.

Lorsque Sébastiani prit le commandement de la division à Wilna, elle comptait 3.500 chevaux; elle avait maintenant fondu dans une telle proportion que chaque régiment tenait en moyenne sur le front d'un escadron. Chez nous, dans le régiment prussien et dans les régiments français, on pouvait aligner 100 à 130 chevaux. Le 10e régiment de hussards polonais, lui, était resté plus fort et pouvait encore former une ligne de deux esca-

drons; il est vrai qu'au début, il avait le plus gros effectif.

Nous étions placés à l'aile gauche du camp, à côté de Tétérinka sur la Tschernischnja, village dont le nom aurait pu être très justement donné au combat qui s'y livra plus tard. En avant de Tétérinka campait la division de cuirassiers ayant son artillerie derrière elle; à notre droite et en avant, l'infanterie de Poniatowsky; le roi s'était logé en arrière d'un bois et non loin de la lisière, dans une maison de campagne; les camps des autres troupes étaient plus à droite, au delà de la route qui traverse la Nara et mène à Tarutino; ce village se trouvait à environ un mille en avant de nous, mais nous ne l'avons jamais vu.

C'était alors l'époque du passage à la température automnale. Il faisait sec, il est vrai, mais il faisait aussi souvent très froid. Pendant tout le temps que nous restâmes dans ce camp, c'est-à-dire pendant quatorze jours, nous ne fûmes pas alarmés une seule fois. En revanche, la disette était incroyable; nous vivions dans l'espoir de voir bientôt conclure une paix si désirée et si nécessaire.

Quelques jours avant l'incident qui marqua la fin de notre séjour, nous vîmes un négociateur de paix, venu de Moscou jusqu'à nos avant-postes, s'entretenir sur la grande route, dans une forêt, avec des officiers russes; nous entendîmes raconter, plusieurs fois, que Caulaincourt et Lauriston étaient arrivés, et que le roi lui-même s'était rendu au quartier général russe. Toutes ces circonstances avivaient notre espoir et rendaient notre attente de plus en plus anxieuse, quoique d'autres événe-

ments aient pu contribuer à nous réveiller de ce doux rêve. Tous les jours, en effet, nous entendions les Russes dont le camp était à environ deux milles du nôtre, s'exercer très vivement au tir du fusil et du canon. Le colonel Uminsky, envoyé chez les Russes par le roi, racontait qu'il n'avait rien vu et entendu, dans l'armée ennemie, qui ne révélât son bon état matériel et moral. Il avait conversé avec Platow et d'autres officiers de grade élevé qui lui avaient ouvertement déclaré : « Vous êtes fatigués de la guerre; quant à nous, c'est seulement maintenant que nous entendons la mener avec toute son énergie. Vos fourgons, votre butin, vos bagages et vos canons, nous comptons vous enlever tout cela », etc.

Notre manière de vivre, dans notre camp, faisait pitié. Les journées fraîches et les nuits souvent très froides exigeaient beaucoup de bois. Les approvisionnements constitués autour du village avaient été bientôt consumés. Au début, on démolit les bâtiments annexes, tels que fenils et écuries; on ne se donnait pas la peine de scier les poutres; une extrémité étant mise dans le feu, on l'y poussait jusqu'à ce que l'autre bout fût brûlé. Lorsque toutes les constructions annexes furent détruites, on s'attaqua aux maisons, si bien qu'à la fin, c'est à peine s'il restait quelques chambres pour les officiers de grade élevé et pour les malades.

La paille de couchage était souvent à peine suffisante pour le fourrage des chevaux. On s'étendait dessus pour la nuit et on la jetait devant les animaux pendant le jour.

Il y eut des nuits si froides, qu'on s'enfouissait absolument dans la paille et, quand on se réveillait, la rosée et le givre étaient gelés si fortement qu'il fallait pour ainsi dire briser l'enveloppe où l'on avait reposé. Nos maigres montures et nos harnachements étaient, chaque matin, couverts de rosée et de givre et ils le restaient jusqu'à ce que le soleil les réchauffât et fondît tout.

Le blé, l'orge et le sarrasin qu'on pouvait se procurer étaient bouillis jusqu'au point où les grains s'enflent, craquent et deviennent mous; alors on enlevait l'écorce; cuits épais ou clairs, ils donnaient, à volonté, soit de la soupe, soit de la bouillie. Dans des moulins à meules ou à mains, on broyait d'autre grain et l'on en préparait du pain. C'était un travail pénible pour de maigres et faibles bras; on avait beau se relayer assidûment, on n'obtenait qu'une farine grossière ou du gruau avec lesquels on fabriquait un pain épais et lourd. On vit des officiers et des soldats tourner la meule, ce qui d'ailleurs n'était pas nouveau. Celui qui ne pouvait pas donner son coup de main n'y trouvait pas son compte et pouvait fort bien mourir de faim. Mes bras affaiblis n'arrivaient souvent qu'à pouvoir donner trois ou quatre tours de meule, mais on faisait tout cela volontiers, car l'impérieuse nécessité l'exigeait.

Le sel nous avait presque toujours manqué, mais là il manqua tout à fait. On le remplaça le plus souvent par de la poudre à fusil. A la cuisson, celle-ci se décomposait en ses éléments, si bien que le charbon et le soufre nageaient à la surface du liquide qu'on écumait. Quant

au salpêtre, il se dissolvait dans la soupe. La salure au salpêtre est âcre, amère et désagréable; elle donne soif et engendre la diarrhée; aussi dûmes-nous apprendre à nous passer de sel. De beurre, on n'en avait jamais; pour le remplacer, on se servait de suif et quelquefois de chandelle.

Les Prussiens et nous fûmes les plus heureux du camp, car nous n'y avons pas été obligés de manger de la chair de cheval. Alors que tout le bétail de la contrée était dévoré, un heureux hasard nous amena le reste du troupeau de bêtes à cornes et de moutons que nous avions rassemblé en deçà du Niémen. On s'imagine ce que pouvaient être ces lents animaux à la fin d'un voyage de cette étendue exécuté, par un été torride, à travers des pays où il restait à peine quelques vagues pâturages; il est inutile de dire que ce ne furent pas des bêtes à l'engrais qui nous arrivèrent; non, bœufs, vaches et moutons étaient efflanqués comme chats maigres ; ils n'en furent pas moins bien reçus. Tous les jours, on abattait chez nous, tandis que Polonais et Français en étaient réduits, le plus souvent, à consommer la viande des chevaux crevés gisant sur nos places de bivouac. La domesticité du roi fut, ellemême, obligée, vers la fin, de se contenter de viande de cheval. Nous, nous buvions du bouillon de bœuf ou de mouton en guise de thé ou de café.

La viande était si rare que le roi nous fit prier d'en envoyer pour sa propre table. On lui adressait tantôt un mouton, tantôt un quartier de bœuf ou de vache.

Il nous advenait aussi, mais bien rarement, que quelqu'un du régiment revenant de Moscou et connaissant notre disette, ou qui la pouvait deviner, nous apportât du thé, du café, du sucre ou autres choses semblables. Les boissons qu'on préparait alors, une pipe de tabac, tout cela joint à nos conversations entre gens étendus autour du même feu, rendaient moins longues à passer les nuits froides et trop longues pour qu'on les pût employer en entier à dormir. Les sujets de ces conversations étaient multiples, mais ils ne soulevaient aucune bonne humeur et aucune gaieté. Von Reinhardt et quelques autres officiers, toujours confiants dans les promesses du grand homme de Moscou, relevaient le courage de ceux qui voyaient notre situation sous un mauvais jour et prévoyaient que la suite serait pire encore. « Aussi longtemps qu'il vit et qu'il tient la barre », disait von Reinhardt, « il faut toujours croire à une heureuse issue et espérer ». La plupart des sous-officiers et des soldats nous parlaient autrement : « Vous faites votre devoir, messieurs, en cherchant à nous montrer notre situation pénible sous un jour plus favorable, mais ce que vous dites, vous ne le pensez pas vous-mêmes ». Les femmes qui nous préparaient le café étaient plus hardies et rivalisaient entre elles de paroles amères : « Lui qui se prélasse, là-bas, avec ses gardes, et nous laisse ici mourir de faim et de froid, quand tiendra-t-il sa parole? » « Oui », interrompait l'une ou l'autre, « ce Napoléon qui nous a promis des montagnes d'or et de beaux pays comme quartiers d'hiver, il le fera, sans doute, quand il sera trop tard et

que nous serons, depuis longtemps, morts de misère. Il a bien su déjà se tirer de mauvais pas », etc. Nous pardonnions aux femmes la liberté de leurs appréciations, mais aucun de nous n'aurait osé exprimer des idées semblables.

Dans une des quatre dernières nuits passées au camp, un hussard nous apporta des avant-postes une lettre émanant d'un des cinq officiers du régiment qui avaient été faits prisonniers à l'affaire du 4 octobre. Elle était adressée au commandant du régiment et ouverte; son contenu était à peu près le suivant : « Chers amis! Nous sommes vivants tous les cinq; Nœrr, Finkh, Munzingen et B... (1) sont légèrement blessés; moi, je me porte bien. Nous avons grand besoin d'argent et nous vous prions de nous en envoyer. Le général Miloradowitsch nous a assuré qu'une lettre pour nous, avec de l'argent, passerait aux avant-postes russes. Les hommes qui ont été faits prisonniers ont été séparés de nous. Le 6 octobre 1812. Grempp von Feudenstein ».

Le lendemain matin, ducats et thalers furent vite rassemblés, mis sous enveloppe et, avec l'autorisation supérieure, portés à nos avant-postes, puis remis au premier officier aperçu dans ceux des Russes. En 1818, je me rencontrai de nouveau avec M. Grempp von Feudenstein et j'appris qu'il n'avait pas été aussi heureux que naguère le prince de Hohenlohe, car il n'avait jamais

(1) Je n'ai plus souvenir de ce nom.

reçu l'argent que nous lui avions envoyé. Au cours d'une autre nuit, nous vîmes arriver deux soldats qui avaient été pris à Inkowo, le 8 août. Leur apparition, en costume de paysans russes, souleva l'étonnement général.

Les gens qui avaient conduit jusqu'à nous notre troupeau du Niémen, nous racontèrent les choses les plus tristes et les plus affligeantes sur ce qu'ils avaient vu au cours de leur voyage. Entre tous, le spectacle qu'ils avaient eu sous les yeux sur le champ de bataille de Borodino fut le plus terrifiant. Ils affirmaient qu'il y avait des soldats estropiés, vivant encore dans les conditions les plus épouvantables. Réfugiés dans les carcasses de chevaux tués, ils en tiraient ou arrachaient leur nourriture avec leurs doigts, leurs ongles et leurs dents; ces malheureux, aussi noirs que des bêtes sauvages, n'avaient plus que l'apparence humaine. D'après nos compatriotes, on aurait réuni en tas les armes et les boulets, mais on ne se serait en rien inquiété des hommes (1).

Vers la fin de notre séjour au camp de la Tschern'schnja, d'autres nouvelles attristantes nous parvinrent encore; on nous dit que Wittgenstein avait remporté des succès sur la Duna, que son action aurait pour consé-

(1) D'autres témoins citent des cas pareils. Ségur, en son chapitre 8 du IX[e] livre de son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*, en donne un exemple, lequel, il est vrai, a été mis en doute par Gourgand (Note de H.).

quence la retraite de la Grande Armée, et que les Bavarois avaient été complètement battus.

A chaque jour suffit sa peine, dit le proverbe; notre situation actuelle en était une application flagrante. Tous les jours, dès le matin, des détachements étaient formés pour aller à la recherche de vivres et de fourrages. Le soir, ils s'en revenaient, d'abord avec pas mal de denrées, puis avec simplement du blé et de la paille; toujours, dans des rencontres avec des paysans armés ou des cosaques, ils perdaient quelques hommes et quelques chevaux. Vers la fin, il fallut leur adjoindre de l'infanterie et même du canon. C'est en combattant qu'ils devaient conquérir le peu qu'ils rapportaient, et cela se payait par des pertes sensibles.

Ces expéditions diminuaient sans cesse notre effectif déjà si réduit et l'on peut estimer que la cavalerie y perdit la moitié de son effectif en hommes et en chevaux.

Le régiment auquel j'appartenais, deux jours avant le combat qui se livra près de Tétérinka, ne comptait plus que : un colonel, deux officiers supérieurs, un capitaine d'état-major, cinq lieutenants, quatre maréchaux des logis chefs, cinq sous-officiers et seize chasseurs; en non combattants : un médecin-major, un aide-major, un infirmier, deux maréchaux et un domestique d'officier (1).

(1) La raison en est à chercher dans la rencontre de Winkowo (Tarutino, Tscherníschnja), où Murat, attaqué par Kutusow, subit des pertes très sensibles [3.500 hommes] (Note de H.).

Tel était notre état de situation lorsque, le 18 octobre, de bonne heure, par une matinée froide et nuageuse, deux coups de canon nous éveillèrent. Un boulet tomba tout auprès de ma place de bivouac et éclata sans causer le moindre dommage. Les chevaux qui étaient toujours sellés à minuit, furent bientôt montés. Quand il fut possible de jeter un regard aux alentours, les lignes ennemies étaient déjà devant notre camp; les cosaques, en grandes masses, étaient, eux, très visiblement, parvenus sur les derrières. L'artillerie russe commença un feu violent avant même qu'un seul de nos canons pût être mis en position, car la moitié des chevaux était crevée, et avant aussi que les maigres lignes de notre cavalerie aient pu se déployer. Notre situation était si nettement inférieure que je crus un instant que les Russes n'auraient qu'à nous cueillir et à nous emmener. Par quel miracle cette solution fut-elle empêchée, c'est ce que je ne sus que plus tard. A la vérité, c'est l'habileté et la rapidité de décision du roi grâce auxquelles les cuirassiers et d'autres groupements de cavalerie trouvèrent un si heureux emploi, que l'état désespéré de la situation en fut entièrement modifié. Au début de la bataille, la confusion était si grande qu'il m'apparut que chacun ne cherchait qu'à échapper par un moyen quelconque aux cosaques opérant sur les derrières. C'est ainsi que moi-même et mes deux aides nous nous hâtâmes vers la corne de bois la plus voisine en avant de laquelle était de l'infanterie polonaise et où nous nous trouvâmes quelque temps en sûreté. De cet endroit, nous découvrîmes nettement les phases de la rencontre

et vîmes les nôtres se retirer en combattant; de là aussi, nous aperçûmes les Russes se jeter sur le parc d'artillerie — plus de 36 canons — établi en arrière du camp des cuirassiers et tout prendre. La moitié de ces pièces n'était pas encore attelée.

Notre situation était si lamentable que si les Russes, au lieu de nous attaquer au jour levant, nous avaient assaillis entre dix heures et midi — moment où le noyau de nos troupes armées et de notre artillerie était parti pour les expéditions de fourrages — ils se seraient emparés de notre camp sans coup férir.

Bientôt, nous dûmes, tous les trois, abandonner la corne de bois protectrice et nous retirer plus en arrière. Nous trouvâmes bientôt la petite troupe que nous appelions encore notre régiment, réunie aux autres qui portaient encore le nom de brigade. Un officier d'ordonnance du roi arriva au galop, avec l'ordre à la brigade de charger. On se porta de l'avant, mais sans attaquer; on se contenta de manœuvrer. Jusque-là, notre troupe n'avait eu qu'un officier légèrement blessé; elle n'avait pas davantage souffert le matin. C'est alors que mes deux aides et moi, tant en raison de la lenteur que nos misérables chevaux mettaient à obéir à nos indications qu'à cause de l'étroitesse de l'espace sur lequel manœuvrait notre petit corps, arrivâmes par le travers d'un capitaine de cavalerie polonais; c'était un homme que nous connaissions depuis longtemps pour nourrir une antipathie particulière contre les Allemands. Lorsque nous nous approchâmes de lui, il bavait et écumait de colère; il accourut

sur nous, frappant à tort et à travers, blessant l'aide-major Mayer et entaillant jusqu'au sang le cheval de notre troisième compagnon. La menace à la bouche, il m'insulta et aurait fait pis encore si l'espace et le temps ne lui eussent fait défaut.

Sur ces entrefaites, l'infanterie et l'artillerie étaient entrées vivement en action; notre ancien camp était déjà loin et lorsque nous nous arrêtâmes, nous courûmes à notre petite troupe pour porter plainte et réclamer une réparation. On nous plaignit et nous consola, mais pour une réparation, il fallut la remettre à un moment plus favorable.

Comme, au cours de ce combat, nous avions tout le temps reculé, il n'y eut pas, parmi les nôtres, de très nombreux blessés, mais, dans le nombre, se trouvait cependant le capitaine polonais qui nous avait si insolemment traités. Une balle lui avait traversé le bras gauche et brisé l'humérus. Nous étions les seuls médecins présents ; nous le traitâmes plus humainement qu'il ne l'avait fait pour nous et nous lui fîmes un pansement bien que la gravité de sa blessure exigeât une amputation à laquelle la rapidité de la retraite ne permettait pas de procéder.

Cette occupation professionnelle et d'autres encore, la recherche de fourrages pour nos chevaux exténués une fois arrivés à un emplacement de bivouac à gauche de la route ramenant vers Moscou, l'arrivée de la nuit, tout

cela réuni fit que, pour la première fois, je perdis le régiment et nos troupes.

La canonnade avait cessé depuis longtemps; les blessés qui refluaient par la route vers l'arrière, les cavaliers mal montés, les palefreniers conduisant des chevaux de main et les employés de l'armée, assuraient que les nôtres continuaient à se retirer.

Comme aucune troupe constituée ne se montrait sur la route, nous en conclûmes que le roi avait dû choisir comme direction de retraite le chemin que nous avions déjà parcouru le 4 et le 5, et cette conclusion nous amena à rétrograder, en compagnie de la bande dont je viens de parler, par la route voisine.

Ainsi donc, voici quel avait été le but de nos marches éreintantes dans les profondeurs de la Russie : c'était ce camp de Tétérinka, sur les bords de la Tschernischnja, dont je ne puis encore me souvenir sans effroi! Le 18 octobre avait été le jour où nous avions dû entamer une retraite forcée! Ce camp reste comme l'image la plus effrayante et la plus terrible de toute cette guerre; en tout cas, c'est lui qui donna aux Russes une idée de notre situation exacte et de ce qu'ils en pouvaient raisonnablement espérer.

Nous n'y avions ni abris, ni baraques, ni tentes. Malgré les nuits d'octobre déjà froides, tout était à l'air libre et, vers la fin, la paille manquant, nous couchions à même le sol. La grande quantité de chevaux crevés — plus de la moitié — qui avaient servi à la nourriture des hommes,

la dévastation et l'incendie des villages avoisinants, les vêtements en haillons, les débris de voitures et de harnachement, tout enfin ce que laisse une armée qui marche à sa ruine, jusqu'aux cadavres des morts qui n'étaient plus enterrés et aux déchets abandonnés pendant quatorze jours par les hommes et les animaux, tout témoignait de notre pénible séjour.

Ce séjour nous coûtait, grâce à l'éreintement causé par les fourrages, la moitié de nos hommes et de nos chevaux; quant au combat et à la retraite de trois jours qui nous réunit aux troupes venant de Moscou, ils achevèrent la complète dissolution du régiment dont je faisais partie.

Tu es arrivé au but, mon fils, repose-toi
De tes hauts faits;
Désormais, n'attends plus que les pigeons
Te tombent, tout rôtis, dans la bouche.
C'est ici, sur les rives de ce fleuve,
Que gît la frontière de ta gloire,
C'est ici qu'il est écrit : Demi-tour !

BLUMAUER.

NEUVIÈME CHAPITRE

Retraite vers Moscou. — Le comte von Scheler. — Nouvel emploi. — Richesse des troupes venant de Moscou. — Marche sur Borowsk. — Scènes de misère dans la nuit. — Napoléon fait demi-tour avec son armée à Malojaroslawez. — Commencement de la retraite générale. — Nous retrouvons la route de Smolensk. — Les soldats commencent à jeter leurs armes. — Réflexions mélancoliques. — Triste sort des blessés.

Le 19 octobre, nous arrivâmes au village de Woronowa, où l'on nous fit voir, en nous en racontant l'histoire, les restes du château que Rostopschin, gouverneur de Moscou, avait fait brûler lui-même.

Le 20, notre marche continua par la route de Moscou et, vers le soir, nous commençâmes à rencontrer des troupes du corps du maréchal Ney. Dans la nuit, au milieu du jardin d'une maison de campagne habitée par Ney et sa suite, je trouvai mon ami, le chirurgien général Kœllreutter. Il était à table, je veux dire qu'il avait étalé sur le sol ses provisions — des provisions comme il ne m'était jamais arrivé d'en avoir dans cette guerre — et il les mangeait, moitié assis, moitié couché. Je pris part à son repas et, quand je fus rassasié, nous nous racontâmes les circonstances de notre existence. Les choses étonnantes qu'il avait vues ainsi que sa vie à Moscou, ses observations médicales et chirurgicales étaient naturelle-

ment plus intéressantes que le récit de mon misérable séjour au camp de la Tschernischnja et du combat consécutif. Avant la bataille de Borodino, Kœllreutter possédait une petite voiture avec quelques approvisionnements en pansements, un couple de flacons d'eau-de-vie et des pains. Maintenant, il avait une confortable voiture, attelée à six chevaux, remplie de fourrures de l'espèce la plus rare, un sabre en or et une foule de munitions de bouche d'excellente qualité. « Réjouis-toi, cher ami », lui dis-je, « de tous tes biens, pendant tout le temps que tu les possèdes encore, car ta joie prendra fin bientôt ». Je lui communiquai les prophéties russes que le colonel Uminsky nous avait rapportées, et l'air joyeux de son visage se transforma : il prit une expression sérieuse et étonnée. Lorsque je lui eus raconté comment j'étais arrivé jusqu'à lui avec le reste du régiment et de l'avant-garde, il répondit : « Demain, je te présenterai au comte von Scheler et tu trouveras un emploi auprès de nous jusqu'à ce que tu puisses retourner auprès des tiens ».

Je passai la nuit en sa compagnie dans le jardin. Le 21 au matin, je trouvai les généraux et le corps d'infanterie wurtembergeois réduit à quelques bataillons; les officiers, sous-officiers et quelques chasseurs du régiment auquel j'appartenais s'y étaient joints. Le comte von Scheler, que je connaissais depuis l'époque des campagnes sur le Rhin, m'appela dès qu'il m'aperçut. Il me fit raconter les détails de mon séjour au camp et de la bataille de la Tscher-

nischnja, s'intéressa aux choses de ma spécialité et me témoigna beaucoup de compassion et de sympathie pour les fatigues que j'avais supportées. Je fus avisé par lui que j'aurais désormais, ainsi que les officiers restants du régiment, à me joindre au quartier général, et c'est ce que je fis, dès lors, autant qu'il me fut possible, jusqu'à la Bérésina.

Lorsque mon entretien avec le comte von Scheler fut terminé, je trouvai à la fois des amis et des occupations. Les officiers supérieurs von Munchingen et von Falkenstein, encore des connaissances des campagnes sur le Rhin, me saluèrent et me prièrent de soigner leurs blessures. Le premier avait le bras gauche en écharpe, le second le bras droit; tous deux étaient de vieux amis et des frères d'armes. J'ai encore le souvenir très vif des conditions défavorables — à l'air libre, par le froid, la neige et le vent — dans lesquelles je les pansai, enlevai souvent des esquilles de leurs blessures, ou renouvelai, autour d'un feu, leur pansement. Et cependant, ils guérirent pendant la retraite. C'était un spectacle admirable que de voir ces deux hommes qui n'avaient chacun qu'une main valide et pas de serviteurs, s'aider réciproquement à monter à cheval, pendant nos marches douloureuses.

Dans la matinée, nous quittâmes le jardin, pour rétrograder latéralement. Au cours de cette marche, je remarquai combien étaient réduits les bataillons de nos troupes, mais aussi combien le petit nombre de ceux qui avaient séjourné à Moscou étaient refaits, bien vêtus et abondamment pourvus de vivres; je remarquai également que,

malgré leur faible effectif, ils emmenaient encore tous leurs canons.

Ce même jour, nous entrâmes en liaison avec la Vieille et la Jeune Garde de Napoléon, retour de Moscou. Leur aspect était superbe et magnifique; fraîches et gaillardes, leurs colonnes s'écoulaient avec ordre; les hommes étaient bien habillés et lourdement chargés de vivres (1). Chacun d'eux avait trois ou quatre pains blancs arrimés sur son sac et une gourde d'eau-de-vie pendait aux courroies de son sabre ou de ses cartouchières. Derrière les colonnes suivait une foule de bagages, telle qu'on n'en avait jamais vu dans aucune guerre.

Tous les généraux et officiers supérieurs avaient des voitures neuves; les officiers subalternes possédaient des voitures légères du pays; tout cela était plein d'objets précieux et de provisions de bouche. Les soldats mariés avaient aussi des fourgons, chargés de tout ce qui pouvait tôt ou tard leur être utile; ils les avaient confiés à leurs femmes. Les voitures de vivandiers étaient remplies de vin, d'eau-de-vie, de sucre, de café, de thé et de tout ce qui était nécessaire pour tenir débit pendant longtemps; bref, cette indescriptible colonne emportait des richesses aussi variées qu'inimaginables et le beau temps ne con-

(1) La Vieille Garde qui, sans doute était la mieux pourvue, conserva son attitude militaire pendant la retraite jusqu'au passage de la Bérésina (voir préface). On sait que Napoléon adressa un discours à sa Garde, entre Dubrowna et Orscha pour l'exhorter à une résistance désespérée (Note de H.).

tribuait pas peu à rendre ce spectacle extraordinaire et étonnant.

Lorsque nous eûmes laissé la vieille route de Kaluga pour arriver sur la nouvelle qui conduit à Borowsk, divers événements se produisirent qui me paraissent dignes de remarque. Un bruit, dès notre arrivée, se répandit, à savoir que l'intention de Napoléon était de s'enfoncer dans les provinces du sud, les greniers à blé de la Russie; chemin faisant, de battre les Russes, de détruire la fabrique d'armes de Tula, puis enfin de nous donner de bons quartiers d'hiver, à moins qu'il ne nous ramenât chez nous à travers de riches pays.

Comme tout espoir de paix avait été anéanti par la dernière bataille et par l'abandon de Moscou, cette nouvelle devînt une occasion de consolation aussi bien pour les amis de la paix que pour les amateurs de butin; de nouvelles espérances se firent jour.

Il nous sembla que notre mission particulière nous destinait à couvrir les derrières de la Grande Armée, tandis qu'elle s'avancerait sur Malojaroslawez; notre infanterie occupa, en effet, les défilés de la région de Borowsk, tandis que le reste de nos trois régiments de cavalerie tenait les hauteurs et écartait les cosaques qui escadronnaient autour de nous.

La pluie tomba vers le soir, ce qui m'obligea, ainsi que mes compagnons, à chercher un refuge pour la nuit sous le toit d'une tuilerie. Derrière nous, se détachait un mau-

vais chemin de terre qui descendait vers le fond d'un ravin très profond. De nombreux équipages et voitures à bagages s'y étaient engagés, se dirigeant vers un village qui se trouvait dans le bas. Sur cette mauvaise voie, de nombreux engorgements se produisirent. Nous avions remarqué, en particulier, une belle voiture de poste à quatre places dans laquelle étaient assises autant de dames bien vêtues. Comme il faisait nuit, nous ne nous inquiétâmes que de trouver ce qu'il fallait pour nous et pour nos chevaux. Le lendemain matin, on nous dit que la voiture en question était tombée, corps et biens, dans le précipice et, en effet, lorsque nous nous mîmes en marche, nous aperçûmes les malheureux gisant abandonnés dans un abîme très profond, sans pouvoir démêler quelle cause avait pu amener ce terrible accident.

Dans une patrouille du régiment duc Henri, le cheval d'un cavalier s'arrêta immobile sur la route. Il était désormais impossible à cet homme d'aller plus loin et, comme les cosaques n'étaient pas loin, il ne lui restait aucun moyen de fuir; il remit son sabre au fourreau, laissa tomber ses deux bras et s'en remit au bon plaisir des cosaques. Ceux-ci passèrent auprès de lui en riant et généreusement l'épargnèrent. Il descendit alors, remit son cheval en mouvement et s'en vint nous retrouver dans la vallée, où il nous raconta l'incident.

Suivie d'une incroyable quantité de bagages, l'armée française s'était avancée, le 23 octobre, sur la route de Malojaroslawez : nous, nous étions en partie dans le

voisinage de Boroswk, en partie postés à Borowsk même, c'est-à-dire en arrière, ayant toujours les cosaques à portée de voix ou de vue, sur les hauteurs environnantes.

Le 24, nous gagnâmes une éminence en avant de Borowsk, le long de la route de Malojaroslawez. Il nous semblait n'être pas à plus de deux à trois lieues de l'endroit d'où partait une forte canonnade.

Nous étions si accoutumés, depuis longtemps, au bruit du canon, que nous y prenions beaucoup moins garde qu'à ce qui se passait immédiatement à côté de nous. Une grande quantité de chariots, chargés pour la plupart de belles choses, de richesses et de vivres provenant de Moscou, se trouvait là; tout cela paraissait attendre ce qui allait se passer en avant, du côté de l'armée. Les conducteurs dépaquetaient leurs chargements, en partie pour les examiner et les revoir, mais surtout pour les échanger, les vendre et finalement s'alléger. Dans cette intention, beaucoup d'objets furent mis à part et jetés pour toujours. Je vis là des couvertures et des tapis magnifiques, tels que je n'en avais jamais admiré de pareils, des tapisseries et des rideaux de grande taille et de forme très-gracieuse, des étoffes de grand prix, enrichies de broderies, de bordures et de franges d'or et d'argent. Je vis une foule de pièces de soie de toute couleur et de toute beauté, des vêtements des deux sexes brodés et étincelants, tels qu'on n'en peut voir que dans les cours princières. Des gens disaient : celui-ci est riche en pierres précieuses; celui-là possède un bijou représentant un petit chat en brillants; celui-ci a des rouleaux de ducats et celui-là des

lingots d'argent. Tout cela, je l'ai entendu, plein d'étonnement. Je fus certainement plus triste qu'envieux à la vue de toute cette splendeur, car j'étais convaincu que ces gens n'avaient pas pour longtemps à être heureux.

Le jour se termina sur ces réflexions et incidents; je m'en fus dormir, en compagnie de quelques officiers de cavaleric, sous l'auvent d'une maison. Le haut de notre corps était protégé par un toit de paille, mais nos jambes, posées directement sur le sol, étaient à l'air libre. Nous dormions depuis longtemps, lorsque soudain notre auvent fut assailli par trois ou quatre hommes qui en tiraient la paille, si bien que poussière et gravats nous tombaient sur la figure. Tout comme si nous étions attaqués par des voleurs, nous nous réveillâmes en sursaut. Qui vive? Qui ose se permettre? Chacun de nous saisit l'un des perturbateurs de son repos, avec l'intention de le repousser avec vigueur et énergie. Dans l'obscurité, ma main rencontra une poitrine nue et froide, si maigre qu'on aurait dit un chiffon sec posé sur des côtes. Je n'étais pas bien fort et je ne pouvais empoigner bien solidement mon homme, mais il était lui-même si misérable et si faible qu'à mon contact, il tomba à terre en disant : « Oh! mon Dieu! mon Dieu! Quels hommes, quel pays, quelle misère! Comme je suis malheureux, laissez-moi mourir! » Je crois que je fus plus effrayé que cet homme, car, hormis des cadavres froids, je n'avais jamais rien touché de semblable. Ma participation à la défense de notre place de bivouac se termina là; les voleurs — des fantassins français — s'en allèrent plus loin, et nous nous recouchâmes.

Cet événement, l'un des plus affreux de ma vie, m'avait remis en mémoire toutes les misères de cette guerre et rendu fort mélancolique. J'y vis l'indice d'un avenir encore plus sombre, et cela d'autant plus que la nouvelle commençait à se répandre d'une reprise prochaine de l'itinéraire déjà suivi à l'aller (1).

Le 25 au matin, la canonnade se fit entendre de nouveau; les nuages de fumée se rapprochèrent de nous et nous ne tardâmes pas à remarquer les indices manifestes d'une retraite. Nous revînmes de nouveau à Borowsk. Le bruit général était que Napoléon avait livré bataille, qu'il avait dû renoncer à s'enfoncer dans les provinces fertiles du sud, que l'armée faisait demi-tour, qu'elle arrivait déjà. Tous ces bruits se vérifièrent bientôt. Au milieu d'un fracas épouvantable de détonations, entourée de feu et de fumée, l'armée arriva à Borowsk. L'ordre avait été donné de brûler ou de livrer aux flammes tout ce qu'on laissait derrière soi. Les villages situés entre Malojaroslawez et nous étaient déjà incendiés; les caissons à munitions qui n'étaient pas emmenés, ou ne pouvaient suivre, volaient dans les airs avec des explosions de tonnerre.

Si les Russes nous avaient été grandement nuisibles,

(1) La résistance des Russes à Malojaroslawez (24 octobre) détermina Napoléon (voir préface) à abandonner la route de Kaluga sur laquelle il s'était engagé et à reprendre la route de Smolensk. Cette résolution devait conduire l'armée dans des contrées presque totalement épuisées et en provoquer la perte (Note de H.).

durant notre invasion, en brûlant les villages, en détruisant les moissons des champs et le foin des prairies, les nôtres exécutèrent d'une manière plus cruelle et plus effroyable encore l'ordre récent de tout ravager. La cité romantique et si joliment située de Borowsk fut tôt livrée aux flammes par les furieux qui y arrivaient. Je vis le feu prendre sur les hauteurs où se trouvaient les plus beaux monuments de la ville, et se communiquer d'une maison à une autre, car les constructions étaient à peu près toutes en bois et elles s'enflammaient rapidement.

Les rues et les places se remplissaient de gens en retraite. Nous reçûmes l'ordre de partir; nous reculâmes à travers la vallée, et le soir même nous nous retrouvions sur l'autre versant.

De même que, le 22 avril 1809, le régiment de chasseurs à cheval wurtembergeois duc Louis inaugura la bataille d'Eckmuhl, de même ce fut encore les Wurtembergeois qui, le 25 octobre au soir, entamèrent la retraite. Personne n'était devant nous. Notre artillerie lourde précédait. Le soir était beau; l'ordre et le calme régnaient dans la colonne; l'excellence de la route favorisait le commencement de cette entreprise extraordinaire, et tous nous souhaitions que la suite des temps nous soit aussi favorable.

Arrivés tard dans la nuit auprès d'un village, nous y campâmes; les habitants n'avaient pas abandonné leurs maisons. Les soldats trouvèrent de quoi faire la soupe et nourrir les chevaux. Dans la région que nous venions de

quitter, des incendies étaient visibles de toute part, et leurs flammes éclairaient la contrée.

Durant la nuit, nous marchâmes beaucoup, si bien qu'au matin, nous trouvâmes la route occupée par de l'artillerie, des bagages, des cavaliers et des piétons isolés. Dans la journée, on parla longuement du sort qui nous était réservé sur la route de Smolensk. Où trouverait-on la nourriture et le fourrage nécessaires à une armée aussi considérable? Où, puisqu'il n'y avait rien? Notre souci était également très grand de voir approcher l'hiver dont on attendait chaque jour le début, car ses signes avant-coureurs s'étaient déjà fortement montrés. Tout le monde n'était pas bien vêtu; beaucoup portaient encore des pantalons d'été; les gants et autres objets indispensables faisaient complètement défaut.

Sur notre route, nous rencontrâmes un régiment de cavalerie légère portugais qui se forma le long de la route. Le bon et frais aspect de ces hommes, leur habillement entièrement brun comme leurs visages, leurs chevaux foncés encore allants, en résumé la bonne apparence inaccoutumée de cette troupe excita l'admiration de tous ceux qui passaient. Où allaient-ils? Où furent-ils envoyés? Que sont-ils devenus? Je ne le puis dire, car je ne les ai jamais revus.

Nous atteignîmes la jolie petite ville de Wereja; elle était encore intacte; nous dûmes nous y arrêter quelques heures, car beaucoup de troupes et de voitures la traversaient. C'est là que je vis le reste du 10ᵉ régiment de hussards polonais; il comptait encore 20 chevaux.

Continuant notre route sur un bon chemin, nous passâmes, le 27, par un beau temps, Borissow (1); nous nous y réconfortâmes fort mal avec les produits des champs, oignons et choux, que nous fîmes cuire et consommâmes sans viande ni sel.

Sur la route de Wereja à Moshaisk, nous trouvâmes des moissons qui n'avaient pas été faites et étaient encore sur tiges. Nous approchions de cette dernière ville que nous finîmes par atteindre, tard dans la nuit, le 28 octobre, par une température annonçant la neige et le froid. Il y régnait une odeur abominable due, en partie aux maisons brûlées, en partie à la putréfaction des cadavres de chevaux crevés. Je partageai avec d'autres, pour y dormir, un local que j'avais fini par trouver dans les ruines d'une maison incendiée.

Le matin suivant, je ralliai notre quartier général, lequel n'avait pas eu un cantonnement supérieur au mien. Un coin de maison à demi-brûlée, où le général comte von Scheler changea de vêtements, tel fut le quartier général. La suite du comte était assise sur des pierres ou des poutres, autour du feu; quelques officiers s'occupaient à enterrer les restes mortels de M. von Denger, qui, atteint de la peste (le typhus commençait à régner parmi nous) venait de succomber.

Nous restâmes à Moshaisk jusqu'au 29 juillet à midi,

(1) Dans le gouvernement de Moscou.

et prîmes alors la grande route sur laquelle nous avions naguère supporté tant de misères et qui nous en réservait bien d'autres par la suite. C'est là que se réunirent à nous les troupes qui étaient restées à Moscou. Elles avaient eu de bons jours et conservaient bonne apparence. C'était, pour la plupart, des cavaliers démontés qu'on avait armés à la manière des fantassins avec des fusils pris à l'arsenal de Moscou. Cet armement leur était si antipathique que quand ils virent le désordre des nôtres, lequel commençait déjà à s'accroître, ils jetèrent armes et munitions, se dispersèrent, paquetage au dos et baguette de fusil en guise de bâton, sans qu'aucun chef puisse les en empêcher.

Des officiers et des soldats, les uns guéris, les autres souffrant encore de leurs blessures, revenaient aussi de Moscou. M. von Nagel, officier d'ordonnance du général von Breuning, deux de mes connaissances depuis 1805, étaient dans la colonne. Le premier me conduisit jusqu'au fossé de la route, où gisait le général, mort du typhus. Là, au bord d'un chemin, gisait la dépouille mortelle d'un homme qui avait été mon ami, qui avait l'habitude de dire, à la fois plaisant et sérieux, à ses camarades et à ses subordonnés : « Je te verrai couché dans le fossé de la route », ou : « Je te verrai mordre la poussière; tu rougiras la terre de ton sang! ». Hélas! C'est à lui que ce sort était réservé, de mourir d'une maladie si rapidement mortelle que nous l'appelions déjà la peste de guerre; il était tombé malade à Moscou et expira à Moshaisk.

Son officier d'ordonnance me raconta les péripéties de son existence à Moscou et s'enquit de ce que j'étais devenu; finalement, il me demanda des nouvelles de nos chiens. Nous en avions un, en effet, comme beaucoup d'autres régiments. A partir de Posen, nous avions été suivis par un grand nombre de ces animaux; à chaque marche à travers la Pologne, nous en trouvions de nouveaux. Il est entendu que d'être accompagné par des chiens ne signifie rien de bon, aussi se trouvait-il, parmi nous, des gens pour tirer de mauvais pronostics de cette suite d'animaux odieux. L'un d'eux qui n'avait attiré notre attention qu'après le passage du Niémen, nous était resté fidèle. Il nous suivait dans les marches, toujours gai, se plaisant beaucoup dans nos camps, jusques et y compris celui de la Tschernischnja. Après le combat du 18 octobre, et la dissolution du régiment, il se perdit.

Notre marche nous conduisit à travers la forêt située entre Moshaisk et le champ de bataille de Borodino. Depuis le 7 septembre, elle avait subi beaucoup de ravages. Nous la traversâmes, dans un profond et extraordinaire désordre; de l'artillerie et des voitures de l'armée au milieu, des cavaliers et des gens à pied sur les côtés. Sous nos pieds gisaient une quantité d'armes et de munitions jetées par les cavaliers à pied de Moscou. Ces gens furent les premiers qui jetèrent leurs armes et leur pernicieux exemple fut imité plus tard par un trop grand nombre de soldats.

Une fois la forêt passée, nous revîmes, à notre gauche,

le champ de bataille. Depuis notre départ, la moisson foulée aux pieds le jour sanglant du combat, avait repoussé, mais au travers de sa verdure, nous apercevions encore des cadavres et des chevaux morts. Bien des gens se remémorèrent avec tristesse les promesses qui leur avaient été faites alors, et déplorèrent qu'elles n'aient point été remplies.

Il est bien rare qu'on puisse fouler des tombes sans penser à ceux qui y reposent, sans songer au repos futur, sans réfléchir en soi-même au passé comme à l'avenir; en cette circonstance, je me sentis encore plus grave et plus profondément attristé que je ne l'avais jamais été en Saxe, en Silésie, en Souabe, en Bavière, etc., tous pays où j'avais eu l'occasion de visiter les champs de bataille des guerres de Trente et de Sept ans, et d'autres guerres encore. C'est là que gisaient des gens qui avaient été les amis de ma jeunesse, des gens surtout avec lesquels j'avais vécu dans le passé les heures les plus tourmentées. Alors me revint à la mémoire au milieu de mes propres pensées, l'inscription — elle doit être du docteur Wagemann — qui est écrite sur le socle d'un monument commémoratif des campagnes du Rhin, élevé au bord du lac de Constance, non loin de Weingarten :

Une terrible guerre que Dieu n'avait pas ordonnée,
Rassembla une armée faite de toutes les nations
Dans cette plaine tranquille. Elle vit une foule en armes,
Venue de presque tous les pays, et de toute nationalité.
Nombreux sont ceux qui trouvèrent la mort dans cette région;
Leurs cadavres reposent dans le sein de cette terre.

Dormez en paix, vous qui vous êtes entretués;
Chacun de vous est mort en héros pour son roi et sa patrie!
Vous nous avez donné l'exemple du devoir et du courage,
Tendez-vous une main amie et réconciliée.
Reposez doucement en ce lieu où haines et querelles s'apaisent,
Jusqu'à ce que les trompettes du Jugement dernier vous éveillent;
Alors vous goûterez la joie du véritable amour
Et une paix que ne souille plus aucune haine humaine!

Le soir était venu; nous approchions du couvent de Kolotzkoï. Le profond fossé qui suivait la droite de la route était plein de chevaux morts et d'autres objets. Des chevaux épuisés étaient tombés en cet endroit; une partie d'entre eux avaient encore leur paquetage et demeuraient sans secours. La fatigue et la faim de ceux qui passaient étaient si grandes que tout appel des cavaliers pour les aider à se tirer de là était vain.

Lorsque la nuit fut venue, nous arrivâmes à la porte du couvent dont on avait fait un hôpital et où, depuis la bataille, l'on avait rassemblé toutes les armes, canons et boulets relevés sur le théâtre de la lutte. L'entrée était palissadée et à chaque coin des murailles, des canons avaient été disposés pour la défense. L'entrée n'était pas permise à tous ceux qui désiraient pénétrer. Avec des généraux et plusieurs officiers supérieurs, je trouvai une place pour la nuit, entre des murs, autour d'un feu que nous allumâmes. Il y avait là une garnison de provenance diverse et un magasin à vivres.

La nuit du 29 au 30 fut froide; quand elle se termina, nous avions peu dormi, car le couvent était en émoi en raison des préparatifs de départ qu'on y faisait pour le

lendemain, en raison aussi des nombreuses troupes en retraite dont il était rempli. Napoléon lui-même y avait passé la nuit.

Le matin de très bonne heure, on donna l'ordre que les blessés qui se trouvaient à Kolotzkoï seraient emmenés en aussi grand nombre qu'on en pourrait transporter. Toute voiture, qu'elle appartînt à un maréchal ou à un colonel, tout fourgon, toute cantine de vivandier ou voiture du pays, devait prendre un ou deux blessés. Une brigade wurtembergeoise de chasseurs à pied et d'infanterie légère fut nommément désignée par l'empereur pour exécuter l'ordre. Les soldats sortaient les blessés auxquels les officiers désignaient des places. Tandis que les officiers accomplissaient cette tâche comme un privilège et un honneur, leurs subordonnés se plaignaient amèrement du supplément de peine qu'on leur imposait. L'ordre, néanmoins, fut ponctuellement exécuté et, en une heure et demie, l'opération fut terminée.

L'intention de l'empereur était bonne, mais elle tourna au détriment des malheureux blessés. Confiés à des cochers grossiers, à des valets de chambre vaniteux, à d'épais vivandiers, à des femmes de soldats devenues aussi insolentes que riches, à des frères d'armes ayant perdu toute compassion, à la queue la plus grossière de l'armée, c'est-à-dire aux soldats du train, les pauvres gens ne furent pas plutôt couchés qu'on ne pensa qu'à s'en débarrasser le plus vite possible. Dans les bivouacs ou en route, quand ces misérables éprouvaient le besoin de descendre ou de faire

panser leurs blessures, on les abandonnait. Le lendemain déjà, j'en vis gisant lamentablement sur la route et implorant de l'aide; plus tard, à la vérité, je n'en trouvai plus, mais j'entendis raconter les choses les plus épouvantables sur leur sort et sur la brutalité de ceux qui les conduisaient.

DIXIÈME CHAPITRE

Un ordre meurtrier. — Un courrier de Stuttgart. — Surprise cosaque. — Je remplace le chirurgien général. — Les Wurtembergeois cachent leurs drapeaux. — Sortie de Wjasma. — Pillage des voitures brisées. — Les canons sont abandonnés. — La retraite devient plus pénible, la disette plus grande. — Un chien pour nourriture. — L'anniversaire de la naissance du roi. — Terrible nuit. — Le défilé de Solowjewa. — Scènes effroyables. — Trois jours à Smolensk. — Un aimable Polonais.

Le 3o octobre, notre mouvement vers Gshatsk commença, et ce fut, certes, en grande confusion. L'Empereur, avec ses gardes, nous précédait; la marche était rapide et le froid du matin excitait, chacun selon ses forces, à suivre rapidement.

Il y avait encore des gens d'humeur joyeuse. Sur la droite de la route un hussard prussien, monté sur un petit cheval, entouré d'une compagnie très mêlée parmi laquelle se trouvaient des femmes, entonnait ces vers :

> Jadis lorsque M. Mercure fit son rapport au ciel,
> Le roi Frédéric Maxime gouvernait encore ici, etc.

et les déclamait d'un bout à l'autre.

La gelée matinale, la hâte qui régnait dans notre troupe, puis vers midi, une température sereine, nous poussèrent si loin, moi et quelques-uns de mes amis, que nous che-

minâmes bientôt seuls sur la route; l'Empereur et ses gardes étaient plus loin en avant, mais la grosse colonne de voitures était restée derrière. Nous fûmes surpris de rencontrer, de temps à autre, au milieu de la route, des cadavres de soldats russes, morts récemment, et qui, ainsi qu'il était facile de s'en convaincre, avaient été tués peu auparavant d'un coup de fusil. Nous trouvâmes même un de ces cadavres encore chaud. Nous ne pouvions nous expliquer ce spectacle surprenant, mais, à Gshatsk, nous apprîmes qu'avec le train des voitures impériales marchait un détachement de prisonniers russes. Ils étaient escortés par des grenadiers badois qui avaient reçu l'ordre aussi ferme que cruel de fusiller immédiatement tout prisonnier fatigué et incapable de continuer la marche. Dans le parcours que nous fîmes jusqu'au soir, nous comptâmes environ huit de ces cadavres. L'explication qu'on nous donna était vraisemblable, car les grenadiers badois escortèrent, en effet, les bagages, le trésor et la cuisine de Napoléon jusqu'à la Bérésina. J'en reçus, d'ailleurs, confirmation, plus tard, à Borisow sur la Bérésina, de la bouche de deux sous-officiers de grenadiers badois qui avaient été faits prisonniers et qui, tandis qu'ils me servaient de domestiques, me parlèrent souvent de cette circonstance. Ils prétendaient que Napoléon avait donné l'ordre en personne; les officiers de son état-major étaient partagés sur l'opportunité de cette manière de faire. Parmi ceux qui s'en étaient déclarés adversaires se trouvaient Berthier et quelques autres qui avaient même insinué aux grenadiers l'idée de laisser peu à peu filer les prisonniers

pendant la nuit. Des sous-officiers auraient fait, dans ce but, des signes très clairs aux prisonniers, notamment la nuit, autour des feux; ils les avaient même envoyés dans les bois, avec des marmites, sous prétexte d'aller chercher de l'eau, mais les Russes étaient toujours revenus avec l'eau, trop irrésolus et trop timides pour déserter. Dès le lendemain cependant ces exécutions cessèrent, car, entre Gshatsk et Wjasma, les cosaques recommencèrent leurs alarmes et leurs surprises (1).

Nous ajoutions foi à ces faits d'autant plus facilement que notre retraite se continuait dans des conditions de férocité particulière; durant toute la journée nous ne vîmes que villages en flammes et n'entendîmes que détonations de caissons à munitions. Les explosions se succédaient derrière nous comme si l'on faisait sauter Moshaisk et le couvent de Kolotzkoï. Les explosions étaient souvent si voisines de nous qu'il est étonnant que l'insouciance des soldats n'ait pas amené quelque malheur.

Dans cette étape que nous fîmes, en partie à pied, en tenant notre cheval par la bride, et plongés dans des réflexions sur le sort que nous réservait une route dévastée, nous aperçûmes déjà, çà et là, quelques hommes expirant de faim ou d'épuisement; à part moi, je me demandais où, à mon tour, je finirais par succomber de la même manière. Soudain, à mes pieds, je vis, sur la route, une cuiller de bois, de forme élégante; je la ramassai et la

(1) Le comte Ségur diffère, sur ce point, de la vérité. Il conteste l'ordre, mais non l'exécution qui aurait été pratiquée par des troupes à qui il ne concède qu'une moralité douteuse.

considérai, à ce moment, comme un avertissement de la Providence m'assurant que je ne devais pas mourir de faim; mon découragement s'évanouit.

Arrivé le soir à Gshatsk, j'y fis la rencontre du lieutenant Weiss, blessé à Widsy le 6 juillet, et qui avait été soigné à Wilna. Depuis sa guérison, il avait rassemblé tous les hommes et chevaux du régiment qui, pour diverses raisons, étaient restés en arrière depuis le passage du Niémen, et en avait formé un détachement qu'il conduisait. Il voulait absolument voir Moscou, mais il arrivait trop tard. Avec quelques-unes de mes connaissances, parmi lesquelles le colonel von Normann (1), nous fîmes cuisine commune. C'était une matière sur laquelle Weiss était tout particulièrement entendu; il nous fabriqua, avec de la farine et de la viande, des pâtés de soldats qui donnèrent satisfaction à l'appétit de six.

Autour de notre feu, et pendant notre dîner de ce soir, nous reçûmes la nouvelle qu'un courrier royal était arrivé de Stuttgart, apportant beaucoup d'argent pour les corps de troupe, des décorations, des sabres d'honneur, des médailles d'or et d'argent pour certains officiers et soldats.

Nous repartîmes le soir même, afin d'aller passer la nuit dans un village voisin de la route, où nous arrivâmes assez tard. A un carrefour, se tenait appuyé au tronc d'un

(1) Charles-Frédéric Lebrecht, comte Normann-Ehrenfels (1784-1822), passa du côté des alliés en 1813, à Leipzig, prit part à la guerre de délivrance de la Grèce et mourut en ce pays (Note de H.).

bouleau, un de mes amis, épuisé de froid et de faim et tout grelottant; il devait, deux jours plus tard, succomber sous la rigueur de la température. Il me dit alors : « Vous êtes un de ceux à qui le roi envoie, par le courrier qui vient d'arriver, la décoration de son ordre ». Cette nouvelle me surprit, mais je n'en doutai pas et je lui répondis : « Si nous étions en sûreté, cette nouvelle me réjouirait fort, mais à l'heure présente, le premier souci est de se conserver car la mort rôde de toute part ».

C'est dans cette marche également que commencèrent les premiers ennuis causés par la ferrure. A Gshatsk, beaucoup de gens s'étaient efforcés de faire réparer la ferrure de leurs chevaux en vue d'un voyage d'hiver, ou même de faire referrer les chevaux, mais tous leurs efforts avaient été vains. Ce souci se perpétua pendant toute la retraite et le manque de ferrure convenable fut la cause d'un nombre incalculable de malheurs (1).

Le lendemain, 31 octobre, nous fîmes halte, par un clair soleil, à environ une lieue de Wjasma. On fit la soupe avec ce qu'on avait; en compagnie de mon collègue Schaumann, du lieutenant Weiss et du capitaine von Hugel, nous confectionnâmes une bouillie noirâtre avec de la farine. Nous l'avions à peine mangée et nous nous préparions déjà à repartir quand éclata soudain le cri : « Les cosaques! Les cosaques! ». Weiss partit au trot

(1) Roos a certainement raison. Sans parler des témoins invoqués sur ce point spécial, dans la préface de ce livre, 'Anglais Wilson parle également de l'état défectueux de la ferrure dans l'armée française (Note de H.).

et je le suivis de toute la vitesse que mon cheval pouvait donner; grâce à notre éloignement, nous pûmes nous sauver, mais il y eût beaucoup de prisonniers et de blessés. Ceux qui nous rejoignirent par la suite, après s'être tirés de cette surprise, nous racontèrent les tristes événements dont ils avaient été les témoins.

Depuis Borowsk, c'était la première rencontre avec les cosaques. Continuant notre fuite sur Wjasma, nous y trouvâmes les Russes engagés, au sud de la ville, dans un combat avec les nôtres (1). Wjasma renfermait déjà de nombreux blessés nous appartenant, notamment des chasseurs à pied, et la confusion guerrière y était grande. Weiss témoigna sa sympathie à quelques blessés qu'il connaissait; pour ma part, je les pansai; après quoi, dans une rue latérale, nous cherchâmes, assez tard dans la soirée, un abri pour la nuit. Nous frappâmes à la porte d'une maison de bois, toute neuve, aux fenêtres de laquelle nous avions aperçu du monde. « Que désirez-vous, Messieurs les camarades? », nous cria-t-on. « Nous voulons passer la nuit ici ». « Si vous avez des provisions et si vous consentez à les partager, nous ne demandons pas mieux que de vous ouvrir la porte ». « Entendu. Weiss a de la farine et de la viande, moi j'ai des pois et du café, cet autre a du pain et de l'eau-de-vie ». La porte fut ouverte. Nous trouvâmes, à l'intérieur, un jeune offi-

(1) Bataille de Wjasma dans laquelle le général Miloradowitsch essaya de couper l'arrière-garde, ce dont il fut empêché par le vice-roi Eugène. Cette bataille est seulement du 3 novembre. Il semble qu'il y ait ici confusion de dates (Note de H.).

cier de la garde saxonne à cheval avec un capitaine westphalien appartenant à un régiment dissous, et aussi une chambre chaude, sans compter une écurie et du fourrage pour nos chevaux. Pendant une partie de la nuit, on fit la soupe, on mangea, on se raconta d'épouvantables histoires sur le passé et sur celles, plus terribles encore, dont l'avenir nous menaçait, puis on s'endormit; le 1[er] novembre au matin, le tumulte guerrier recommença. Les deux officiers s'en furent chercher la route de Smolensk, Weiss son détachement, et moi mon quartier général que je ne tardai pas à retrouver.

La misère des troupes de ligne était déjà extrême (les gardes de Napoléon exceptées) et notamment celle des troupes wurtembergeoises que la bataille de la veille avait encore diminuées; aussi le comte von Scheler décida-t-il d'envoyer le chirurgien général Kœllreutter de Wjasma sur Wilna, pour tenir prêts, en cette dernière ville, deux hôpitaux dont un pour officiers et un autre pour hommes de troupe, qu'on occuperait dès notre arrivée. Pour l'aider dans cette tâche, on lui confia une somme d'argent considérable, puis, comme il devait partir le jour même, son emploi me fut confié.

Des 26 médecins du corps d'armée, j'étais le plus ancien dans le service, et dès le moment de l'entrée en campagne, j'avais reçu l'assurance qu'à la première vacance, je serais aussi le premier à recevoir de l'avancement. Mon corps était maintenant faible et amaigri, mes vêtements étaient à demi-brûlés et déchirés, mais j'étais

encore courageux et possédé du besoin d'activité. Je visitai aussitôt les officiers et soldats malades ou blessés, et, aussi bien que je le pus, je pris un soin égal de ceux que nous devions emmener et de ceux qu'il nous fallait laisser en arrière.

A notre départ de Wjasma, le 2 novembre, on me montra les soldats de l'infanterie à qui les drapeaux avaient été confiés. Notre général avait déjà fait mettre en sûreté la moitié des étendards, le moment était désormais venu de séparer les autres de leurs hampes et de les donner en garde aux hommes qui paraissaient les plus forts et les plus résistants; ceux-ci se les lièrent autour du corps, ou bien les roulèrent dans leur sac afin qu'ils pussent se conserver ; comme je l'ai appris plus tard, le corps wurtembergeois n'a pas perdu en Russie un seul de ses drapeaux (1). Si l'on m'avait mis au courant de ces détails, c'était pour le cas où l'un de ces porte-drapeaux viendrait à être malade ou blessé; je devais le soigner de mon mieux, et s'il venait à mourir, me charger personnellement de sauver son étendard.

Nous partîmes de Wjasma par un temps très frais quoiqu'ensoleillé. Napoléon passa à cheval avec sa redingote grise, mais au lieu de son chapeau impérial, il avait sur la tête une chaude toque verte, agrémentée de fourrure

(1) L'église de Kasan, à Saint-Pétersbourg, où l'on conserve tous les drapeaux pris dans cette guerre, n'en contient pas un qui soit wurtembergeois.

grise. A ses côtés se tenaient ses proches parents présents à l'armée (1). Au reste, sa suite était peu nombreuse; là, comme auparavant et comme plus tard, l'affection de tous et la considération générale le suivaient malgré les malheurs déjà supportés et les misères probables de l'avenir. Tous les regards de ses troupes étaient dirigés vers lui, et l'on y lisait l'admiration, la confiance et l'espoir. A ce moment, comme dans la suite, j'entendis des officiers de différentes nations, dire : « Tant que Napoléon est au milieu de nous, le courage ne nous fera pas défaut; il suffit que nos forces nous restent! ».

On avait, en effet, bien des raisons de chercher à se relever le moral, car les forces physiques étaient en danger. Depuis trois jours, l'hiver avait commencé avec une grande rudesse, et hâté la mort de beaucoup d'entre nous. Sur la route, plusieurs voitures étaient renversées. On entendait crier : « Sucre! Eau-de-vie! », et, comme poussée par l'orage, la foule des affamés se ruait vers les voitures pour y conquérir de vive force et se partager tout ce qu'on en pouvait tirer. Il est à peine besoin de dire que la plus grande confusion présidait à de telles opérations, car l'ordre avait déjà commencé à se perdre depuis Borowsk, mais Kolotzkoï passé et les premiers froids venus, il disparut complètement. Il y eut autant d'eau-de-vie perdue dans le pillage qu'il en fut attrapé au vol; le sucre, au contraire, fut tout entier emporté.

(1) Le roi de Naples d'un côté et le vice-roi d'Italie de l'autre.

J'étais depuis longtemps convaincu des propriétés nutritives du sucre, car lorsque je n'avais rien d'autre à me mettre sous la dent qu'un morceau de sucre, je me sentais, le soir, comme rassasié; ceux, en revanche, qui avaient tendance à contracter la diarrhée, devaient éviter cette jouissance.

La neige qui tomba dans l'après-midi, rendit notre voyage — lequel se prolongea jusque dans la nuit — très fatigant, notamment pour l'artillerie. Le détachement de notre régiment venu de Wilna, bien monté cependant, dut mettre pied à terre. Les chevaux, avec leur équipement et leur selle, durent être attelés devant les canons; à défaut de colliers, on attacha les palonniers aux sangles. Cette disposition qui donnait à l'artillerie un aspect bizarre ne servit pas à grand'chose ; le lendemain matin, malgré cet aide, on dut abandonner les canons lourds; dans la nuit, en effet, beaucoup de chevaux étaient morts; d'autre part, le sol raboteux était presque complètement gelé, ce qui augmentait encore les difficultés de la marche.

Le matin du 3 novembre, en ma présence, le comte von Scheler donna l'ordre d'enclouer huit pièces de 16 et de 24 livres et d'en scier les affûts, car leurs chevaux épuisés étaient crevés au cours de la nuit glaciale. Cette opération nécessaire affligea profondément tous les assistants; notre émotion fut comparable à celle que nous aurions éprouvée s'il nous avait fallu abandonner dans le besoin et la misère un parent ou un ami, à qui nous étions impuissants à procurer aide et salut. Ces canons

furent les premiers que perdirent, dans cette guerre, les troupes wurtembergeoises.

La neige qui tomba dans la journée rendit la marche plus pénible encore que dans la journée précédente; on eut les plus grandes peines à monter sur les hauteurs ou à faire traverser les vallées aux canons qui nous restaient. Les soldats durent donner la main aux conducteurs; stimulés par les cris et le fouet, les pauvres chevaux fournirent des efforts extrêmes, mais tout cela était bien inutile, car s'ils n'étaient pas totalement épuisés aujourd'hui, ils le seraient demain ou un peu plus tard.

Dans l'après-midi, nous nous arrêtâmes auprès d'une maison de poste entourée d'une palissade. C'est là que me fut volée mon épée qui m'était cependant devenue bien utile pour faire la soupe ou attiser le feu. C'est également à cette maison de poste que je fus frappé de l'ardeur et de l'habileté des Français, à préparer un repas avec de la viande de cheval. Ils faisaient la soupe et l'écumaient dans de grandes marmites d'où ils extrayaient les gros os.

Lentement, sur la route couverte d'une neige épaisse, nous poursuivîmes notre chemin pour aller camper, dans la nuit noire, près d'une forêt; situation pénible, car à peu près personne ne possédait de vivres. Quelques hommes, déjà très amaigris, tombèrent malades et, au matin, je les trouvai déjà morts et refroidis.

Le 4, de bonne heure, reprise de notre marche douloureuse. Une nouvelle maison de poste palissadée nous

donna occasion de nous arrêter, vers midi. Elle était occupée par un fort détachement de jeunes conscrits, n'ayant pas plus de seize ans pour la plupart, et qui portaient encore leurs vêtements civils. C'étaient des Alsaciens et des Lorrains qui nous contèrent comment ils étaient obligés de se défendre presque chaque jour contre les cosaques, d'escorter les convois et les courriers pour l'armée, et, pour cela, de se battre presque continuellement. L'intérieur de la maison de poste était si encombré qu'elle avait bien plus l'air d'une écurie que d'une caserne. Cependant les occupants avaient du pain à profusion et ils nous en vendirent à bon prix. Pour 24 kreuzers, j'en achetai une portion qui fut loin de me rassasier.

Hier 4 et aujourd'hui 5, comme la température ne permettait pas de s'éloigner de la route, notre retraite prit une allure terriblement effrayante. Le désespoir engendré par la disette et la faim explique l'accroissement des incendies dont nous fûmes témoins. Maisons et villages, proches ou éloignés de la route, étaient en flammes. La faim provoqua des scènes de misère et de cruauté. Les chevaux tombés étaient immédiatement assaillis par les soldats et souvent entourés d'une dizaine d'affamés qui en découpaient les chairs. Il arriva que des chevaux remuaient toujours alors que déjà la moitié de leur viande était enlevée (1).

Les hommes étaient odieusement sales, noirs, faits

(1) Le capitaine wurtembergeois von Yelin, Coignet, le comte Hochberg, racontent des scènes analogues (Note de H.).

comme des voleurs, et l'on pense que de pareilles occupations les rendaient encore plus dégoûtants. Des querelles, des rixes, des brutalités s'élevaient ou se commettaient pour des motifs insignifiants. Pour le moindre reproche, qui avait un sabre, le tirait du fourreau. Je vis même un soldat du train fendre la tête à l'un de ses camarades pour un morceau de pain.

Les jours étaient très courts, en sorte qu'on marchait hâtivement pendant une bonne partie de la nuit, laquelle recouvrit de ses voiles maintes scènes de terrible misère. Le matin, on partait de bonne heure. Toujours des cadavres d'hommes et de chevaux restaient sur les emplacements des bivouacs.

La perte des chevaux rendait rapidement inutilisables beaucoup d'hommes qui avaient conservé leurs forces. D'autres, même des marcheurs exercés, succombaient de froid et par suite du manque de nourriture. Dans cette même nuit, je trouvai quelqu'un de ma connaissance, près d'un feu, occupé à abattre un chien blanc. La tête revint au fils d'un employé d'Ehingen, nommé Wizigenreuter. Il passa sa nuit à préparer et à consommer son mauvais plat et mourut peu après. Le matin, lors de notre départ, on me montra son cadavre gisant dans la forêt, au bord de la route.

Une foule de fourgons, de voitures d'ambulance, ou d'autre sorte encore, était abandonnée; je reconnus, dans le tas, celle de mon ami Kœllreuter. Des canons aussi restèrent en cet endroit.

A Dorogobush, le 6 novembre — jour anniversaire de la naissance de notre roi — on s'arrêta quelques heures. Chacun espérait que les magasins renfermaient encore des vivres, mais nous dûmes continuer plus loin aussi démunis et aussi affamés que nous étions arrivés, car tout ce qu'il y avait de disponible avait été attribué aux gardes impériales. Nous posâmes notre bivouac à environ une lieue en arrière de la ville, dans une plaine nue, près de la grande route. Il faisait plus froid que les jours précédents et il soufflait un fort vent du nord qui, au lieu d'attiser nos feux, les éteignait. J'avais pris une place pour la nuit auprès de notre artillerie qui se composait encore de douze canons traînés par des chevaux rendus de fatigue. Des dix-huit officiers dont j'étais l'hôte, aucun n'avait rien à manger; le bois manquait aussi. Pour entretenir le feu, le capitaine von Birgu nous donna une voiture à munitions qu'il lui aurait fallu abandonner faute de chevaux. Afin de nous protéger autant que possible des atteintes du vent, chacun de nous prit une caisse à cartouches, engagea sa tête à l'intérieur en mettant le fond de la caisse du côté du vent et s'étendit les pieds au feu. La difficulté d'entretenir notre foyer, le froid, la violence du vent, l'immense fatigue et les soucis qui nous assaillaient en pensant au reste du voyage, ne nous laissèrent aucun repos.

Dès l'arrivée à cette place de bivouac, nous avions envoyé des conducteurs de voitures et des domestiques quérir du fourrage. Vers minuit, une partie d'entre eux s'en revint avec un peu de foin, mais aussi avec la nou-

velle que leurs camarades avaient été pris par les cosaques. Cela ne fit qu'augmenter nos appréhensions, en y ajoutant la crainte d'une surprise qui, d'ailleurs, ne se produisit pas.

D'une autre direction nous arrivèrent deux soldats à demi-vêtus qui avaient presque perdu le souffle à force de courir; avec une angoisse mortelle, ils nous racontèrent qu'ils s'étaient éloignés de la route, vers le soir, pour chercher des vivres, mais qu'ils avaient été attaqués et entourés dans un village par des paysans armés de piques et de haches. La plupart de leurs camarades avaient été tués sur place, et ce n'est qu'à grand'peine qu'ils étaient eux-mêmes parvenus à se sauver.

Peu après minuit, arriva un officier d'artillerie qui était resté au quartier général à Dorogobush, pour y toucher les rations qui devaient lui être attribuées. Dans les manches de son manteau, il apportait trois pains, à peine d'une livre et demie chaque, et nous dit : « Voilà tout ce que le général peut vous envoyer pour fêter l'anniversaire de la naissance du roi ». Ces quatre livres et demie de pain furent partagées en dix-neuf parts; on pense quel volume avait celle de chacun de nous, y compris celle qui m'échut à titre d'hôte. En compagnie de l'officier d'artillerie Faber du Faur (1), je fis la soupe, que nous

(1) Faber du Faur (Wilhem von) est l'auteur du livre connu : *Feuilles de mon carnet* qui parut, en 1831-43, avec des notes et commentaires de Kausler. Une quantité de tableaux saisissants, particulièrement faits pour donner une idée de la misère de l'année 1812, se trouvent aussi dans les *Mémoires de Bourgogne* (Note de H.).

mangeâmes avec notre pain, puis nous nous étendîmes pour dormir. Le matin qui suivit cette terrible et glaciale nuit, je cherchai mon cheval et le trouvai tout couvert de gelée et presque raide de froid. Je compatis beaucoup aux maux de ce pauvre animal, mais je fus encore plus touché de la perte de mon portemanteau qui avait été coupé et volé dans la nuit. Il contenait le souvenir le plus cher dont j'aie hérité de mon père, un portefeuille, où il avait écrit les événements les plus extraordinaires de ses dernières années et des campagnes sur le Rhin. Au point où il avait cessé d'écrire, j'avais, moi, commencé le récit des circonstances les plus intéressantes de ma vie jusqu'à cette guerre, et même celles de notre retraite.

Les rapines et les vols étaient tellement à l'ordre du jour que les officiers des grades les plus élevés n'étaient pas épargnés. Mais si l'on volait, c'était seulement pour trouver le pain et les vivres que l'on croyait cachés.

Le 7, continuation du mouvement; nous sommes enveloppés par un brouillard épais et transis de froid. Chacun ramène son manteau sur sa bouche, sur son nez et même jusqu'à la hauteur des yeux afin d'empêcher ces parties du visage d'être gelées; l'opacité de la brume est telle qu'on ne peut même pas reconnaître le troisième ou quatrième homme en avant ou en arrière de soi. Le brouillard dure jusque vers midi, heure à laquelle il se dissipe et le temps se fait clair. A ce moment, halte pour faire le café — ceux du moins qui en avaient — et le boire à la hâte.

De la colonne de misérables qui s'écoulait lentement sur la route, un soldat du régiment du roi se détacha et vint à notre feu pour s'y réchauffer. Détachant le sac qu'il portait sur le dos, il en sortit son butin en disant d'une voix dolente : « Je désire vendre tous les objets que j'ai apportés de Moscou, afin de pouvoir me procurer des vivres à Smolensk ». Au milieu de toutes les petites choses qu'il tenait pour précieuses, je vis une paire de bottes de velours doublées de flanelle auxquelles j'attachai la plus grande valeur. Je les lui achetai pour quatre florins, et c'est à elles que je dois la conservation de mes doigts de pieds, car, depuis Wjasma, beaucoup de gens avaient eu cette partie du corps gelée. J'étais déjà pourvu de gants et je m'étais fabriqué des oreillères en peau de lapin au camp de la Tschernischnja.

Le soir, le froid augmenta de nouveau, et il faisait sombre lorsque nous arrivâmes au défilé voisin du village de Solowjewa sur le Dniéper; j'en avais entendu parler comme d'un passage dont la conformation nous devait être particulièrement défavorable.

Avant l'entrée dans le défilé, la route et le fleuve sont parallèles; à leur gauche est une forêt qui était, comme le chemin, encombrée de canons et de voitures à bagages. Un fois arrivée à hauteur du pont, la route forme un angle brusque, et descend la pente rapide de la rive gauche puis elle atteint le passage, tourne à droite et escalade la rive opposée qui est elle-même très escarpée.

Cette disposition du défilé, jointe au froid extrême et

au verglas, rendait extrêmement difficile la traversée des canons et des voitures de l'armée, car non seulement les chevaux étaient fatigués et affamés, mais ils n'avaient pas de crampons à leurs fers et quelquefois même n'avaient pas de fers du tout. Hommes et chevaux peinaient sans résultat; avec les plus grands efforts, c'est à peine si l'on réussit à faire passer quelques canons. Sur la rive droite, près de la route, se tenait le maréchal Ney, avec une petite suite. Il était en grand uniforme, sans manteau, et cria à nos généraux, en dialecte alsacien : « Messieurs, ceci n'est pas une retraite, mais une fuite, telle que je n'en ai encore jamais vu ».

A peine arrivés à un quart de lieue de là, nous entendîmes du bruit, en même temps qu'accouraient des fuyards. Les cosaques avaient surpris les nôtres sur la rive gauche, avant l'entrée du pont, enlevé canons et bagages, et provoqué une telle panique parmi les hommes que tous voulurent passer ensemble la pente rapide et le pont; beaucoup furent victimes de cette débandade. Dans la nuit même, des gens nous arrivèrent encore qui avaient été blessés par les cosaques; parmi eux se trouvaient des femmes.

La moitié des canons wurtembergeois qui restaient encore demeurèrent dans ce défilé, et, avec beaucoup d'autres, tombèrent entre les mains des Russes; heureux encore que la poursuite n'ait pas duré.

Le passage du Dniéper fut suivi d'une nuit terrible; néanmoins, elle ne le fut pas trop pour moi car, avec mes généraux, je trouvai un abri quoique très précaire,

un peu de nourriture et du fourrage pour mon cheval. Nous étions arrivés tard; la foule d'hommes empilée dans l'étroit et mauvais espace que nous habitions, le réchauffa bientôt. Je trouvai, près du feu, occupée à préparer un repas, une femme que je connaissais; je fus invité par elle. Je trouvai sa cuisine exquise et quand je l'eus consommée, elle me demanda si je savais ce que je venais de manger. « Non », lui répondis-je, « mais votre plat était délicieux ». C'était de la viande hachée, à la sauce piquante. « C'est de la chair de cheval, cuite deux fois, avec une sauce au vinaigre et à la farine », répondit-elle. « Quelques soldats ont abattu, hier, un jeune cheval et nous avons fait provision de viande pour plusieurs jours. »

Quand nous eûmes dormi quelques heures, le jour commença à poindre. Le général von Kerner sortit et, après une longue absence, s'en revint dans un état d'esprit laissant supposer qu'il venait de surmonter une grande angoisse. Enfin, il prononça les paroles suivantes : « Je viens de voir la chose la plus terrible de ma vie. Dehors, dans la plaine, nos hommes sont étendus comme si, le soir, ils avaient campé autour des feux, puis y étaient morts, saisis et gelés par le froid (1).

Le 8 novembre au matin, notre marche nous fit passer par cette plaine. Une foule de cadavres d'hommes appartenant à différentes troupes gisaient autour des feux

(1) Telles sont les paroles textuelles du général von Kerner.

éteints. Ceux-ci alimentés au moyen de branches d'arbres encore vertes, n'avaient pu donner assez de chaleur pour conserver et entretenir le peu de vie des hommes fatigués et affamés qui les avaient allumés. Sur cette place de bivouac, il y avait plus de 300 cadavres, et nous en vîmes d'autres le long de la route. A leurs vêtements, je pus en reconnaître un grand nombre appartenant à nos troupes, et notamment au régiment prince royal. Le froid de cette terrible nuit, enleva à l'armée la plupart de ses chevaux.

En continuant notre chemin, nous remarquâmes près d'un carrefour, sur un emplacement encore garni de cendres brûlantes et de charbons, un Français qui avait passé la nuit en cet endroit, près du feu qu'il avait lui-même allumé; il paraissait dormir. Les généraux comte von Scheler, comte von Beroldingen, von Kerner, et le colonel von Bangold, cherchèrent à le secouer et à l'encourager : Levez-vous! Venez! Venez avec nous; vous mourrez ici! » C'est ce que je veux, répondit-il. Mes membres sont déjà raidis, mon corps le sera bientôt aussi. Laissez-moi tranquille. » Tous les efforts furent inutiles; le Français était trop misérable pour pouvoir aller plus loin, et nous partîmes sans plus nous inquiéter désormais des gens qui gisaient aux alentours.

C'est dans les tourbillons de neige, par un grand froid, ayant sous les yeux les spectacles les plus attristants, en proie aux rigueurs d'un hiver terrible, aux affres de la faim, soumis à toutes les privations, pressés en arrière et sur les côtés par les cosaques, que nous approchâmes

enfin de Smolensk, ce port tant désiré où nous espérions trouver repos et réconfort.

Le 11, lorsque nous atteignîmes la ville, la température était devenue plus douce. Nous avions perdu beaucoup de bagages, de canons, de voitures de toute espèce depuis Wéréja, et cependant le nombre des véhicules que nous trouvâmes encore dans la vallée du Dniéper était incroyable.

L'aspect de la forteresse de Smolensk est très intéressant pour un étranger. Elle s'élève dans la vallée du Dniéper, au centre de hautes montagnes. Le cercle immense de ses murailles surplombe les faubourgs et toutes les constructions intérieures si bien que ces dernières restent cachées aux yeux du voyageur arrivant par la route de Dorogobush. Les murs, flanqués de tours tous les deux cents pas environ, sont d'une largeur aussi étonnante que leur hauteur, car, entre deux tours, ils ressemblent à de larges places sur lesquelles des troupes pourraient faire l'exercice.

Pour arriver dans la ville et dans la forteresse, depuis la rive gauche du Dniéper jusqu'à l'unique porte d'entrée, il nous fallut parcourir et remonter la moitié d'un cercle. Une fois dans la ville, je crus être entré dans une place forte qui vient de subir un siège et un bombardement. Maisons brûlées, ouvertes; églises en partie dévastées, en partie transformées en hôpitaux; soldats aux vêtements en loques et à demi roussis, chevaux misérables, et tous les signes enfin d'une guerre dévastatrice; tel fut le

spectacle que nous eûmes aussitôt sous les yeux. Cependant, il restait encore des marchands juifs et des vivandiers, en qui, depuis longtemps, nous avions mis notre espoir; d'autre part, dans les rues transversales, il y avait encore assez de maisons pour nous offrir un toit et nous permettre de nous refaire quelque peu.

Des approvisionnements nombreux et de toute espèce étaient disponibles pour l'armée. Les gardes en reçurent la majeure partie; il resta peu de chose pour ceux qui avaient les plus grands besoins, les isolés. Notre général en chef acheta assez de farine, de riz, de viande et d'eau-de-vie, pour que tout venant s'en vît distribuer à sa suffisance. Mais il y eut beaucoup de gens qui ne furent pas avisés, et, à ceux-là, Smolensk ne réserva aucun réconfort. On voyait des officiers et des soldats, en haillons, affamés, plongés dans la misère la plus profonde, exciter, par leur aspect, à la fois la compassion et le dégoût. Parmi eux, je reconnus l'aide-major Meyer (1) qui avait été avec moi au camp de Tarutino. Sa détresse était si grande que je considérai comme désormais impossible son retour à la santé. Il tenait à la main la tige d'une tête de chou, encore munie de ses racines, et il me la montra en disant : « Voici ma nourriture depuis cinq jours; je n'ai pas d'argent et je ne vois aucun moyen de m'entretenir et de me sauver ». Je lui donnai trois thalers, en lui montrant l'endroit où notre général distribuait des

(1) Fils d'un musicien de la cour de Stuttgart.

rations, et je lui conseillai de se joindre désormais à nous; mais, à partir de ce moment, il disparut.

Notre séjour à Smolensk, qui dura trois jours, fut supportable. J'eus la joie de recevoir la croix de l'ordre civil pour le mérite qui m'était destinée, mais, de différents côtés, on me donna aussi tout ce qui est nécessaire à un homme affamé. Mon pauvre estomac ne s'en porta pas mieux, au contraire; à peine avait-on mangé quelque chose qu'on croyait son appétit satisfait, mais aussitôt la faim se faisait sentir de nouveau, et il advint qu'à prendre du pain et des aliments cuits en quantité suffisante, on éprouva des gastralgies ou des lourdeurs intestinales.

Le danger toujours menaçant de notre situation exerçait son action déprimante sur tous les sentiments. On était devenu indifférent aux questions de droiture, d'amitié et d'ordre. Moi-même, pour ne citer qu'un exemple, j'avais une affection particulière pour le capitaine von Reinhardt; je l'aimais plus que tous les officiers du régiment; pendant cinq ans nous avions partagé nos heures de joie et de tristesse, et vécu fraternellement; au cours de cette guerre, nous nous étions même toujours réciproquement donné une part des aliments que nous pouvions posséder; et cependant, à Smolensk, il arriva ceci : le comte von Scheler, ainsi qu'il le faisait si volontiers, me fit don d'un pain blanc, de beurre, et d'un verre de vin rouge. Reinhardt qui, de loin, avait vu ce rare présent, vint à moi et me dit : « Nous allons partager ».

« Non », lui répondis-je. « C'est bien », reprit-il, « je vous remercie ». Puis il s'éloigna et je mangeai tout seul ce que je tenais du général. Je me suis longtemps reproché cette conduite, jusqu'à ce que Reinhardt m'ait répondu d'Alsace, dans les termes suivants, à la lettre d'excuse que je lui avais adressée : « Je suis peiné que vous vous adressiez encore des reproches au sujet d'un rien, dont un morceau de pain et de beurre a été l'occasion. Vous devriez cependant me mieux connaître et savoir que je n'ai aucune mémoire pour des choses semblables. Notre situation misérable d'alors poussa maint d'entre nous à se conduire contre les inspirations de son cœur ». Ce capitaine Reinhardt qui, depuis notre alliance avec la France, avait assisté à toutes les batailles et à toutes les rencontres du régiment et qui n'avait jamais été blessé, mourut, plus tard, colonel d'un régiment, des suites d'une chute de cheval survenue au cours d'une promenade dans les environs de sa garnison de Ludwigsburg.

Mes fonctions de chirurgien général par intérim me donnèrent, à Smolensk, des occupations de toute espèce. Je visitai les officiers et soldats malades ou blessés qui séjournaient dans la ville depuis le mois d'août; je reçus les rapports des quelques médecins de notre corps qui s'y trouvaient encore; et je me préoccupai d'assurer le sort de ceux des malades et blessés qui, étant incapables de supporter le transport, devaient être laissés à Smolensk. Dans une église située sur une hauteur, ces derniers

furent rassemblés, placés dans des lits, et tout, autour d'eux, fut mis dans un ordre et une propreté que je n'avais encore jamais vus dans cette guerre. Nous dûmes abandonner ainsi 50 hommes; un aide-major leur fut attaché à qui l'on remit un écrit du général en chef pour les autorités militaires russes. Cet aide-major se présenta volontairement, avec un grand courage; il reçut un nombre important de ducats, afin de procurer à ses malades tous les soins possibles. Mais, quand nous eûmes tous quittés Smolensk, il perdit sa belle vaillance, abandonna ses malades et s'enfuit (1).

J'avais passé trois nuits dans la ville; la première dans une habitation détruite, la deuxième en plein air, la troisième dans la maison d'un Polonais. Ce dernier, tout à fait inféodé à notre parti, parlant bien allemand, avait hébergé pendant deux jours une grande quantité d'officier wurtembergeois, et maintenant je cantonnais chez lui à mon tour. Très aimablement, il me régala avec des rognons à la sauce piquante, des pommes de terre et de l'eau-de-vie; il me donna un lit (le premier depuis le début de la guerre) et entretint avec moi des conversations qui roulaient sur notre retour prochain et, cette fois,

(1) La conduite de cet aide-major est compréhensible, si l'on songe aux cruautés bestiales commises par les Russes (voir la préface); les 5.000 blessés laissés à Smolensk furent eux-mêmes victimes de la dureté des cosaques et de la soif de vengeance des habitants de la ville (Note de H.).

victorieux; il n'en doutait pas. Dans la nuit, il donna du fourrage à mon cheval, le soigna, le sella au matin, puis, ayant accepté un thaler pour le gîte et la nourriture, m'aida à me mettre en selle en prenant cordialement congé de moi et en souhaitant de bientôt me revoir. Une telle réception, à laquelle nous étions habitués en Allemagne, me toucha très fort en cette circonstance particulière, et c'est avec des remerciements répétés que je quittai à la fois mon Polonais et la ville de Smolensk, en compagnie du personnel du quartier général.

ONZIÈME CHAPITRE

Un officier avec une voiture de thé. — Sous la conduite des généraux von Kerner et von Stokmeier. — A Krasnoë. — Malades de toute espèce. — Marche sous une pluie de boulets. — Soldats aveugles. — Mon dernier cheval. — A Orscha. — Un homme utile.

Napoléon et la plupart des Français avaient quitté Smolensk dans la nuit du 13 au 14 novembre et dans la matinée qui suivit. Avec mes généraux, j'en fis autant ce même matin. Depuis deux jours, le froid était redevenu très vif et il faisait du verglas; à peine avions-nous passé la porte de la ville que nous fûmes à nouveau témoins des habituelles scènes de misère. Au bout de deux petites verstes, les cosaques réapparurent, jetant l'alarme, devant nous, derrière nous, et sur notre flanc. Devant comme derrière, les groupes de fuyards se pressaient les uns sur les autres, les plus considérables repoussant les attaques. Portés vers l'avant, nous progressions lentement, au prix de quelques pertes. Le soir, tout redevint tranquille et nous campâmes en arrière d'une forêt, dans le voisinage de quelques maisons bordant la route, à mi-chemin entre Smolensk et Krasnoë.

Depuis Moshaisk, j'avais souvent remarqué un officier de notre infanterie légère, venant de Moscou — il s'appelait von Trœltsch, je crois — qui avait fait toute la

retraite avec une pleine voiture de thé, chargé en sacs à la manière de l'avoine en Allemagne. Ce jour-là, il vint bivouaquer auprès de mon feu, se prépara du thé, le but et permit à ses domestiques de s'en faire chauffer eux-mêmes, mais en faisant usage des feuilles déjà cuites. Cet exemple de parcimonie cruelle, étant donnée l'énormité de l'approvisionnement contenu dans la voiture, eut le don d'exciter ma mauvaise humeur et je ne manquai pas de faire entendre quelques reproches. « Que voulez-vous, me répondit-il, si j'ai le bonheur de revenir en Allemagne, c'est mon thé qui fera de moi un homme riche ». Nous partîmes de très bonne heure, mais notre officier s'était, lui, trop attardé à prendre soin de son précieux chargement; peu après notre départ, des cosaques firent irruption sur la place de notre bivouac, et je crois bien qu'ils prirent à la fois la voiture et ceux qui se trouvaient à côté, car je ne les revis plus jamais.

Aujourd'hui, 15 novembre, journée extrêmement pénible, tant à cause des surprises cosaques que de la rigueur du froid.

Napoléon et ses gardes nous devançaient de beaucoup. Nous autres, nous suivions en traînards, poussés tantôt en avant, tantôt en arrière et sur le flanc, par des partis de cosaques, mais nous ne fûmes pas attaqués (1).

(1) Les combats qui vont être racontés (15-19 novembre) sont appelés historiquement : bataille de Krasnoë. La présence d'esprit de Napoléon et l'offensive peu héroïque de Kutusow contribuèrent à sauver les

A une lieue environ avant Krasnoë, vers le soir, nous aperçûmes des lignes russes d'infanterie et d'artillerie déployées sur des hauteurs à gauche de notre route, et à si courte distance, que nous nous attendions à tout moment à être enlevés. Nous ne pouvions ni avancer, ni reculer; devant, se trouvait un vallon où la route franchit le ruisseau sur un pont, mais notre artillerie et d'autres voitures encombraient le passage; ce point paraissait attirer spécialement l'attention des Russes, car, de différentes positions, leur artillerie tirait sur lui.

Pendant ce temps, notre troupe de traînards et de soldats de toutes nations, dont une partie était, d'ailleurs, vêtue comme des mendiants, s'était élevée à l'effectif de 300 hommes environ. Les généraux von Stokmeier et von Kerner la déployèrent en lignes; la plupart de nos gens n'avaient que des bâtons, ou autres objets en tenant lieu; ils les portèrent à l'épaule en guise de fusils. Je me joignis moi-même à la droite de la ligne, en tenant la bride de mon cheval, afin de faire nombre. Puis, un de nos canons fut mis en batterie, mais il était si couvert d'effets et de sacs que l'opération demanda du temps avant qu'on pût tirer le premier coup. Lorsqu'il partit enfin, la détonation fut si sourde et si faible, que quelqu'un fit la remarque suivante : « C'en est fait de nous; la poudre, comme les hommes et les chevaux, a perdu sa force ».

débris de la Grande Armée qui se firent jour, à l'exception de l'arrière-garde commandée par le maréchal Ney. C'est alors que celui-ci exécuta sa traversée magnifique du Dnieper à demi-gelé; il ne rejoignit les siens qu'à Orscha (Note de H.).

Les Russes nous lançant quelques boulets, le brave général Stokmeier commanda : « A droite! En avant! Marche! ». Rapidement, par le pont et aussi à côté, car le ruisseau était gelé, nous franchîmes le vallon. Mais les Russes redoublaient maintenant le feu d'artillerie dirigé sur le pont et sur nous; néanmoins la plupart des nôtres passèrent heureusement de l'autre côté.

Après le passage de ce défilé, nous obliquâmes à droite, car la route était encombrée de voitures et il fallait nous éloigner des objectifs des canons russes. Notre courage chancelant avait pris un tel regain à la suite de cette heureuse opération (1) que, ce soir-là, pauvres gens désarmés que nous étions, nous nous serrâmes plus fort autour de nos généraux et les suivîmes comme un troupeau suit ses bergers. Dans la nuit, nous atteignîmes Krasnoë, sans malheur.

Ce jour-là, les derniers canons wurtembergeois furent perdus, avec beaucoup d'autres.

Arrivés sur la place du marché de Krasnoë, nous y trouvâmes tous les officiers de notre corps qui avaient quitté Smolensk avant nous, logés dans une maison contiguë. Dans cet étroit espace, tout le monde s'entassa

(1) Le comte de Ségur qui, dans son ouvrage sur 1812, ne manque jamais de tout raconter et utiliser à l'avantage des Français, attribue cette valeureuse action, non pas au général allemand von Stokmeier, mais au général français d'Exelmans. Il est possible que le général d'Exelmans se soit trouvé dans nos rangs qui étaient, d'ailleurs, très mêlés, et qu'il ait parlé; mais ce fut le général von Stokmeier qui commanda.

sans distinction de grade, ainsi que cela nous était arrivé déjà auparavant, les généraux ne tenant pas plus de place que les jeunes officiers; le reste de nos soldats en armes bivouaqua devant la porte.

Lorsque, le 16 novembre, le jour s'éleva, la détresse générale s'étala de toute part. La petite ville était bondée d'hommes, de chevaux et de voitures; les feux s'accolaient; hors des murs, la fusillade et la canonnade tonnèrent terriblement pendant toute la journée.

De tous côtés, le général von Scheler recevait des rapports concernant des malades ou des blessés présents dans la ville; à titre de chirurgien général par intérim, j'eus fort à faire. Parmi toutes mes visites, la suivante est restée, pour moi, inoubliable. Un vétéran de l'artillerie, premier canonnier, avait eu la cheville brisée par un boulet au passage du défilé de la veille. Je le trouvai, avec sa femme, dans un logement en ordre, pansé et bien soigné; mais il avait la fièvre, souffrait vivement, et sa blessure s'était remise à saigner. Je détachai le pansement et examinai la lésion. Les os étaient brisés, la peau, les muscles et les vaisseaux, etc., arrachés. Le seul espoir de rétablir cet homme consistait à lui faire l'amputation du pied au-dessus de la cheville. J'avais perdu mes instruments de chirurgie au défilé de Solowjewa, néanmoins, malgré notre situation difficile, j'aurais pu faire l'opération. A peine avais-je prononcé le mot d'amputation que la femme me coupa la parole « Quoi », dit-elle, « pouvez-vous être assez cruel pour songer à accroître encore notre

innommable malheur? ». Puis, éclatant en larmes et en plaintes, elle poursuivit : « Depuis le jour où nous avons mis le pied en ce pays, nous avons dû lutter contre la faim, la soif, le froid, bref contre tout ce que la misère humaine peut engendrer, et nous nous sommes soutenus ainsi lamentablement; Dieu, pourtant, nous avait protégés jusqu'à ce pont. Je ne veux pas le prier de punir l'homme inexorable dont le cœur n'éprouve aucune compassion pour les souffrances des autres hommes ». Ceci dit, elle tomba sans connaissance sur le sol; je m'occupai d'abord d'elle, puis j'arrêtai l'hémorragie du malade et refis le pansement du pied. Le brave soldat me disait : « Laissez ma jambe telle qu'elle est; j'accepte mon sort et l'attends ici avec le même sang-froid que j'attendis souvent la mort auprès de ma pièce. Je n'ai de souci que pour ma femme et pour mes enfants qui sont restés à la maison; leur pensée seule me rendra la mort lente et plus pénible que celle que je pouvais trouver dans la bataille ».

A l'hôpital militaire où m'appelaient à la fois mes ordres et ma profession, je vis une scène non moins émouvante. Couchés sur le sol dont ils n'étaient séparés que par une trop mince couche de paille pourrie, des blessés et des fiévreux étaient là tout habillés! Je n'en pus découvrir que quelques-uns appartenant à notre corps d'armée. Ma commisération se porta surtout sur un jeune soldat du train d'artillerie : « Ah! que vous êtes bon d'être venu », me dit-il, puis il raconta : « Hier, j'étais tranquillement en selle sur mon cheval, lorsque j'ai été atteint au pied par une balle. On m'a transporté ici dans la nuit,

mais, depuis ce temps, personne ne m'a visité, ni moi, ni tous ceux qui sont là ». Sa blessure, intéressant la jambe, n'était pas grave; les veines du mollet avaient seules éclaté. Son corps n'était pas touché. Ce jeune homme fit preuve, tandis que je le pansai, d'un grand courage et de beaucoup d'enjouement. Il disait : « Je suis fils de Jean Ziegler d'Oberlenningen (ou Unterlenningen) près d'Owen. Si vous allez un jour par-là, allez voir mon père et dites-lui que vous m'avez vu dans cette triste situation. Je mourrai ici, mais auparavant je veux prier pour lui ».

Dans la rue, je trouvai couché dans une sorte de kibitka le capitaine Schmidt; il était atteint du typhus (peste de la guerre), très malade, et n'avait plus qu'une faible connaissance. Dans cette voiture fermée de toute part, il transpirait de tout le corps; sa langue était sèche et d'un brun noirâtre. Son pouls, presque insensible, battait très rapidement. Au lieu de le saluer, car nous ne nous étions pas revus depuis la guerre de 1805, je lui adressai quelques paroles de consolation : « Quoique votre transpiration actuelle soit inquiétante, vous pouvez vous rétablir en peu de temps ». « Je ne crois pas à la guérison, et je prie simplement votre amitié de me procurer de l'eau et du vin pour calmer ma soif ardente », fut la réponse qu'il murmura dans une sorte d'extase. Ce n'était pas le moment ni le lieu de discuter le pour et le contre; sa prière était instante et, à tout moment, nous attendions l'attaque des Russes et l'ordre de départ. L'air qui s'exhalait de l'étroit espace où gisait cet homme lorsqu'on ou-

vrit la voiture, était comme empoisonné, je n'y pris garde; je n'examinai pas si son cas morbide était ou non contagieux; je ne m'attardai pas à la pensée de la présence de la mort menaçante, et j'exauçai son dernier vœu. Lorsque j'eus rapporté au comte tout ce que j'avais fait et vu, il me donna un flacon de vin pour le capitaine, une poignée de pièces d'argent de 40 kreuzers à partager entre les soldats qui en avaient le plus besoin et, en outre, du sucre et du café pour le jeune soldat du train.

Après m'être acquitté de ces missions, je rencontrai à l'hôpital militaire des chirurgiens français occupés à amputer les membres des soldats blessés la veille et dans la journée. Ils étaient six, au nombre desquels un vétéran qui commandait avec dignité et que je tins pour M. de Larrey. Les autres faisaient preuve d'une grande habileté d'opérateurs; quant aux soldats, presque tous de la Jeune Garde, ils supportaient leur malheur avec beaucoup de courage. Je fus fort étonné de voir que ces médecins s'étaient maintenus jusqu'ici en pleine force et qu'ils étaient bien vêtus; je ne le fus pas moins de constater que leurs patients avaient encore des membres ronds, gras et forts. Nous qui n'appartenions pas à la Garde, il y avait beau temps que nous étions épuisés et horribles à voir; notamment ceux qui, comme moi, avaient été à Tarutino.

Le soir était venu; j'éprouvai le besoin de prendre quelque nourriture. Dans la rue, près d'un feu, je fis la rencontre de mon collègue Scherer qui était revenu depuis

peu des bords de la Duna et qui en avait rapporté — tout comme s'il avait été à Moscou — un riche butin : beaux chevaux, voiture, couvertures et approvisionnements de bouche. De ces derniers, il me gratifia généreusement, notamment de café et de thé.

Dans la nuit, auprès d'un autre feu, je vis le commissaire Faulhaber, qui, lui, était dans une situation toute contraire. Faible et épuisé, il avait l'apparence d'un vieil-
faite avec de la farine. « Procure-moi aussi une cuiller ».
telle fut sa première parole. De soupe, je n'en avais point, mais je lui apportai notre plat d'armée, une bouillie noire faite avec de la farine. « Procures-moi aussi une cuiller ». Je lui tendis la mienne, mais sans m'éloigner, de crainte de la perdre. Sa main froide et tremblante porta la bouillie à sa bouche, et il me remercia. Il était si affaibli et si près de sa fin qu'il lui était impossible de marcher à pied; aussi, je suppose qu'il trouva son tombeau à Krasnoë.

Un tumulte guerrier d'une incroyable violence régna à l'intérieur et hors de la ville, tandis que résonnaient la canonnade et la fusillade, jusqu'à une heure tardive de la nuit. Malgré le froid, je restai et dormis à côté de Scherer, en plein air, auprès d'un feu.

Le jour suivant, 17 novembre, naissait à peine que la poudre, le plomb et le fer, recommencèrent à donner. Bientôt on put reconnaître les premiers indices d'un prochain départ, et, en effet, nous quittâmes Krasnoë dans

la matinée tandis que l'ennemi, ayant fait occuper les hauteurs de la route de Ljady, nous attendait.

Des collines à droite de la route empruntée par Napoléon et ses gardes, nous fûmes salués par les boulets de grosse et petite taille; pour leur échapper, nous dûmes défiler comme l'avant-veille. Aussi loin que mes regards pouvaient porter, je ne vis ni attaques violentes, ni résistance opiniâtre; néanmoins on manœuvra davantage que dans les deux journées précédentes, et quand, avançant toujours, nous passâmes devant le front des Russes, la canonnade fut plus intense. Après avoir passé heureusement soit devant, soit à l'intérieur, tantôt en avant, tantôt à côté des gardes que Napoléon, à pied, accompagnait, notre fuite nous amena, dans la nuit, à Ljady.

Pendant cette course, je remarquai, non loin de Krasnoë, les traces épouvantables laissées par cette guerre. A la vérité, la neige recouvrait beaucoup de choses, mais elle n'avait pas pu masquer entièrement les restes d'un immense troupeau qui avait succombé dans le voisinage de la ville que nous venions d'abandonner. Ceci est une preuve que l'on avait naguère pris souci de l'alimentation des troupes, mais que les circonstances de climat avaient rendu vains tous les efforts.

Depuis Wjasma, je m'étais efforcé, pendant les marches, de m'adjoindre, soit à nos généraux, soit à une troupe armée. Le 18 novembre, je fis une exception. Je partis de Ljady avant le lever du jour, tandis que les troupes remettaient leur départ. La cause de ce retard m'était inconnue. Déjà, en petite compagnie, j'avais at-

teint la sortie de la ville. Nous continuâmes notre marche sans attendre les troupes et, le soir, sans trop de fatigue, sans avoir rencontré personne et sans avoir été inquiétés par les cosaques, nous atteignîmes Dubrowna. Il y avait peu de militaires, mais les habitants, chrétiens et juifs, étaient restés dans leurs maisons. Un cantonnement fut bientôt trouvé et Weiss eût vite fait de nous préparer un repas de soldat. L'Empereur, ses gardes, nos généraux, le reste de nos troupes et tous ceux qui, hier, s'étaient enfuis vers Ljady, arrivèrent bientôt après. Je montrai aux généraux une maison agréable dans le voisinage de mon cantonnement; ils s'y installèrent. L'Empereur descendit de cheval auprès de nous; les gardes campèrent en partie hors de la ville, mais celle-ci pullula bientôt d'un nombre incroyable d'hommes accompagnant notre retraite.

La température était devenue plus douce, il dégelait et la nuit venant, la pluie commença à tomber. Nous pûmes dormir à notre aise dans des chambres chaudes, ce à quoi nous n'étions pas accoutumés. Le 19 novembre, au lever du jour, départ. Il y avait du verglas ce qui occasionna, comme d'habitude, de nombreux malheurs. Il arriva qu'un homme ainsi tombé et qui ne pouvait plus se relever, était bien habillé; ses camarades les plus proches tombèrent alors sur lui, lui ravirent impitoyablement tous ses vêtements, se disputèrent et même se battirent pour se les partager; quant au pauvre homme dépouillé, il demeura sur la route, par un froid terrible, abandonné à son triste sort.

Napoléon, au cours de cette marche, donna l'ordre, à plusieurs reprises, de s'arrêter. Cette prescription avait pour but de nous empêcher d'atteindre Orscha dans la journée. Il marchait au milieu de ses gardes, s'entretenant, de temps à autre, avec les officiers des troupes alliées. Il complimenta l'un sur son chien; avec un autre, le capitaine von Grunberg de notre infanterie légère, il eut une longue conversation. Il lui posa, en particulier, la question suivante : « Comment vous est-il possible, dans des circonstances aussi difficiles, de traîner une vache avec vous ? » (son serviteur conduisait, en effet, une vache par le licou, et la femme poussait l'animal par derrière). Le capitaine répondit : « Mon état maladif, et mon estomac devenu très faible, m'y obligent, car je ne puis me nourrir que de lait bouilli; si je perdais ce lait, c'en serait fait de mon existence ». Cet officier devint par la suite, une des victimes de la retraite.

J'avais déjà fait, depuis longtemps, la remarque que la vue des soldats baissait et même que beaucoup d'entre eux étaient devenus aveugles; ce fait nous frappa tout particulièrement au cours de cette journée. Des hommes suivaient leurs camarades avec un bâton, à la manière de mendiants. Des frictions avec de la neige amélioraient beaucoup cet état pour quelque temps. Quelques-uns maintinrent leur vue par ce moyen; d'autres restèrent aveugles; l'infortune de ces derniers était souvent comble, car ils étaient abandonnés à leur triste sort par leurs camarades. La fumée des bivouacs était la cause principale de cette

maladie d'yeux; pour se chauffer le plus possible pendant la nuit, les hommes penchaient la tête et les mains au-dessus des feux; en outre, les plaques de neige que nous traversions pendant le jour, furent aussi très préjudiciables à la vue. Si l'on fait entrer en considération ces deux causes combinées, aussi nuisibles l'une que l'autre, on s'explique cette maladie.

Des cas analogues de faiblesse de vue et de cécité ont été remarqués sur les chevaux. Ces pauvres bêtes partageaient notre sort. Déjà au camp de la Tschernischnja, mais plus souvent encore pendant la retraite, ils venaient la nuit auprès des feux autour desquels nous étions assis de la manière que j'ai dite tout à l'heure; là, ils allongeaient leur tête et leur encolure au-dessus de nous et tandis qu'ils recueillaient un peu de chaleur, il nous réchauffaient aussi de leur souffle.

A une heure tardive de la nuit, nous bivouaquâmes le long de la route, avec très peu de bois pour faire du feu; cependant, il faisait moins froid qu'auparavant. Depuis longtemps, mon cheval ne me servait pas à autre chose qu'à transporter les quelques moyens de subsistance que je pouvais posséder. En effet, depuis l'arrivée des grands froids, je marchais à pied, ayant les plus grandes peines à faire suivre le pauvre animal épuisé. Après la fuite de Wjasma, j'avais eu l'idée de le donner pour être mangé, mais toujours un sentiment de reconnaissance pour ses services passés m'avait retenu.

Cette nuit-là, j'étais, près du feu, en compagnie du

capitaine Lesuire de l'état-major général; nous tombâmes d'accord pour qu'il prît mon cheval à charge de me le payer, soit quand viendrait la période de repos tant espérée, soit au retour dans notre patrie.

Le 20 novembre, la température devint beaucoup plus douce et ma fourrure me parut trop chaude, trop lourde, et moi-même trop faible pour me charger d'un poids inutile. Je la jetai sur la route et je cheminai couvert d'un manteau et d'une capote, ayant une sacoche de laine munie de pansements sur une épaule, et sur l'autre une giberne d'officier; à part cela, mes vêtements étaient en lambeaux, à demi-brûlés, comme ceux de la plupart des gens qui cheminaient avec moi. C'est ainsi que j'arrivai à Orscha.

Nous y entrâmes à midi; sous le soleil, la ville nous parut attrayante. Nous passâmes le Dniéper qui est déjà très large à cet endroit, sur un excellent pont de bateaux, et nous pénétrâmes dans la ville comme dans un port où nous attendait le repos et le réconfort. Il y avait une garnison et des habitants; avec ces derniers, presque tous juifs, on fit des affaires. Comme ils possédaient des vivres, qui possédait de l'argent pouvait obtenir ce qu'il désirait.

Les hommes de la garde de Napoléon trouvèrent l'occasion de faire l'échange des banknotes rassemblées à Moscou et, parmi eux, il y en avait qui étaient bien pourvus. Je n'avais jamais aperçu de billets de banque; à Moshaisk on m'en avait montré un dont personne de nous ne

connaissait, d'ailleurs, la valeur. Plus tard, lorsque je fus familiarisé avec cette sorte de monnaie, je compris combien les soldats avaient été volés par les juifs, à Orscha, en faisant l'échange de leur argent.

On chercha aussi à se procurer du linge, mais bien peu y parvinrent. La malpropreté était trop grande et trop générale pour disparaître en une seule fois; le général von Scheler lui-même se trouvait sur le même pied que les autres et il découvrit de la vermine dans ses vêtements; dans cette guerre, le général en chef courait, sur ce point, les mêmes risques qu'un tambour ou un soldat du train.

Depuis longtemps, beaucoup de nos camarades n'avaient pas assez dormi, et notamment les jeunes gens qui ont un besoin particulier de sommeil. Quelques-uns qui s'étaient endormis isolément, n'apprirent notre départ qu'en s'éveillant; restés en arrière, ils furent perdus. D'autres se couchèrent sur les deux oreilles, dès leur arrivée, sans prendre la précaution de se munir d'abord de vivres; le matin, il leur fallut décamper à jeun.

Dans les guerres précédentes, mais plus souvent encore dans celle-ci, je vis des jeunes soldats dormir si profondément qu'ils n'entendaient pas même le bruit des canons dont les boulets tombaient dans notre camp ou passaient au-dessus de nos têtes. Dans ce cas, le bâton du caporal était indispensable; un simple secouement ne suffisait pas, et il n'était plus de mise, car on était trop pressé. Les vieux soldats dorment en général facilement mais beaucoup moins que les jeunes.

A Orscha, le comte Scheler voulant réparer le dommage que m'avait causé le vol de mon portefeuille, me fit présent d'un autre, le plus beau que j'aie jamais vu, ainsi que d'une montre de grande valeur. Je le remerciai chaleuseusement et lui déclarai que je conserverais, le mieux possible, son portefeuille auquel j'attachais autant de prix qu'à l'ancien; quant à la montre, je le priai de m'autoriser à en disposer à ma guise. Je la donnai, la même nuit, à un homme qui prenait soin de tous les généraux et officiers de l'état-major du corps wurtembergeois, et qui remplissait les fonctions d'intendant du quartier général. Cet homme, nommé Basler, fit merveille pendant toute la pénible retraite de Wjasma à la Bérésina. Alors que tout le monde était affamé, lui il avait du pain; même dans les endroits où il n'existait pas de fours, il trouvait moyen de faire cuire pendant la nuit; il se procurait souvent de la viande comme s'il la faisait tomber du ciel ou sortir des entrailles de la terre; en route, il avait de l'eau-de-vie, sans que personne pût soupçonner d'où elle provenait; en résumé, ce Basler rendit de multiples services aux généraux et officiers; quant à moi et à beaucoup d'autres, il me restaura souvent en me donnant à manger et à boire. Avec cela, il était discret, poli, complaisant et enjoué, mais il aimait à opérer en secret et à donner en silence. Cet homme qui nous avait été si utile en 1812, changea de manières, un an plus tard, en Silésie et en Saxe. Il s'enfuit avec une somme d'argent qui lui avait été confiée, fut repris en Bohême, condamné à la corde par le conseil de guerre et exécuté.

DOUZIÈME CHAPITRE

Nous recevons des renforts. — Mauvaises nouvelles. — Un vol incroyable. — Sur la Bérésina. — Cinq tentatives inutiles pour traverser les ponts. — Terrible confusion. — Je suis pris et dévalisé par les cosaques. — Le lieutenant Schæfer. — Plan de suicide. — Arrivée dans Borissow en flammes. — Plan de fuite. — Le général comte von Wittgenstein. — Je passe au service de la Russie. — Le docteur Witt, sa femme, son humanité. — Mon activité à Schutzkow. — Je suis atteint par le typhus. — Amélioration et rétablissement. — — Ma réputation de médecin.

Pendant ce temps, les Russes s'étaient approchés de la ville, par la rive gauche du Dnieper. Après l'arrivée du maréchal Ney, on détruisit le pont. Le départ s'effectua vers minuit du 21 au 22 novembre; on laissa en arrière des blessés et le matériel le plus encombrant, car il fallait fuir rapidement. Afin de n'être pas remarqués par les Russes et canonnés par eux, nous partîmes dans le plus grand silence, et en faisant un détour. A quelque distance, on rattrapa la grande route et, au jour, l'on fit halte, auprès du premier village. La garnison polonaise d'Orscha augmentait notre petite armée qui ne comptait plus guère que la Garde; en outre, le jour même, le reste du corps d'infanterie wurtembergeois, devenu tout petit, eut la surprise agréable de se voir renforcé par une compagnie complète de grenadiers. C'était celle du capitaine

von Vallois; elle était restée je ne sais où, sur la Duna je crois, depuis le mois de juillet; chassée de son poste par les Russes, elle nous ralliait maintenant avec des hommes en excellent état et au complet. On ne saurait dire le bonheur que nous éprouvâmes à l'arrivée de cette compagnie, mais aussi la triste et démoralisante impression que notre situation douloureuse et notre faiblesse produisirent sur les hommes qui la composaient. Il n'en reste pas moins remarquable que, dans notre état de misère, nous ayons encore pu éprouver quelque joie et quelque consolation tandis que nous ne soulevions, chez ceux qui nous les procuraient, que la plus profonde affliction. A la première halte, les drapeaux, heureusement conservés jusque-là, furent confiés aux grenadiers les plus solides. L'un enroula son drapeau autour de son corps, l'autre le plia dans son sac; comme au départ de Wjasma, je fus chargé, par le général en chef, de porter mon attention sur les hommes à qui les précieux fardeaux étaient confiés.

Mon collègue Scherer me donna un exemple de la manière dont certains hommes malades ou affaiblis réussirent à se tirer sains et saufs des circonstances mortelles que nous traversions. Il souffrait de crachements sanguins et perdait ainsi beaucoup de sang; devenu extrêmement pâle et faible, il se faisait soutenir sous les deux bras; il parvint ainsi à rentrer dans sa patrie, et ne mourut qu'en 1829.

Depuis deux jours, il dégelait; le froid était moins dur; la faim était devenue moins terrible car, à Orscha, nous

avions trouvé des vivres, et l'on pouvait maintenant acheter quelque chose. Cependant la nature et la vitesse de notre retraite ne se modifièrent qu'insensiblement, car nous apprîmes, à ce moment, les nouvelles les plus alarmantes. L'armée russe de Moldavie s'était avancée de Minsk sur Borissow dont elle avait enlevé tous les magasins; de son côté, le général comte von Wittgenstein marchait de la Duna sur la Bérésina que nous avions à traverser; enfin, les Bavarois étaient en fuite, tout comme nous (1).

Aujourd'hui, un officier de je ne sais quelle troupe des petits Etats allemands, vint demander un conseil à nos généraux. De ses six canons, il en avait pu amener deux jusqu'ici (ils étaient sur la droite de la route), mais il ne pouvait plus continuer à les traîner, car les chevaux étaient épuisés et les hommes à peu près tous perdus. Il reçut le conseil de faire ce que nous avions fait nous-mêmes, non loin de Wjasma, c'est-à-dire d'enclouer ses pièces et de rendre les affûts ou les roues inutilisables.

Nous poursuivîmes notre route tranquillement, car les cosaques ne nous inquiétaient plus. Les villes et les villages n'étaient plus, depuis longtemps, incendiés pendant le jour, mais jamais ils ne furent plus dévastés, pendant la nuit, que dans cette région de Bobr à Boris-

(1) L'armée de Moldavie, sous Tschitschagow, dirigée primitivement contre la Turquie, était devenue disponible depuis la conclusion de la paix entre la Russie et la Porte. Cette armée était destinée (voir la préface) à agir en liaison avec celle de Wittgenstein venant du Nord, et à couper la retraite à Napoléon, sur la Bérésina (Note de H.).

sow. Ainsi qu'il était arrivé pour le village de Tétérinka pendant notre séjour au camp de la Tschernischnja, lequel avait été peu à peu détruit pour alimenter les feux, ceux de cette région subirent le même sort, mais avec une plus grande rapidité. En une seule nuit, un village était démoli et dévoré par les feux de bivouac. Au matin, la dévastation cessait, mais les habitants ne pouvaient plus que difficilement reconnaître la place de leurs maisons.

Entre Orscha et Borissow, à un endroit où notre route croise celle qui vient de Mohilew, je vis un soldat westphalien, sur le chemin, qui offrait d'échanger pour du pain un grand morceau d'argent de 15 à 20 livres, monté dans un cadre, et qui provenait vraisemblablement d'une église. Personne ne désirait cet argent, personne n'avait de pain, et personne n'avait envie de porter ce fardeau. Les passants faisaient des remarques plus ou moins plaisantes ou risibles et qui durent affliger le Westphalien, car il ne trouva personne qui consentît à lui offrir un morceau de pain en place de son tableau.

En arrivant vers Bobr, nous rencontrâmes des voitures qui apportaient de Carlsruhe du riz et du biscuit aux troupes badoises. Je n'ai jamais pu savoir par suite de quelle circonstance favorable ces approvisionnements nous furent distribués.

Sur des nouvelles de plus en plus inquiétantes, nous atteignîmes, le 24 dans l'après-midi, la ville de Bobr; déjà, en grande partie, occupée par des fuyards et des

bagages venants de la Bérésina, elle fut complètement bondée après notre arrivée.

Bobr ne fut pas incendié pendant la halte que j'y fis, mais le village de Nemoniza, où nous passâmes la nuit du 25, fut d'autant moins épargné. Je dus moi-même, pour ne pas geler, transporter des poutres jusqu'à mon feu. Cela m'était arrivé bien souvent déjà, mais j'avais maintenant perdu beaucoup de mes forces. Autour de notre feu, dans la nuit, des Suisses, des Hollandais et autres alliés qui s'étaient battus soit sur la Duna, soit à Minsk, vinrent nous visiter. Ils cherchaient la consolation et l'espoir nécessaires au relèvement de leur courage auprès de nous qui, précisément, comptions sur eux pour améliorer notre triste situation. Ils partirent plus démoralisés encore qu'ils n'étaient venus. Nous passâmes la nuit sans dormir, dans l'attente anxieuse de ce qui allait advenir de nous sur les bords de la Bérésina, car trois armées russes nous entouraient.

Le départ s'effectua vers minuit du 25 au 26 novembre; j'étais en compagnie d'un courrier d'armée et de quelques officiers. Par une route glissante de verglas, que suivaient des voitures et des piétons marchant d'un bon pas, sous un ciel parsemé d'étoiles, nous arrivâmes devant Borissow.

Depuis Orscha, l'abandon de mon cheval m'avait mis dans la nécessité de demander à un soldat de porter mes trop rares approvisionnements de bouche et de se mettre à mon service. Cette nuit même, un canonnier vint m'offrir d'acheter un petit cheval; j'eus l'animal pour un

ducat. Mon serviteur le conduirait; quant au cheval, il porterait sur son dos un sac de pain, d'ailleurs vide. Lorsque vint le jour, Basler me dit que ce petit cheval lui avait été volé pendant la nuit; toutefois, il ne le réclama pas.

Non loin de Borissow, on passe un ruisseau sur un petit pont; nous tombâmes là sur un rassemblement confus de nombreuses voitures, de cavaliers, de chevaux de main et de piétons. Un de mes compagnons vola, en cet endroit, le sac que portait un cheval et le donna à mon serviteur. Cette cohue finit par se dissoudre et, au jour, nous arrivâmes dans la ville de Borissow à demi détruite. Dans le sac, se trouvait un jambon fumé, un peu de pain, des oignons et des pommes de terre. Un feu fut allumé et un repas préparé, puis consommé.

A Borissow, en cherchant à acheter des vivres auprès des juifs, et à savoir quelque chose des Russes qui se trouvaient à proximité, nous fûmes témoins du vol suivant. Un grenadier allemand qui ne connaissait pas mieux que nous la valeur des billets de banque russes, avait un portefeuille, épais de deux doigts environ, plein de ces valeurs. Il l'offrit à un juif pour quatre bouteilles d'eau-de-vie et quatre pains. Le juif se montrait froid devant cet échange avantageux et dit d'un air entièrement détaché : « Je ne donne, pour cela, que trois bouteilles d'eau-de-vie et trois pains ». Le soldat accepta, mais lorsqu'il voulut payer, le juif prétendit que le verre des bouteilles n'était pas compris dans le marché; il finit par

céder lorsque le grenadier lui déclara que, sans bouteilles, il ne pouvait rien faire de l'eau-de-vie. Plus tard, lorsque j'appris à connaître la valeur du papier monnaie en Russie, je compris que le juif avait gagné trois à quatre mille roubles en cette affaire. Dans l'été de 1813, durant mon séjour à Borissow, je reprochai plusieurs fois à ce juif ce honteux marché. Chaque fois, il me répondit : « Ah! oui! Monsieur! c'était un bon temps pour faire des affaires ».

De Borissow, en de nombreux groupes, nous remontâmes la Bérésina, en traversant des plaines de neige; sur la rive droite, en face de la ville, on apercevait les batteries, les canons et les soldats russes.

Nous parvînmes ainsi à l'entrée d'un bois où le chemin réunit les hommes jusque-là dispersés, les voitures et tout ce qui appartenait à l'armée. Notre troupe ne s'arrêta pas; nous apprîmes que Napoléon nous précédait avec les gardes. Le bois passé, notre route nous amena auprès d'une maison de campagne, Staroi-Borissow, où l'Empereur avait passé la nuit du 25 au 26. A partir de là, notre groupe traversa des espaces boisés où il fit un arrêt de deux heures environ. Tandis qu'étendus sur la neige, nous nous remémorions les heures les plus heureuses du temps passé au foyer familial, nous entendîmes résonner la fusillade des avant-postes à très courte distance, en même temps que le bruit des marteaux clouant les planches du pont dont nous devions faire usage pour franchir la Bérésina.

Nous partîmes au crépuscule pour continuer notre marche et atteindre le village de Studjenka où se trouvaient Napoléon, les gardes et tout ce qui constituait l'armée — le tout formait une incroyable cohue guerrière.

Avec nos généraux et beaucoup d'autres officiers, nous nous installâmes dans une grange à l'extrémité du village (1). Le reste de notre corps d'infanterie, fort d'à peu près 100 hommes, campait à distance d'une quarantaine de pas, dans un petit bois. On fit la soupe — du moins ceux qui avaient de quoi pour la faire — et l'on s'entretint longuement des difficultés de notre situation. Dans notre voisinage se trouvait un artiste strasbourgeois qui était arrivé de Moscou jusque-là, avec sa famille et une voiture. Il nous raconta qu'à son arrivée à Studjenka, il avait aperçu les Russes sur la rive opposée; ils avaient tiré quelques coups de fusil, puis s'étaient retirés.

Malgré tous les soucis que nous ressentions pour l'avenir, nous dormîmes cependant, car nous ne savions rien de l'heure où il faudrait partir, et, d'ailleurs, nos corps affaiblis et amaigris n'avaient pris aucun repos depuis la veille à minuit. Avec deux officiers, je m'étais étendu

(1) Dans cette grange, près du feu, je pansai encore une fois la blessure du comte von Scheler, sans me douter que ce devait être la dernière. Ce personnage grand, riche et noble, joignait au courage du guerrier les qualités et les vertus d'un citoyen. Il avait embrassé la carrière militaire sous le gouvernement du duc Charles-Eugène, fait toutes les guerres du Wurtemberg, sa patrie, jusqu'à la paix de 1814. Il vit cinq gouvernements et termina sa vie si méritoire en 1826, à la suite d'un coup de fusil, qui l'atteignit à la tête, dans une partie de chasse.

pour dormir dans une dépendance de la maison. Le jour nous réveilla, le 27 au matin, mais, dès notre sortie, nous constatâmes avec terreur qu'aucun de ceux avec qui nous étions arrivés la veille ne se trouvait plus là; l'artiste strasbourgeois lui-même était parti.

A notre première question, on nous répondit que nos compagnons s'étaient levés à 2 heures du matin et qu'ils avaient traversé la rivière. Dans les premiers moments, la présence dans nos environs de beaucoup de monde, de l'Empereur, des gardes, et même d'assez nombreux soldats wurtembergeois me rassura. Cependant, nous fîmes bientôt une tentative pour traverser la Bérésina, mais nous n'y pûmes parvenir tant était grande la masse de canons et de troupes qui obstruait l'entrée du pont, occupait tous les abords du passage et empêchait de s'approcher. A midi, nous recommençâmes notre essai mais ce fut pour nous heurter aux mêmes obstacles; on nous dit que les hommes armés et les combattants devaient passer tout d'abord. L'après-midi et le soir, nouvelles tentatives, mais la presse était encore plus grande et le bruit courait parmi ceux qui attendaient que le pont était en réparation et que personne n'y pouvait pénétrer pour le moment.

Dans le village, durant toute la journée, on vit encore arriver des détachements de troupes, de l'artillerie et des bagages; dans le lointain, en avant, sur le côté et derrière nous, se faisait entendre depuis longtemps une canonnade inquiétante. Les derniers arrivants voulaient immédiate-

ment se faire jour vers le pont, mais leurs efforts étaient aussi vains que l'avaient été les nôtres. On nous dit que Napoléon se tenait en personne près du pont et que ses gendarmes ne laissaient franchir la rivière qu'aux gens en armes ou capables de faire du service. Il avait ordonné de brûler les fourgons et les voitures d'officiers; en effet, beaucoup d'équipages furent détruits de cette manière. Le soir, on entendait dire : « Depuis que l'Empereur et les gendarmes sont passés de l'autre côté, aucun ordre ne règne plus sur la rive gauche. Un grand nombre d'hommes et de chevaux sont victimes d'accidents; il est impossible d'atteindre le pont et il n'est pas sans danger de le passer, car il menace à chaque instant de s'écrouler ».

Infiniment attristé par ma séparation d'avec les miens, j'avais fait cinq tentatives inutiles pour franchir la Bérésina; chaque fois je m'étais trouvé dans une telle cohue que poussé tantôt en avant, tantôt en arrière ou sur le côté, je n'avais jamais pu atteindre le pont, bien mieux je ne l'avais même jamais vu, et je m'étonne encore aujourd'hui d'avoir pu me tirer sans malheur des dangers qui me menaçaient de toute part.

Un officier supérieur de notre cavalerie me dit : « Napoléon va manœuvrer si habilement sur la rive droite « que nous passerons tous le pont sans obstacles; il a « reçu de nouvelles troupes de Minsk et de Wilna et « Tschitschagow est déjà en retraite ». Ajoutant foi volontiers à ces paroles, et confiant dans le succès de l'Em-

pereur, je montai, la nuit, dans une calèche qui attendait le moment de passer et qui, confiée à un cavalier presque aveugle nommé Schleicher (de Stuttgart), appartenait au général von Hugel (1). Je m'y couchai et dormis.

Le 28, de bonne heure, le tumulte était le même que pendant les deux journées précédentes, aussi bien dans Studjenka (2) qu'autour du village et devant le pont. Tous nos efforts pour effectuer le passage restèrent encore inutiles. Avec deux officiers, j'étais occupé, dans une grange à préparer le café; déjà nous avions fait griller les grains et, au lieu de les moudre, nous les écrasions avec une pierre après les avoir enveloppés dans un chiffon, quand on parla de l'approche des Russes. Dans la grange habitaient des officiers de l'intendance française; cette nouvelle les laissa, eux, leur suite et leurs beaux équipages, à peu près aussi tranquilles que s'ils étaient certains de pouvoir s'échapper heureusement. L'un d'eux avait même comme compagne une femme de Hambourg qui, à notre grand étonnement, était encore plus présomptueuse. Elle demanda, entre autres choses, du pain à un domestique : « Donnez-moi du pain, mon garçon! » Comme celui-ci lui tendait un morceau de pain noir,

(1) Ernest-Eugène baron von Hugel, plus tard ministre de la Guerre wurtembergeois; le « général Willi » du « Portrait de l'Empereur » de W. Hauff (Note de H.).

(2) Ce jour-là, se livra à Studjenka et, sur l'autre rive, aux abords du village de Stachow, la « bataille de la Bérésina » proprement dite : l'ensemble des combats qui se donnèrent dans la région dura du 25 au 28 novembre (Note de H.).

elle s'emporta et commença à tempêter et à jurer comme le peuvent faire seulement des charretiers ou des gens de leur espèce; elle renvoya le pain noir et en demanda du blanc. Nous restions interdits d'une telle grossièreté aussi bien que de l'insolence de cette femme vis-à-vis de nous pour qui le pain noir était, depuis longtemps, une denrée très rare et dont nous avions appris à apprécier la valeur.

Tandis que nous assistions au spectacle pitoyable donné par cette fille et que nous attendions que l'eau de notre café fût en ébullition, un cri se fit entendre soudain « Les cosaques! Les cosaques! », et presque aussitôt résonnèrent des coups de fusil et les mots « Koli! Koli! » dont nous savions la signification depuis le 4 octobre. Dans la plus grande confusion, j'emportai vivement mon café moulu, tandis que les uns se précipitaient dehors, et les autres à l'intérieur. Les grands désordres de la journée commençaient; le début avait été provoqué par un parti cosaque qui patrouillait derrière notre grange, mais la confusion s'augmenta considérablement quand des boulets de canon passèrent en sifflant au-dessus de nos têtes et vinrent tomber dans l'agglomération énorme de voitures entassée devant notre grange.

Il était grand temps d'abandonner ce local. Mon soldat sortit avec notre petit cheval; je le suivis. Dehors, c'était une ruée générale vers le pont. Nulle description ne pourrait rendre la confusion de la foule, le désir ardent de fuir, les cris, le désordre, la sauvagerie de ceux qui vou-

laient à tout prix devancer les autres. Voitures à bagages, canons, équipages, fourgons, charrettes, se pressèrent désespérément vers l'avant; roues et moyeux craquaient; vociférations et jurements proférés dans toutes les langues de l'Europe se croisaient; les fantassins frappaient à tort et à travers à coup de crosse de fusil; les cavaliers jouaient du sabre tout autour d'eux; les conducteurs faisaient des moulinets avec leurs fouets; on entendait les appels désespérés des femmes et des enfants. Dans cette mêlée incroyable, chacun était bientôt séparé de ses compagnons; je me vis soudain entouré de gens inconnus, aux visages convulsés par le désespoir, qui cherchaient le salut dans le passage ou dans la fuite. Et pendant ce temps, les boulets russes continuaient leur œuvre.

Une poussée me porta auprès d'une voiture que j'escaladai et alors je vis, à ma grande terreur, combien notre situation était mauvaise. En avant, une barricade de mille voitures peut-être, entremêlées les unes dans les autres; dans Studjenka qui n'avait plus que quelques maisons, et aux abords, une nouvelle digue circulaire de plusieurs milliers de véhicules occupant tout l'espace entre le village et le pont. La rive gauche de la Bérésina, aussi bien en amont qu'en aval, en était couverte, tous essayant de passer sur la rive droite; plus loin, les cosaques; à gauche et en arrière de nous, les lignes russes d'infanterie et de cavalerie avec de nombreux canons dont le feu rendait notre situation de plus en plus désespérée. A ma droite, vers l'amont de la Bérésina, j'aperçus une région non occupée par les Russes et beaucoup des nôtres

qui s'engagaient dans cette direction. « Nous avons encore une issue pour fuir », dis-je à ceux qui étaient auprès de ma voiture. Durant mon séjour à Studjenka, le bruit avait couru qu'on avait construit deux ponts dont l'un à notre usage et le second, plus haut, destiné aux Bavarois; d'autres affirmaient aussi qu'il y avait deux ponts en face de nous.

Si près que je fusse placé, et même du haut de ma voiture, je n'avais encore pu apercevoir le pont; la foule des véhicules et des hommes entassée sur notre rive ne me le permettait pas. Ce n'est que dans l'été de 1813, quand je vis la faible largeur qu'avait la rivière à cet endroit, que je pus m'expliquer cette circonstance.

Je descendis rapidement de ma voiture quand un boulet vint donner dans les roues d'un chariot voisin, en produisant un craquement terrible, et en blessant la femme d'un soldat. Je me hâtai, avec beaucoup d'autres, vers la direction où j'espérais trouver le salut. Il y avait autant de gens qui allaient dans notre sens que d'autres marchant en sens inverse. Ceux-ci prétendaient qu'il n'y avait, par là, aucun pont. L'absence de tout chemin et de toute trace de passage de troupes en était une preuve, mais nous en fûmes bien convaincus lorsque nous eûmes parcouru une verste environ dans la direction du village de Weselowo. En chemin, près d'une colline, nous fîmes la rencontre d'un soldat qui offrit de nous vendre de la farine humide et agglomérée. En revenant, je vis, dans un bois, un feu autour duquel se tenaient des soldats armés. Dans le but de me reposer, de me réchauffer, et

aussi de faire de nouveaux projets, je m'approchai avec quelques autres fuyards. Nous trouvâmes des grenadiers polonais surveillant quelques bœufs gris. Eux aussi assuraient qu'en amont il n'existait pas de pont.

Après quelques hésitations, on décida, sous la menace imminente de l'adversité, de la mort et de la captivité, de s'en retourner au village et d'y attendre que notre sort se décidât. Parvenus au coin du bois, nous vîmes accourir une bande innombrable de gens de notre espèce poussés par un parti de cosaques; je me jetai à gauche pour me cacher dans le bois, lorsque je me sentis soudain maintenu par le collet de mon manteau. Un cosaque était devant moi, le manche de sa pique en face de mes pieds. « Toi, officier? ». « Oui », fut ma réponse angoissée. Bien que je fusse fort effrayé, je n'en étais pas moins stupéfait et même content, à ce moment, de n'avoir pas encore senti le froid du fer, s'enfoncer dans ma poitrine. Je m'étais cru jusque-là plein de sang-froid et bronzé contre toute espèce de malheur, car toutes les misères que nous avions eues sous les yeux commençaient à nous accoutumer à une certaine indifférence, mais, en la circonstance, je me sentis entièrement démoralisé, comme le sont en général les prisonniers.

Le cosaque, un jeune homme de 24 ans environ, imberbe, avait le visage marqué de le petite vérole; néanmoins, il n'était ni horrible, ni rébarbatif. Me tirant à l'écart, il me signifia que j'avais à détaler et à lui donner tout ce que je possédais. Il me fallut quelque temps pour

arriver, sous mon manteau et ma capote, jusqu'au gousset d'où je tirai un papier contenant 14 ducats; je les lui tendis. Il parut satisfait, empocha mon argent, et plantant sa pique en terre en même temps qu'il me mettait ses poings sous le nez et faisait claquer sa langue, il me demanda si j'avais une montre. Je secouai la tête ou répondis non. Sans témoigner la moindre colère, il prit son fusil qui pendait derrière son dos, arma le chien, mit en joue et me visa. Alors, tout courage et tout sang-froid m'abandonnèrent, je tombai sur les genoux et, tout à fait inconscient, je criai en tremblant : Pardon! Comprit-il? Je n'en ai jamais rien su, mais il ne pressa pas la détente, remit son fusil sur son dos et descendit de cheval; je me relevai. Il fouilla lui-même dans la poche d'où j'avais sorti les ducats, y trouva ma montre de Leipzig, la porta à son oreille, et bien qu'il fût satisfait de sa trouvaille, n'en continua pas moins à me regarder d'un œil menaçant.

Non content des ducats et de la montre, il poursuivit des recherches plus complètes à l'endroit d'où provenaient ces objets; c'est ainsi qu'il mit la main sur ma décoration qui, avec son ruban, était enveloppée dans un papier. Je ne l'avais encore jamais portée, l'habitude étant, chez nous, de ne mettre les ordres que sur l'uniforme et non sur le manteau. A la vue de ma croix, il témoigna une grande joie et ses sentiments à mon égard parurent plus amicaux. Mais sa perquisition n'était pas finie. Dans ma cartouchière d'officier, il prit mes thalers — ces thalers que je gardais depuis la bataille de Borodino — et aussi

les roubles d'argent que je tenais du Polonais de Ljosna, puis, dans une pochette de drap, il s'empara de mon étui à instruments de chirurgie. Je le priai instamment de me rendre ce dernier objet, mais ce fut en vain. Il ne me restait plus rien que ma pipe, des ciseaux, quelques objets de pansement et le café en poudre dont j'ai déjà parlé.

Mon cosaque portait une croix de Saint-Georges, à laquelle il adjoignit aussitôt ma décoration. Au milieu d'une série de scènes semblables, il me conduisit vers l'arrière sans plus m'infliger de nouvelle souffrance. Un combat sérieux était engagé à notre droite, et je m'aperçus bientôt que je me trouvais dans le dos de la position russe. Des groupes de prisonniers furent rassemblés en cet endroit; parmi eux, je remarquai un jeune officier d'infanterie de notre régiment duc Guillaume. Je lui fis signe; il vint et nous nous tînmes désormais fermement par le bras. Il avait été plus maltraité que moi : il avait la tête et les mains nues; chapeau, manteau et tout ce qu'il possédait, était perdu. « J'ai nom Schœfer, et je suis fils du pasteur des Filder », ainsi commença son récit; le mien suivit; pendant ce temps, les rangs des prisonniers qui nous entouraient s'accroissaient sans cesse. Sur ces entrefaites, mon jeune cosaque s'en fut rejoindre les siens, et nous fûmes remis à d'autres pour être transférés ailleurs.

Le convoi de prisonniers se mit en marche en arrière de la ligne de combat des Russes. A notre droite, on

canonnait fort; notre route nous amena jusque dans un bois où il nous sembla désormais que le théâtre de la lutte était plus éloigné.

Schœfer voulait mourir, car il ne nous restait aucun autre espoir. Il éprouvait une faim et une soif douloureuses; j'étais moi-même à jeun, et, la veille, je n'avais pas assez mangé. Il me proposa d'acheter de l'eau-de-vie, d'en boire jusqu'à être ivres-morts, de nous coucher dans la neige et de nous y endormir pour ne jamais plus nous réveiller. J'approuvai son projet, mais je lui fis remarquer qu'il valait mieux le mettre à exécution avec de l'eau glacée, attendu qu'aucun d'entre nous n'avait ni argent, ni occasion d'acheter de l'eau-de-vie, et que l'ingestion d'eau glacée, dans l'état d'épuisement où nous étions, produirait le même résultat; le froid s'était, en effet, considérablement accrû dans la journée.

En route, nous croisâmes beaucoup de troupes russes qui, pour la plupart, appartenaient à la landwehr. Elles étaient vêtues de capotes grises et de chapeaux ronds ornés, sur la partie antérieure, d'une croix jaune; elles avaient des fusils et un équipement de cuir noir; les uniformes de leurs officiers étaient vert et rouge, avec une calotte. Nous admirions l'allure militaire avec laquelle ces troupes, malgré leur apparence rustaude, marchaient en colonnes serrées. Beaucoup de Français appartenant à notre convoi, et surtout des officiers, essayèrent de se plaindre auprès des officiers russes de la manière dont on les avait pillés, mais ceux-ci passèrent avec leurs

colonnes tandis que des cosaques accouraient à cheval et repoussaient dans nos rangs, à coups de knout, ceux qui s'en étaient écartés.

Je tenais toujours Schœfer par le bras, sans qu'il nous fût fait de mal, et la marche continuait, quand un commandement se fit entendre : « Les officiers, sortez des rangs ». Tous les deux nous obtempérâmes aussitôt à l'ordre et ne quittâmes pas la nouvelle place qui nous fut assignée; les Français mécontents s'attirèrent, au contraire, de nouveaux coups; quelques femmes pleuraient et se lamentaient constamment. Est-ce notre obéissance au commandement donné? Est-ce notre amour de l'ordre militaire? Faut-il dans les événements dont je vais parler en rechercher la cause? En tout cas, un vieux cosaque s'avança devant moi et m'offrit de monter sur un cheval de main qu'il avait pris. J'enfourchai l'animal, sans, d'ailleurs, que le cosaque lâchât la bride. Schœfer obtint une faveur analogue.

Sur ces entrefaites, mon cosaque — qui malgré sa tête et sa barbe grises avait un bel aspect militaire — voulut engager la conversation avec moi. A chacune de ses paroles, je disais un oui ou un non en allemand; j'inclinais ou agitais la tête suivant qu'il me semblait comprendre le sens de quelques mots, par exemple : « N'est-il pas vrai que les cosaques sont de braves gens? » Déjà auparavant il m'avait donné un peu de son pain; maintenant, il me tendait son bidon avec de l'eau-de-vie; plus tard, il m'offrit encore un morceau de sucre. Mais son amabilité et sa générosité avaient une cause. Dans ma cravate de

soie noire, il soupçonnait la présence de ducats; par deux fois, il me palpa le cou jusqu'à ce qu'enfin il se fût approprié ma cravate. Il échangea aussi son manteau grossier contre le mien qui était plus fin; il avait également grande envie de mes bottes de velours et me donna à entendre d'une manière claire qu'il voulait enlever les siennes; il ne mit cependant pas ce projet à exécution.

Sur ces entrefaites, nous arrivâmes à un village où se trouvaient déjà beaucoup de prisonniers. Près de là, des troupes russes étaient déployées en ligne; la canonnade et la fusillade duraient encore sur notre droite.

Un officier âgé, qui me sembla d'origine allemande, était là, à cheval. Je lui demandai où nous conduisait cette route? Vers Borissow! Après quelques autres questions et réponses, il me dit : « La guerre se terminera vraisemblablement aujourd'hui, car c'est aujourd'hui que nous prenons à la fois l'oiseau et son nid ».

Le froid se fit plus vif; la neige tomba; bientôt elle nous enveloppa de ses tourbillons; puis vint la nuit. Schœfer qui n'avait ni chapeau, ni gants, ni manteau, était si gelé qu'il avait depuis longtemps trouvé préférable de marcher à pied. Notre escorte de cosaques diminuait peu à peu, et il n'en restait plus que quelques-uns; mon vieux cosaque s'en alla aussi et, à mon tour, je dus marcher.

Nous avions passé beaucoup de bois où, çà et là, des feux abandonnés couvaient encore. Sur ce chemin non frayé, par un très grand froid, par le vent, dans une neige dont l'épaisseur augmentait, les faibles forces qui

me restaient soutenant à peine mon corps affamé — je n'avais encore mangé que les dons de mon second cosaque — je me sentis envahi de tristesse en songeant à l'avenir. Le manque d'argent et de tout ce qui pouvait m'être une consolation, une extrême fatigue, provoquèrent en moi un tel découragement que je crus succomber; mes craintes s'augmentèrent encore du spectacle des gens de notre convoi qui tombaient et de la perte de Schœfer.

Dans le lointain, sur une hauteur, nous aperçûmes un grand incendie; nous supposâmes que Borissow brûlait. Nous atteignîmes ce point, à une heure tardive de la nuit; notre épuisement était extrême. Le but de la journée était atteint, et avec lui, l'espoir de quelque repos, mais l'attente angoissante du sort que nous réservait l'avenir m'étreignait.

Nous tournâmes longtemps dans les rues jusqu'à ce que les cosaques aient trouvé l'homme qui devait prendre notre commandement. Enfin, devant une petite maison, on commanda : Halte! Un de nos conducteurs entra, un second se mit en sentinelle devant la porte, les autres entourèrent la troupe de 300 à 400 hommes que nous formions. Quelques officiers français voulurent pénétrer dans la maison, le knout de la sentinelle les en repoussa.

Notre attente pouvait avoir duré une heure, lorsque l'ordre qui nous assignait un cantonnement arriva. La ville était dans un désordre incroyable; l'incendie éclairait une foule d'objets nouveaux pour nous qui offraient

un spectacle guerrier tout à fait inaccoutumé. Une rangée de maisons en flammes nous fut attribuée. Immédiatement dans la foule des prisonniers l'idée naquit et se répandit dans toutes les langues qu'on avait l'intention de nous pousser dans le foyer. Des cris, des plaintes, des pleurs et des prières s'élevaient de la foule; les femmes se faisaient particulièrement remarquer et augmentaient encore un tumulte déjà extrême. « Si je dois mourir dans le feu, que ta volonté soit faite, mon Dieu! », pensai-je et je ne me séparai point de la troupe à laquelle j'étais attaché. Au surplus, personne n'avait eu de pensée aussi sombre; nous ne devions ni mourir dans le feu, ni être gelés. Il n'y eut point d'ordre de cette sorte, et les quelques centaines de gens de mon espèce s'établirent autour des maisons en flammes, mais aucun ne fut poussé dedans.

De l'infanterie nous entoura que nous sûmes bientôt appartenir au régiment de Tobolsk. Notre fatigue était voisine de l'épuisement. Nous grelottions d'angoisse autant que de froid. Nous nous couchâmes sur la terre desséchée par les incendies voisins et devenue lisse par le passage des hommes. Au début, il fut impossible de dormir, car le désir de s'enrichir poussait nos gardiens à chercher sur nous tout ce que les cosaques pouvaient nous avoir laissé. Beaucoup de gens qui possédaient encore des sacs, furent obligés de les donner, et qui opposait de la résistance était fort impoliment mis à la raison. Je remarquai cependant qu'après une rapide perquisition beaucoup de sacs furent restitués. L'un des soldats s'ap-

procha de moi et me dit : « Toi, capitaine? » « Oui », répondis-je. Il est probable qu'en répondant non, la visite ne m'aurait pas été épargnée! Cette fois, je perdis complètement tout ce que mes deux cosaques ne m'avaient pas encore enlevé; cependant, je ne subis aucune brutalité.

Autant je m'étais séparé avec regret de mon étui chirurgical, autant j'eus de peine à perdre ma pipe. Je l'avais achetée à Vienne après la bataille de Wagram. Une image représentait Emma de Falkenstein au moment où, en terre promise, elle répand l'huile sur la blessure du chevalier recueilli au couvent, et où tous deux se reconnaissent à leurs anneaux.

Séparé de tous ceux que j'aimais ou à qui j'étais rattaché, dépouillé de tout ce qui pouvait m'être utile dans l'avenir, je me trouvais seul désormais, parmi des milliers d'étrangers, aussi pauvre, aussi dépourvu et aussi malheureux qu'eux tous. En proie à une fatigue incroyable, plus grande encore que la faim, j'étais étendu sur la terre chauffée par les premiers incendies voisins. Tout était devenu silencieux autour de nous, et, pour la première fois de ma vie, j'entendais des soldats prier. C'était un spectacle extraordinaire de voir combien nous étions empilés les uns sur les autres et mélangés. Sur mes jambes était couché un Polonais peut-être; à droite, j'avais un Italien; à gauche, un Espagnol ou un Portugais; ma tête reposait sur un Français. Le mélange était complet! Soupirs, plaintes et prières augmentaient et j'entendis, à peu

près dans toutes les langues des pays catholiques de l'Europe, invoquer le nom de la Sainte-Famille et réciter l'*Ave Maria*. Quant à moi, je me consolai, comme bien souvent, de ma terrible situation, non seulement par la notion d'une conscience pure, mais encore par le souvenir de certains morceaux des poëmes sacrés de Gellert. C'est au milieu d'un tel entourage et plongé dans de telles pensées que je finis par m'endormir.

Mon sommeil avait peut-être duré deux heures quand je me réveillai. Malgré la disproportion entre le nombre incroyable des prisonniers et le faible effectif des hommes de garde, tout, autour de moi, était plongé dans le repos le plus complet. Je résolus alors de me lever et de me mettre à la recherche de compatriotes. Je m'en allai, sans rencontrer d'obstacles, loin sur les places de la ville occupées par des groupes de gens endormis, mais je ne pus satisfaire mon désir. Enfin, auprès d'un petit feu, je rencontrai quatre hommes du régiment léger de chasseurs du roi, parmi lesquels un maréchal des logis chef. Je m'introduisis cinquième en leur compagnie. Ils s'entretenaient entre eux de la possibilité de fuir. Ils pensaient réussir parce que l'un d'eux comprenait le polonais, qu'un autre possédait quelques ducats, et parce qu'ils croyaient à l'existence d'un pont sur la haute Bérésina à destination des Bavarois. Mais comme j'étais moi-même convaincu du contraire, et comme je leur racontai que cette erreur avait été précisément la cause de ma captivité, ils abandonnèrent leur projet, et se mirent à faire chauffer

de l'eau. J'avais encore mon café en poudre, un autre détenait une paire de petites pommes de terre.

Minuit était passé depuis longtemps; nous mangeâmes, puis, autour de notre petit feu, nous nous mîmes à parler de l'affligeante actualité et de l'avenir sans espoir. Alors, un Allemand s'approcha de nous; il était employé dans l'armée russe. La curiosité l'avait poussé à effectuer une ronde matinale et il espérait que nous en éprouverions quelque satisfaction. Comme il nous trouva disposés à parler des événements de la guerre, il nous demanda qui et d'où nous étions? Lorsqu'il sut que j'étais médecin, il dit : « Oh! en ce qui concerne les médecins, par le temps qui court, ils seront pourvus; notre général les accepte, mais à la condition expresse qu'ils soient allemands ». Je dois dire que ces paroles ne me firent aucune impression. L'homme nous avait laissés depuis longtemps lorsque ma petite société s'efforça très vivement d'attirer mon attention sur les dires de notre visiteur; le maréchal des logis chef qui voulait devenir mon serviteur et pensait ainsi pouvoir vivre, se montra le plus pressant.

La nuit était passée; le 29 novembre commença par une froide et trouble matinée; une foule incroyable de Russes, de cosaques, de prisonniers de toute sorte, de femmes et de juifs, en résumé, un mélange bariolé et nombreux, se mouvait sur les places et autour des ruines de Borissow. Ayant promis à mes compagnons de revenir après avoir effectué des recherches pour sauver mon existence, je me séparai d'eux; j'avais à peine fait quelques pas, lorsque

je remarquai l'homme qui était venu nous voir pendant la nuit. Je m'avançai vers lui et lui adressai la parole en ces termes : « Je suis résolu à prendre du service comme médecin des hôpitaux pendant ma captivité; indiquez-moi où je dois m'adresser dans ce but ». Il me conduisit à l'officier commandant le poste le plus proche; celui-ci qui parlait allemand fit aussitôt appeler un sous-officier, lequel comprenait aussi notre langue, et lui donna l'ordre de me conduire chez le général.

Bientôt, je me trouvai devant un général russe, entouré d'un grand nombre d'officiers portant des uniformes et des capotes diverses; il regarda avec compassion ma tenue lamentable. La chaleur de la chambre — depuis Bobr je n'en avais plus connu de pareille — me parut extrêmement bonne.

« Qui êtes-vous? » me dit le général en allemand. « Je suis médecin-major; j'ai été fait prisonnier, hier, de bonne heure, et je désire faire du service comme médecin dans un hôpital, pendant tout le temps que durera ma captivité. J'ai entendu dire, cette nuit, que les Russes acceptaient les médecins allemands. » « A quelle nation appartenez-vous? Où êtes-vous né? » Dans mes réponses, il parut s'attacher surtout à Stuttgart, et comme je pus répondre aux questions particulières qu'il me posa à ce sujet et qui se rapportaient à un comte von Wittgenstein, vivant là-bas, il se montra amical et bien disposé.

Notre conversation pouvait avoir duré trois ou quatre minutes, lorsqu'elle fut interrompue par l'entrée d'officiers prisonniers. Le général prêta l'oreille à chacun

d'eux, si misérable et si terrible que fût son apparence. L'un était recouvert d'un tapis de cheval; lorsque le général lui demanda qui il était, il répondit : « Je suis chef d'escadron d'un régiment de chasseurs, etc. ». Alors un médecin français fit son entrée; son aspect était encore plus minable que le mien et celui de tous les autres; il était maigre et noir comme un cadavre nègre, ses vêtements en haillons et brûlés lui donnaient l'apparence d'un mendiant juif; dans ses mains tremblantes, il tenait un mélange d'orge vulgaire, de pois et de terre; en le montrant, il dit : « Depuis cinq jours voilà mon aliment; je suis prisonnier et malade; vous voyez ma misère! » « Donne du pain », dit le général à un domestique, « la misère de ces hommes est vraiment épouvantable et terrible! » Le serviteur apporta un gros pain d'environ 12 à 15 livres qui fut partagé entre nous.

Je m'écartai aussitôt avec mon pain et je demandai à un officier, fumant sa pipe sur une chaise, près de la cheminée voisine de la porte de sortie, quel était ce général? « C'est le comte von Wittgenstein », me fut-il répondu. J'aurais dû le deviner déjà d'après notre conversation sur Stuttgart, mais, pour la plupart d'entre nous, les idées étaient aussi diminuées que les forces physiques. Sur cette réponse, je me retirai plus loin et j'arrivai jusqu'à une porte vitrée que mon manteau accrocha au passage et qui s'ouvrit. J'entrai et je trouvai de nombreux officiers dormant sur le foin. Je me couchai dans un coin, mangeai mon pain, réfléchis quelque temps à ma malheureuse situation, et m'endormis.

Mon sommeil pouvait avoir duré longtemps, car lorsque je m'éveillai tout ce qui était autour de moi était différent. Les officiers étaient partis, le foin sur lequel ils reposaient était rangé; je me vis seul dans mon coin, avec le reste de mon pain sur mes genoux. Le silence de la maison m'incita à me lever; je m'avançai jusqu'à la porte vitrée et aperçus le général, seul dans la chambre, assis à sa table, et écrivant en me tournant le dos. Je voulus me glisser dehors, mais il me remarqua et, se levant, me dit : « Vous êtes donc encore ici? Je vous ai conseillé, hier, de vous promener par la ville. Vous y rencontrerez certainement un homme qui est médecin-chef de mon armée » — il me décrivit exactement sa taille et tous les détails qui me permettaient de le connaître — « Il porte sur le dos une poche de drap brun et va de maison en maison pour panser, opérer, etc., les blessés qui s'y trouvent. Dites-lui votre désir, en ajoutant que c'est moi qui vous envoie ». Mon pain sous mon manteau, je m'inclinai et sortis.

La place était moins animée et moins peuplée que dans les premières heures de la matinée. Je n'y trouvai plus mes compagnons de la nuit, avec lesquels je comptais partager mon pain; la plupart des prisonniers avaient été emmenés; néanmoins tout avait encore un aspect très guerrier. J'avais à peine fait quelques pas, lorsque je vis l'homme que le comte m'avait dépeint. Il entrait dans une maison, à ma droite, suivi d'un second qui portait sur le dos la fameuse poche en drap brun. Je doublai

le pas, autant que me le permettait ma faiblesse, pour atteindre la maison et j'entrai immédiatement dans la cuisine. Une servante qui se tenait devant l'âtre du foyer s'effraya à ma vue et se précipita dans une chambre en criant : « Jesus Christus! ». Aussitôt apparut une femme rayonnante de jeunesse et pleine de charme, vêtue d'un costume d'une parfaite blancheur, telle enfin que je n'en avais plus jamais vu depuis la traversée de Polozk, depuis l'apparition sur les balcons de Moscou, depuis Borowsk. « Que voulez-vous? », me dit-elle d'un ton plein de compassion. « J'ai été envoyé ici par le comte von Wittgenstein ». Sur cette déclaration elle disparut, et revint presque aussitôt avec son mari. Je racontai brièvement pourquoi j'étais venu, qui j'étais, comment j'avais été fait prisonnier. Alors il se retourna vers sa femme et la pria de me faire préparer immédiatement un breuvage chaud. C'était le docteur Witt, alors médecin-général supérieur de l'armée du comte Wittgenstein. On m'apporta bientôt du thé que j'avalai en tremblant et si goulûment qu'il m'arriva de porter la tasse à mon oreille au lieu de la bouche; au déjeuner qui suivit j'en fis autant avec ma cuiller. Puis, de part et d'autre, nous bavardâmes. Le docteur Witt me dit qu'on avait pris, la veille, un convoi de quatre médecins avec des malades et des blessés wurtembergeois et qu'on les avait réunis dans un village à dix verstes de là.

Il était midi; je pris un repas comme en temps de paix, sur une table recouverte d'une nappe, préparé avec une propreté et des produits irréprochables; j'en fus tout

réconforté. Le quatrième convive était le médecin russe Winzmann, hessois d'origine, c'est lui qui portait aujourd'hui la sacoche de drap brun. Il avait été pris par les Français au mois de juillet, à Witebsk, y avait dû faire du service dans cette place, et était revenu dans le camp russe à la Bérésina. Après le repas, arrivèrent des aides de camp du comte Wittgenstein, des officiers de la Garde impériale, d'autres encore, qui me posèrent de nombreuses questions sur notre retraite.

Je parcourus ensuite les places et les rues de Borissow, dans l'espoir de rencontrer des compatriotes, mais je n'en trouvai aucun; je vis, au contraire, beaucoup de dragons saxons et de fantassins français. Ils appartenaient à la division Partouneaux qui avait capitulé dans la nuit précédente et qui était arrivée, dans la matinée, à Borissow (1). On leur avait permis de conserver leurs bagages et leurs sacs.

Je revins chez le docteur Witt. Lui et sa digne épouse s'occupèrent activement d'améliorer ma déplorable situation. Ces deux excellentes personnes montrèrent une telle indulgence pour mon état de faiblesse et de maladie que mon estime et ma reconnaissance leur sont acquises pour jamais.

Cette nuit-là, je dormis excellemment, dans une cham-

(1) La division Partouneaux, du corps du maréchal Victor, avait été coupée du corps principal et obligée de se rendre, le 17 au soir, en raison de la supériorité des forces de Wittgenstein (Note de H.).

bre chaude, couché sur du foin. Le matin du 30 novembre, la ville offrit un spectacle plus guerrier encore que la veille, mais, cette fois, les troupes russes étaient plus nombreuses que les prisonniers. Durant ma présence à Borissow, j'entendis nommer tous les généraux en chef russes dont j'avais appris à connaître les noms pendant la guerre. On m'assura en outre qu'en deux jours, on avait fait 30.000 prisonniers.

Ce même jour, plusieurs médecins appartenant à l'armée française vinrent offrir leurs services pour la durée de leur captivité. Le docteur Witt n'en accepta qu'un seul, M. Decroix, natif de Kœnigsberg.

Mon nouveau bienfaiteur nous désigna tous les deux pour nous rendre au village de Schutzkow, situé à dix verstes sur la route de Polozk, où 3.000 blessés et malades russes ou prisonniers étaient cantonnés, avec un seul médecin russe pour leur donner des soins.

Le 1er décembre, le docteur Witt prit toutes les dispositions nécessaires relatives à la masse des malades et blessés, à leur transport et leur séjour ultérieur; le 2, il partit. Il me donna un ordre écrit d'après lequel je devais relever le médecin de Schutzkow, lequel rejoindrait son corps; Decroix m'était adjoint.

L'armée russe s'était éloignée avec tout ce qui lui appartenait; je pris le cantonnement du docteur Witt et j'attendis que le commandant de Borissow me fît parvenir mes papiers. Après trois jours passés, ceux-ci n'arrivant pas, je me rendis avec Decroix chez le commandant de

place, car je désirais me rendre actif et utile. Dans la même maison où j'avais eu mon entretien avec le comte von Wittgenstein, je trouvai deux officiers supérieurs à qui j'expliquai, en langue allemande, la mission que j'avais reçue et mon désir de m'occuper utilement. « Tous vos Allemands sont-ils aussi pleins de zèle? » me demandèrent-ils. Ils me posèrent quelques autres questions sur notre retraite, sur la situation des Allemands, et des Alliés notamment, vis-à-vis des Français; à cette dernière interrogation, je répondis selon la conviction que j'avais acquise depuis longtemps : « Le soldat d'un maître puissant se croit toujours permis certains privilèges. Autrefois, au temps de l'empire d'Allemagne, lorsque nous étions encore avec les Autrichiens, il nous arrivait souvent d'entendre : Allons, faites place, soldats des princes, à ceux qui servent le grand Empereur! Depuis que nous sommes alliés aux Français — c'est-à-dire qu'entre nous, il devrait s'agir de droits égaux — nous entendons : la grande nation a toujours la préférence! ». Un des deux officiers répondit : « Il en va toujours ainsi dans la vie, entre grands et petits. Les latins disaient déjà : *Cedi majori!* ». Ils nous congédièrent en nous assurant que nous pourrions partir le lendemain.

C'est seulement le 7 décembre, dans la matinée, par un froid extrêmement vif, que nous quittâmes Borissow. Sur la route, nous rencontrâmes beaucoup d'isolés appartenant à l'armée russe et de nombreux cadavres des nôtres gisant çà et là. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes à

Schutzkow et joignîmes bientôt le médecin W.... Notre arrivée, et plus encore l'ordre d'après lequel il devait rallier son corps (il appartenait à la landwehr de Saint-Pétersbourg), le réjouirent beaucoup. Il nous reçut bien et nous hébergea le mieux qu'il pût. Nous contribuâmes à bonder son cantonnement, déjà si rempli. Je trouvai chez lui les quatre médecins wurtembergeois dont m'avait parlé le docteur Witt, c'est-à-dire mon collègue Zipperlen et les aides-majors Kuhnle et Gœrtner; j'ai oublié le nom du quatrième. Le médecin russe W... fit ses préparatifs de départ. Il me passa ses malades, me les recommanda, puis, le deuxième jour, il partit, emmenant Zipperlen, non sans avoir, au préalable, rossé d'importance son domestique qui n'avait pas salé le veau rôti préparé pour le voyage.

Peu après mon arrivée, l'officier commandant le village me conduisit dans un magasin complètement rempli de peaux de mouton parmi lesquelles j'en pus prendre une à mon choix. Il donna également, à chacun de nous, un soldat parlant allemand pour nous servir d'interprète. Pour ma part, je reçus les deux plus habiles : Ivan Krinsky, fils d'un boucher de Riga et Wrède, fils d'un jardinier de Saint-Pétersbourg. Ces hommes nous accompagnaient auprès des malades, nous éclairaient pendant les pansements, traduisaient ce que nous avions à dire; à la maison, ils étaient cuisiniers et domestiques.

Nos occupations commencèrent. De toute part, des officiers blessés me faisaient demander qui, pour la plupart, m'avaient été recommandés par M. W.... Je trouvai

beaucoup d'entre eux dans les mauvais cantonnements que sont, en ce pays, les maisons de paysans; les soldats étaient encore plus mal et plus resserrés.

La plupart du temps, il faisait nuit, car le jour durait cinq heures seulement, et c'est à peine si l'on y voyait clair dans des maisons où le jour pénétrait parcimonieusement au travers de minuscules fenêtres et où la chambre était remplie d'hommes. Au début, tout faisait défaut de ce qui est nécessaire pour soigner et traiter des malades, le bois de chauffage excepté. On manquait même de moyens d'éclairage, si bien que durant tout l'hiver, la plupart du temps le jour comme la nuit, il nous fallut procéder à nos manipulations médicales à la lueur de copeaux résineux.

L'exemple suivant montre combien, au début de notre séjour, nous étions démunis des choses les plus nécessaires : nous n'avions ni charpie, ni bandes de linge à pansement. Le commandant du village nous procura de la toile, mais elle était abominablement noire, grossière et malpropre, car elle provenait, le plus souvent, de chemises de paysans polonais de la région. Pour en faire de longues bandes, on les coupait en carré, à partir du bord extérieur jusque vers le milieu, ce qui fournissait des bandes fort incommodes et biaisées. Nous eûmes de charpie juste ce que les officiers et les soldats en pouvaient préparer; d'emplâtres, nous n'en avions point. Tous les autres objets indispensables à la confection d'un pansement conforme aux règles de l'art faisaient défaut. Les

attelles pour fractures de membres durent être remplacées par des morceaux de bois.

La pénurie d'instruments de chirurgie était générale; en dehors d'un bistouri qui m'avait été donné par le docteur Witt, personne n'avait d'instrument, à l'exception de Decroix, mais celui-ci cherchait à éviter toute opération. Mon bistouri, au contraire, me rendit plus de services qu'aucun de ceux que j'aie jamais possédé; il était d'ailleurs, exceptionnellement bon. Je n'exagère pas en disant qu'à Schutzkow, j'ai, à moi seul, extrait plus de deux cents balles ou autres corps étrangers avec cet unique instrument, qu'il m'a servi à procéder à l'élargisgissement d'autant de blessures, à couper des conduits fistuleux et à sectionner de nombreux lambeaux de chair devenus fiévreux.

Quant à des médicaments pour un malade, quelle que soit son affection, nous n'en avions absolument aucun qui pût procurer un adoucissement ou une aide. Dans ces conditions, il nous fallait bien, dans nos visites, nous contenter de prescrire des dispositions d'hygiène et nous borner à des paroles de consolation.

Nous sortions le matin de bonne heure, bien avant le jour, pour panser nos blessés et visiter nos malades. Le village qui comprenait une longue suite de maisons avec des granges et des écarts en arrière, avait été divisé en trois parties; chacun de nous visitait une section tous les jours, et la plupart du temps deux fois par jour.

Tous les officiers étaient très discrets, polis et reconnaissants. L'intérêt qu'ils portaient à mon état sanitaire

contribua beaucoup à ma conservation. Ils partageaient avec moi leur linge et tout ce qu'ils avaient; mais le thé qu'ils m'offraient souvent au cours de mes visites fut surtout bienfaisant pour ma santé débile.

Le typhus, ou peste de la guerre, sévissait dans notre village avec une violence incroyable et terrible. Il s'était répandu par notre intermédiaire à nous prisonniers, car j'avais assisté à son début au camp de la Tschernischnja, j'avais vu son extension pendant la retraite, je vis enfin son déclin à Schutzkow. En attendant, il exerçait ses ravages avec une telle fureur qu'il n'y a pas d'exagération à dire que la moitié des malades en moururent. Parmi les prisonniers, cette proportion de la moitié fut certainement dépassée.

L'un de ceux-ci, un sous-officier que Kuhnle connaissait depuis longtemps, était parmi les candidats à la mort. A Smolensk, au mois d'août, un boulet de canon lui avait brisé l'articulation fémoro-tibiale; il fut amputé et guérit. Pris, encore invalide, aux environs de Bobr, en même temps qu'un convoi de malades, il vint à Schutzkow. Là, son moignon guéri s'était rouvert; la peau et les muscles s'étaient rétractés; l'os, abominablement noir, dépassait notablement; le malade était lui-même fort amaigri, rendu aussi noir qu'un nègre par la fumée et la saleté, grelottant de fièvre, mais ayant encore sa connaissance. Souvent, il posait à Kuhnle la même question : « Comment peut-il se faire que je sois en proie à de telles souffrances et à une pareille misère? ». Kuhnle lui répondit alors : « Puisque vous renouvelez ainsi votre

interrogation, je vais vous répondre. Le Ciel use tôt ou tard de son droit de récompense ou de punition envers ceux qui ont commis de bonnes ou mauvaises actions, et je crois que le moment est venu pour vous d'être puni de votre méchanceté criminelle et du meurtre odieux que vous avez commis à Steiermark. Votre maladie est d'une telle nature que ni les secours de notre art, ni la force de votre corps, ni les circonstances dans lesquelles nous vivons, ne permettent d'en espérer l'amélioration, priez donc Dieu qu'il vous pardonne votre faute; il se pourrait qu'il vous rappelât bientôt ». La nécessité apprend à prier. Cet homme rude commença, en notre présence, à balbutier l'hymne des moribonds : « Qui sait si notre fin n'est pas proche! » Nous le laissâmes en le consolant; quelques jours après, il n'était plus qu'un cadavre.

Je me rappelais encore très nettement cette histoire de meurtre. Peu après la bataille de Wagram, nous marchions sur Fiue; nous traversâmes le pays de Steyr. En passant dans un village, ce sous-officier avait tué un jeune boulanger d'un coup de fusil tout simplement parce que, dans la foule de ceux qui réclamaient du pain, il n'avait été servi ni assez vite à son gré, ni avant les autres. Cet acte cruel souleva une grosse émotion; une action judiciaire fut immédiatement entamée contre le meurtrier qui pendant six mois resta emprisonné, mais, je ne sais pour quelle raison, il avait été pardonné.

Un travail assidu et une nourriture devenue toujours meilleure m'avaient beaucoup réconforté. Mon corps ga-

gnait en forces et en périmètre, j'étais plus gai et me sentais plus à mon aise. Ce sentiment de bien-être me donnait à réfléchir; alors que tant de gens mouraient autour de moi et auprès de moi, mes forces et ma santé, au contraire, revenaient! Si je ne manquais pas de remercier Dieu de mon rétablissement, je me rappelais aussi les paroles d'Hugeland : la sensation du bien-être n'est souvent que le messager d'une prochaine maladie.

Dans la semaine de Noël, style russe, un matin que j'étais sorti de bonne heure selon mon habitude et que je me sentais bien portant et réjoui, je parvins à l'extrémité du village, ayant déjà effectué la majeure partie de mes visites; je voulus aller d'une maison à une autre lorsque, soudain, comme frappé par un éclair, je tombai malade. Mes forces m'abandonnèrent, je roulai sur le sol et perdis connaissance. La maligne et mortelle maladie épidémique m'avait frappé d'une manière si irrésistible que je ne me rendis aucun compte de ce qui arrivait; je ne sus même pas que deux soldats russes m'avaient transporté dans mon cantonnement.

Couché sur un lit de camp, avec du foin et de la paille, je passai de nombreux jours dans l'inconscience et le délire.

Au mois de janvier 1813, la période la plus grave de la maladie était passée et une amélioration se produisit en même temps que revint la connaissance. C'est alors qu'un jeune médecin français fut envoyé à Decroix; il manifesta son étonnement et son admiration que, sans

médicaments, j'aie pu me tirer de la maladie; il me tendit un morceau de sucre sur lequel il avait versé je ne sais combien de gouttes d'huile de menthe poivrée. Je le pris, et c'est alors qu'il me sembla engager la lutte avec la mort. Ma bouche était enflammée, comme si elle était à la fois piquée et rongée par du métal en fusion. Je me tortillais comme un ver, sans que personne me donnât une gorgée d'eau. Longtemps je souffris comme un possédé; enfin, je surmontai cette cruelle souffrance; ma connaissance devint plus lucide, mais, pendant ce temps, le donneur de remèdes avait disparu.

Mon serviteur russe s'efforça de me soigner pendant toute ma convalescence; il ne remplit pas seulement son devoir d'homme, mais aussi celui de chrétien; il priait souvent et avec ferveur; quand il avait terminé son oraison en allemand, il commençait à implorer ma guérison en disant la prière que les Russes lui avaient apprise.

Je me rétablis cependant avec une très grande lenteur, et je n'étais pas peu inquiet pour le retour de mon ouïe et de ma vue. Les longues nuits que je passais dans l'insomnie m'apparaissaient comme des demi-éternités douloureuses, car tout dormait profondément autour de moi.

Vers la fin de février 1813, ma convalescence était si avancée que je pus de nouveau m'occuper de mes fonctions. Pendant ce temps, 500 environ de nos blessés et de nos malades étaient revenus à la santé et n'attendaient plus que leur congé. Beaucoup de choses s'étaient aussi améliorées; les aliments étaient plus riches et plus

variés; on nous avait procuré les médicaments les plus indispensables et quelques instruments. Le commandant de Borissow m'adressa un plein chargement de charpie et d'objets de pansement dont il avait reçu un convoi entier envoyé de Saint-Pétersbourg par l'impératrice-mère, Maria Feodorowna. A ce même moment, on trouva dans notre village du lait, de l'hydromel et aussi des hommes joyeux.

Jusqu'à la fin de mars, le nombre de nos malades alla en diminuant; les Russes guéris, 500 hommes environ, furent dirigés sur l'armée en deux convois; les prisonniers prirent la direction de Polozk.

Les services rendus, avant comme après ma grave maladie, aux officiers et aux soldats russes ainsi qu'aux prisonniers de toute nation, me valurent, à Schutzkow, une bonne réputation. Je fus, dès lors, appelé au chevet des malades de grande et petite noblesse des environs. Le commandant de Borissow, lieutenant-colonel von Schwistchzin, apprit par eux le travail utile que je fournissais et, en avril 1813, il m'appela dans ce chef-lieu de cercle pour y occuper une place à l'hôpital principal. Dès ce moment, je devins son médecin; la noblesse, les personnages de toute la contrée et les officiers, suivirent son exemple. De là, résultèrent toute sorte d'avantages en ma faveur; j'élargis ma zone d'action et acquis une excellente renommée dont je dirai quelques mots dans le dernier chapitre de ce livre.

Ainsi donc, je survivais à la mémorable année 1812,

la plus extraordinaire de mon existence! J'avais échappé aux sabres, aux piques, aux lances, aux balles, au froid et finalement à la peste! Aussi puis-je dire avec Gellert :

Tu as atteint à la gloire et à l'honneur,
Et je t'apporte gloire et honneur.
C'est toi, Seigneur, qui, sans cesse, a gouverné mon sort
Et ta main a toujours été sur moi.

TREIZIÈME CHAPITRE

Je suis transféré à Borissow. — Sort d'un grand nombre de femmes et d'enfants. — Promenade à cheval à Studjenka. — Tertres mortuaires. — Butin tiré de la Bérésina. — Une exécution à coups de knout. — Prisonniers faits à la bataille de Bautzen. — La légion allemande. — Le baron Korsak. — Le langage des juifs. — Histoires de la guerre de 1809. — Blessure extraordinaire. — Quelques mots sur les Allemands. — Conclusion de la paix. — Départ de Borissow. — Ordre de cabinet de S. M. le Roi de Wurtemberg. — Nouvelles de la patrie. — L'annonce de ma mort. — Lettre intéressante de Lauterbourg. — Remarques finales.

Huit jours avant Pâques de 1813, j'arrivai dans ma nouvelle résidence; la guerre terrible qui, en cette région, s'était terminée à la fin du mois de novembre précédent, laissait partout les traces les plus évidentes : à l'intérieur comme à l'extérieur des maisons, dans les cantonnements des officiers comme dans les habitations des familles, dans les locaux de l'hôpital militaire comme sur les places et dans les rues de la ville. La place du marché était couverte de canons, de caissons à munitions et à bagages, de fourgons ayant appartenu aux plus grands chefs, etc.; dans les rues des ustensiles de guerre pointaient encore à demi hors de la neige; partout grouillait une foule de soldats et de miliciens russes, de prisonniers en guenilles appartenant à toutes les nations ennemies.

de juifs sales flairant une affaire, de paysans apportant au marché les produits de leur sol.

Comme dans tous les villages, on était ici fort occupé à ramasser et à rassembler les armes abandonnées par l'ennemi, à brûler les lambeaux de vêtements, de harnachement, d'ustensiles divers, à réparer les maisons.

Un médecin juif, du nom de Hirsch, avait été chargé par le maire de la ville de procéder à la désinfection suivant une instruction. N'ayant aucune connaissance en chimie, Hirsch observait les règlements aussi bien que le lui permettaient à la fois sa pusillanimité et son ignorance; il craignait qu'en versant de l'acide sulfurique sur le salpêtre, une explosion ne se produisît. Il aurait bien voulu pouvoir doubler, pour ainsi dire, la longueur de son bras lorsqu'il versait l'acide, et, ce faisant, il détournait la tête comme s'il avait peur de perdre les yeux. Je lui pris le flacon des mains et quand il vit que j'exécutais avec calme et tranquillité une opération dont il avait tant d'effroi, il nous fit bien rire par son amusante remarque : « Mon Dieu! moi qui avais cru assister à un miracle et voir un grand spectacle! Mais ce n'est rien du tout! ».

Le traitement des militaires et même l'exercice de la médecine dans la population civile me donnaient autant d'occupations que j'en pouvais avoir. Il serait trop long de raconter tous les cas intéressants de maladie que j'eus à soigner et l'issue qu'ils eurent; je me contenterai de parler de quelques-unes des circonstances de ce temps

mémorable, circonstances qui se sont produites moi présent, ou autour de moi.

Le 26 novembre, lorsque j'étais arrivé avec les restes de la Grande Armée à Borissow, j'avais remarqué parmi toutes les maisons de bois dont se composait la ville, un édifice en pierres, à un étage, situé sur la place du marché. Pendant la guerre, les Français l'avaient transformé en hôpital; il y régnait un tel désordre que le 28, jour où je fus transféré comme prisonnier, et le 29, jour où dans la matinée j'errai sur la place, je vis, gisant devant la porte de l'hôpital, les cadavres congelés des morts; on les avait jetés par les fenêtres.

Les Russes ne persistèrent pas à faire un hôpital de cette maison dévastée et malsaine; ils y rassemblèrent les plus malheureuses créatures de cette guerre, une foule de plus de 300 femmes, jeunes filles et enfants, trouvés ou pris après le passage de la Bérésina.

On s'imagine la situation de ces femmes, plongées dans la misère consécutive à d'aussi terribles événements, sachant leurs maris tués ou prisonniers, se voyant maintenant seules, sans aides, en pays étranger, luttant contre le froid et la famine! Avec elles se trouvait un nombre considérable d'enfants de différents âges qui, pour la plupart, avaient perdu leurs parents, des jeunes filles nubiles aussi, nées dans les divers pays d'Europe et notamment dans les grands Etats allemands — surtout à Hambourg — qui avaient suivi les Français. Tout ce monde était déjà malade à son arrivée ou prédisposé à

le devenir; entassés dans une habitation où le typhus sévissait terriblement naguère, femmes et enfants dont la situation était rendue déplorable par la disette générale, se trouvèrent plus malheureux encore du fait qu'aucun de ces êtres malades ne pouvait attendre aucun secours de leur entourage; cette douloureuse situation finit de la manière la plus attristante, dans la nuit de Noël. Un incendie éclata dans la maison; les flammes se propagèrent avec une grande rapidité, consumant tout ce qui était combustible et aussi tous les habitants qui n'avaient pas pu se sauver à temps.

Cette effroyable fin ne fut cependant pas celle de toutes les personnes emprisonnées dans cette maison. Des âmes compatissantes de la région en avaient auparavant adopté beaucoup, en attendant la conclusion de la paix; de nombreux enfants avaient trouvé de nouveaux parents. Des jeunes filles qui avaient suivi, comme compagnes, des officiers français furent aussi ou adoptées ou placées.

Les Polonais et les Russes étaient fort étonnés de voir tant de femmes et tant d'enfants dans l'armée des Alliés, car les Russes, eux, n'en avaient pas. Ils m'interrogeaient fréquemment sur ce sujet, et je leur répondais que les troupes allemandes étaient autorisées à avoir deux ou trois femmes, par compagnie ou escadron, qui s'occupaient du linge des soldats ou qui, dans les marches comme dans les camps, faisaient office de vivandières; que, dans la campagne de Russie, les femmes s'étaient montrées moins avides de suivre les troupes que dans les expéditions précédentes, et que finalement, étant donné

l'existence de plusieurs armées, leur nombre avait été relativement faible.

Un jour que les devoirs de ma profession m'appelaient sur un chemin écarté, j'entendis dans une maison, le bruit d'une sérieuse dispute entre une juive et un allemand. La voix de ce dernier, me fit supposer que ce devait être un jeune homme et un compatriote. J'entrai dans la maison, et j'y trouvai, en effet, un jeune soldat portant l'uniforme russe; il s'appelait Weikard, était fils d'un médecin et neveu de Melchior Adam Weikard; né à Heilbronn, il avait été élevé à Saint-Pétersbourg. Il occupait les fonctions de guide de colonnes dans le corps de cavalerie du comte de Lambert et avait eu les doigts de pied gelés pendant les grands froids du mois de novembre. De ces dires, il résultait qu'il avait assisté à la rencontre du 21 novembre, près de Borissow, entre Polonais, Français et Russes. Ce jour-là, il avait même combattu contre le régiment d'infanterie wurtembergeoise n° 7, et constaté que ce régiment avait beaucoup souffert. Un jour que je m'étais fait conduire par lui à l'endroit où s'était livré le combat et que je lui faisais raconter les détails de la rencontre, il me conduisit près des restes brûlés d'une maison où l'on voyait encore des ossements humains. « Ce sont », me dit-il, « les membres de nos compatriotes qui, blessés en combattant, avaient cherché un refuge en cette maison pour se protéger contre le froid; bientôt après, un incendie se déclara et tous ceux qui n'eu-

rent pas la force de se sauver eux-mêmes, périrent dans les flammes ».

Lorsque la température printanière eût séché les chemins, revêtu les arbres d'une verte parure, fait surgir la moisson du sol, je me décidai, un dimanche, à mettre à exécution le projet formé depuis longtemps, de me rendre à Studjenka, c'est-à-dire au point même où Napoléon avait franchi la Bérésina. Je partis de bonne heure, en compagnie d'officiers du génie chargés de nettoyer la rivière, à Borissow, d'y construire un pont et une tête de pont; nous emmenions aussi le professeur de l'école du district, homme connaissant bien la région et son histoire. Nous choisîmes, comme itinéraire, le chemin qui avait été suivi par les restes de la Grande Armée et par moi-même, celui de Staroi-Borissow.

Parvenus sur le bord du fleuve, à Studjenka même, village que nous trouvâmes entièrement détruit et rasé, nous fûmes étonnés de voir le sol recouvert d'une luxuriante verdure couvrant jusqu'à l'ancien emplacement des maisons. Le seigle, l'avoine, etc., répandus par les troupes aux jours du passage, dans le village et dans ses environs, avaient levé. Déjà haut, le seigle formait une gracieuse verdure d'où émergeaient çà et là les restes d'un four ou d'une cheminée. On nous dit qu'aussitôt après le passage de l'armée, les habitants du village avaient voulu reconstruire leurs maisons et s'y installer, mais qu'ils en avaient été empêchés par un ordre de l'empereur Alexandre, édictant que le village de Studjenka serait en-

tièrement rasé et ne devrait plus désormais exister. A l'est et à l'ouest de son ancienne place, on voyait deux grands tertres funéraires. L'un d'eux, proche de l'endroit où j'avais passé la nuit du 26 au 27 novembre, avait la hauteur d'une maison de paysan de la contrée, et, depuis longtemps déjà, des pins avaient poussé à son sommet. Notre professeur nous en indiqua l'origine; c'est là que, cent ans auparavant, les Russes avaient enseveli les Suédois de Charles XII après le combat livré pour la possession du passage du fleuve; depuis ce temps, le tertre était resté. Le professeur ajouta qu'il n'était pas difficile de se convaincre de la véracité de ses dires, car en creusant un peu la terre, on ramènerait au jour des ossements.

Le nouveau tertre élevé à l'ouest de Studjenka est beaucoup plus haut et plus vaste; il contient les restes d'un grand nombre de mes compagnons de guerre, qui périrent ici, tués par l'ennemi, la faim, le froid, ou la misère. Devant nous, on apprécia à plusieurs milliers la quantité des cadavres ensevelis en ce point.

Lorsque nous arrivâmes sur le bord de la rivière, laquelle est bien peu large au point où Napoléon avait fait jeter les deux ponts destinés à son armée, nous rencontrâmes un major du service des voies de communications, accompagné d'un autre officier et de quelques soldats. Ce major avait l'ordre de tirer de la Bérésina tous ceux des objets abandonnés au moment du passage, qu'elle contenait encore. Il nous fit une description copieuse du résultat de ses travaux. Le fleuve (à notre appréciation commune,

il ne mesure pas plus de 16 à 18 brasses) coule entre une rive gauche escarpée et ferme et une rive droite plate et marécageuse, où l'eau ne coule que lentement; le major nous raconta qu'il avait trouvé la Bérésina remplie, en amont comme en aval, non seulement de cadavres d'hommes et de chevaux, mais encore de tous les objets qu'une armée peut traîner avec elle. Déjà pendant l'hiver, on avait extrait de la glace et de la neige à la fois des morts et un butin considérable; dans les bois voisins, on avait trouvé un nombre incroyable de cadavres d'hommes qui, assis sous les arbres ou couchés çà et là, avaient été frappés de congélation; sur eux, on avait trouvé des montres, de l'argent, des décorations, des armes, des épaulettes, etc., représentant une valeur considérable; ce sont les paysans, commandés pour l'exécution des travaux, qui avaient fait ces trouvailles, mais ils avaient dû les remettre à leurs seigneurs. Depuis qu'il séjournait à Studjenka, le major avait extrait de l'eau, des malles, des valises, des portemanteaux, des caisses et autres choses semblables. Il avait des approvisionnements considérables d'armes, de selles, de harnais; dans toute la région, on en avait réuni des monceaux; les armes étaient livrées à la couronne, mais, avec le reste, les juifs de Borissow faisaient d'excellentes affaires.

Des canons et même des équipages de diverse nature avaient été tirés de la rivière; le major affirmait qu'il y avait, encore dans la vase et sous l'eau, plus d'artillerie qu'il n'en avait repêché. Dans les baraques construites pour le loger ainsi que son détachement avec les débris

du pont et du village, il nous hébergea et nous fit des cadeaux. Son butin avait de quoi nous faire envie. Des coffres et des caisses, etc., renfermaient des plaques d'argent, des lingots d'une grandeur et d'un poids notables, de l'or, des pierres précieuses, et beaucoup d'objets d'art ou d'utilité; il nous fit visiter ses richesses. Son détament n'était pas mal partagé non plus; les soldats ne pouvaient s'empêcher de nous faire voir, comme étant leur propriété, des montres, des bagues, des monnaies d'or et d'argent, des pièces de vêtement, etc. Le major me fit don d'une épée, d'un sabre et d'une selle anglaise.

Nous parcourûmes la contrée et vîmes encore des débris nombreux d'armes et d'effets, beaucoup de casques, de chapeaux, de casquettes, même des papiers, des livres, des cartes et des plans. Je trouvai des brevets d'officier, des actes de décès des troupes dont je faisais partie; deux ans après ma captivité, à Saint-Pétersbourg, je les donnai au comte von Wintzingerode.

Ma clientèle civile me fournit une occasion de passer par Zembin et même de pousser plus loin sur la route que Napoléon avait prise après le passage de la Bérésina, pour gagner Wilna avec le reste de son armée.

A Zembin, on remarquait encore des traces nombreuses de dévastation. Plus loin, dans la direction de Wilna, les fours et les cheminées indiquaient, seuls, la place des anciennes maisons de bois; tout le reste avait été brûlé.

Dans la petite ville de Zembin, je passai une nuit

d'été, avec un M. von Wollowitsch qui m'avait fait appeler à 80 verstes de Borissow, au chevet de sa femme malade. Nous avions logé chez le curé, mais, le lendemain, en cours de route, je m'aperçus de la disparition de mon porte-monnaie. Deux jours après, nous repassâmes par Zembin et revînmes chez le curé. Celui-ci interrogea aussitôt ses gens et notamment celui d'entre eux qui avait, la veille, rangé notre couche — c'est-à-dire un lit de foin. C'était un jeune homme de 17 ans qui avoua avoir trouvé l'argent, lequel rentra en ma possession. Mais alors, commença une exécution comme je n'en avais encore jamais vu. Le curé tira un knout, obligea le jeune homme à trousser sa veste, à se mettre à genoux, puis il lui administra, d'une main ferme, une quantité notable de coups de fouet. Il accompagnait chaque volée de ces mots : « Tu n'as donc pas assez de pain? ». Le curé s'échauffait de plus en plus et s'emportait toujours davantage si bien qu'il ne pouvait plus se régler sur les coups pour poser sa question. M. von Wollowitsch s'amusait fort de cette correction; quant à moi, je m'efforçai de mettre fin à l'ardeur croissante du sévère exécuteur et aux cris du malheureux patient; je finis par y réussir.

L'hiver suivant, je refis encore le même chemin, avec M. von Wollowitsch; le bruit s'accréditait dans la contrée que des bandes de loups avaient suivi l'armée. A la vérité, j'ai aperçu moi-même, dans la neige bordant la grande route, des bandes de ces animaux, tout comme on voit, chez nous, près des chemins, cerfs, chevreuils et sangliers. Il nous arriva même de constater l'inquiétude

provoquée dans notre attelage (quatre chevaux blancs, tigrés, attelés l'un à côté de l'autre) par des traces d'ours.

Les travaux pour la construction d'un pont sur la Bérésina et d'une tête de pont en face de Borissow occupaient de nombreux prisonniers de toutes les nations ennemies et non moins de paysans du gouvernement voisin. Parmi les travailleurs, j'en trouvai qui avaient été pris, cette année même, à la bataille de Bautzen, dont un certain nombre de Wurtembergeois, levés en 1812; ils étaient bien portants et gais pour leur condition. L'un d'eux, le feldwebel G. F. Walz, du district de Gœppingen, me renseigna sur le sort de ceux de mes amis et connaissances qui étaient revenus vivants de Russie; il m'apprit la réorganisation de nouvelles troupes, leur marche sur la Saxe et leur sort jusqu'à la bataille de Bautzen. Ce Walz s'était acquis, auprès de ses compatriotes prisonniers, la situation et la considération d'un officier. Il était pour eux plein d'attentions et de soins, partageait leurs rations et leur solde; il se rendit fort utile en tenant des états de situation exacts. Moi-même, avant son arrivée, j'avais dressé une liste des innombrables Wurtembergeois morts à Schutzkow et à Borissow; il m'aida à la continuer en y inscrivant les nouveaux décès. Il avait déjà inscrit 160 noms nouveaux, lorsqu'il tomba malade du typhus et mourut. Les papiers me furent remis, mais on me les vola par la suite dans le cantonnement juif où j'habitais, avec tous les documents que je possédais et tout ce à quoi je tenais.

C'est ainsi que je perdis le moyen de rendre à ma patrie un signalé service, en y envoyant des nouvelles certaines, et notamment des listes de décès.

Un officier de notre garnison, le lieutenant-colonel von Swischzin, avait recueilli, l'hiver précédent, près de Studjenka, une masse énorme de papiers ayant appartenu à l'armée en fuite : lettres, livres, cartes, plans, en différentes langues. Plusieurs fois, sur sa demande, je lui lus les documents rédigés en allemand; c'était toujours des ordres aux régiments ou aux brigades, des traductions de bulletins, ou autres choses semblables. Le contenu des papiers français l'intéressait davantage, car il connaissait parfaitement la langue française. Il y trouva des correspondances de maréchaux, des journaux de marche, et même des lettres de Napoléon adressées, les unes à son épouse, les autres à ses ministres à Paris. Des premières, il ressortait que l'Empereur pouvait à l'occasion se montrer tendre, et dans les autres, on voyait que, malgré les soucis de notre malheureuse retraite, il ne cessait pas de se préoccuper de ce qui se passait en France. Fait admirable; je vis le vieux sergent français prisonnier qui servait de lecteur au lieutenant-colonel, essuyer ses larmes lorsqu'il était obligé de lire quelque papier dont le contenu blessait son orgueil national!

Le lieutenant-colonel von Sassonow s'efforça, très aimablement, de rendre mon séjour à Borissow aussi agréable que possible. Il ne se contenta pas de m'inviter à sa table.

— « Venez chez moi, chaque jour », me dit-il. « Mes officiers sont en grande partie allemands ou parlent allemand; vous prendrez tous vos repas à ma table; il faut vous maintenir en gaieté et faire ce qui vous plaît » — mais il me servit encore bien davantage par les conversations qu'il tint sur mon habileté et mes capacités médicales. A son bataillon appartenait le capitaine von Schilder, aujourd'hui général-major, qui s'entretint avec moi de quelques poëmes de Schiller; cet officier, avec une facilité incroyable, apprit par cœur la Cloche et autres ballades.

Le chef de la police communale (gorodnitchi), André Kirilitsch Schataloff, me témoigna aussi toute sorte d'amabilités. J'avais conquis son amitié en traitant heureusement une maladie d'yeux dont il souffrait et en le guérissant d'une fièvre intermittente. Parmi toutes les attentions qu'il eut pour moi, je dois signaler celle de m'avoir fait habiller de neuf. Si cordiaux et si prévenants que fussent ces braves gens, les autres officiers de la garnison, les employés civils, le directeur et les professeurs de l'école du district, et même leurs familles, ne l'étaient pas moins. Tous entendaient améliorer ma situation et me faisaient des offres de toute espèce; ils allèrent même jusqu'à s'occuper de me trouver une épouse, et la jolie et blonde Panna Thekla aurait fort bien pu trouver le chemin de mon cœur, si celui-ci n'avait été déjà pris par une autre femme de mon pays.

Un certain jour je me réjouis fort d'apprendre l'arrivée

d'un gros détachement de la légion allemande; cette troupe avait été formée à l'intérieur de la Russie avec des prisonniers des provinces allemandes; elle était en route pour rallier l'armée en Allemagne et passait à Borissow. Les détachements entrèrent successivement en chantant des lieds nationaux. A cette occasion j'appris par expérience à comprendre l'impression que peut ressentir un Suisse qui souffre de nostalgie lorsqu'approche, pour lui, le moment d'entendre les airs pastoraux de son pays et d'apercevoir les sommets neigeux de ses montagnes natales.

Les officiers de cette légion ne comptaient aucun de mes compatriotes, et, dans les rangs des soldats, je n'en rencontrai que trois. Ils eurent un jour de repos à Borissow. Je m'entretins avec la plupart des officiers et constatai que tous étaient encore partisans de Napoléon. Quelques-uns ne me cachèrent pas que s'ils avaient pris du service, c'était pour échapper à la captivité et franchir la frontière. Le soir du deuxième jour, j'eus l'occasion de faire la connaissance du chef de cette troupe; c'était un allemand, né à l'étranger, mais depuis longtemps au service de la Russie. Lui, tous ses officiers et même leurs femmes, car trois d'entre eux s'étaient mariés pendant leur captivité à de jeunes et jolies Russes qu'ils emmenaient en Allemagne, formaient ce soir-là un cercle fort agréable. Le colonel était un homme extrêmement gai. Grand ennemi de Napoléon, il se croyait désigné pour le tuer. Il disait à haute voix, et avec la plus grande ardeur : « Je veux délivrer l'Europe et le monde entier

de ce tyran; de ma propre main, avec ce poignard (et il tirait en même temps la lame du fourreau), j'entends m'acquitter de cette tâche! » C'était le plus chaud des patriotes et le plus grand admirateur de son empereur. A ses officiers, il disait : « Vous êtes tous engagés envers moi, pour la bonne cause; je sais que quelques-uns d'entre vous ne pensent pas ainsi; ceux-là, je veux les éclairer et s'ils ne consentent pas à se convertir, j'en prends Dieu à témoin, je ferai un exemple ». Le surlendemain, ces troupes quittèrent Borissow; je les accompagnai au delà du fleuve, jusqu'à la tête de pont. Au reste, je crois que le colonel a tenu sa dernière parole, car le bruit parvint jusqu'ici qu'à la frontière, il avait fait fusiller deux de ses officiers, et je crois bien avoir connu ces deux malheureux.

Parmi toutes mes connaissances, celle du baron Korsak me fut intéressante et utile. Le baron Korsak, intendant supérieur des biens du prince Radziwil, habitant Staroï-Borissow, était, un soir, tombé de voiture, et avait eu le malheur de se déboîter l'épaule gauche.

On vint me chercher dans un traîneau attelé de trois chevaux; je parcourus le chemin comme au vol et arrivai un peu avant minuit. Je trouvai une nombreuse assemblée composée de Polonais âgés, moustachus, à l'aspect grave; ils étaient assis en rond et semblaient tenir un conseil de boyards; mon patient était au milieu d'eux.

J'entrepris aussitôt de réduire la luxation, et je dois ajouter que tous les gens présents assistèrent à mon

opération. Grâce à mon expérience et à mon habitude des cas de cette espèce, elle réussit parfaitement, aux applaudissements de toute l'assistance et à la grande satisfaction du baron qui ne souffrait plus et pouvait de nouveau mouvoir son bras. Selon la coutume du pays, toute l'assemblée fit, en langue polonaise, des vœux pour le rétablissement du blessé, et les coupes circulèrent à mainte reprise. Remerciements et louanges me furent témoignés par des embrassements sur les bras, les épaules et les mains qu'on m'étreignit des centaines de fois; je dus passer la nuit dans la maison. Le malade voulait que je vinsse le visiter tous les jours; chaque soir, je faisais donc le voyage, et chaque fois je trouvai une société plus nombreuse parmi laquelle se trouvaient mes amis de la ville. Dans cette grande demeure, j'eus à soigner des malades de toute sorte, si bien que je m'y attachai de plus en plus et que mes relations y prirent l'allure de l'intimité. La conversation de notre compagnie roulait, le plus souvent, sur la campagne de l'année précédente et sur les événements qui se déroulaient alors en Allemagne. J'appris à connaître plus complètement l'esprit politique des Polonais, lequel m'était déjà connu cependant; ils avaient pour Napoléon le dévouement le plus absolu et exprimaient l'espoir de son retour; leur espérance était si profondément enracinée qu'à les entendre, on s'imaginait percevoir, dans le lointain, le bruit des coups de canon de l'Empereur, et en entendre résonner l'écho toujours plus proche.

Dans la maison du baron Korsak, je vis maint objet

utile ou utilisable provenant de l'armée française. Le cabinet du baron, en particulier, était tapissé d'armes de choix. Je vis aussi faire usage, pour la première fois avec succès, des moulins à main que Napoléon avait fait venir de France, à l'usage de son armée. C'est aussi là que je remplaçai ma décoration perdue.

Depuis longtemps, le baron avait remarqué que la boutonnière de ma redingote était ornée d'un morceau de ruban noir et jaune; souvent il m'interrogeait sur la manière dont j'avais mérité cette croix, sur les circonstances de sa perte, sur sa grandeur, sa forme et autres détails sur l'insigne de l'ordre. A une dernière question consistant à savoir si la décoration portait une devise, je répondis : « Oui! *Bene merentibus* »; il me conduisit alors dans son cabinet, ouvrit une commode où se trouvait réunie une quantité incroyable de croix et d'insignes appartenant à toutes les nations militaires, ou à peu près, et me dit : « Cherchez parmi ces décorations, celle que vous avez perdue, je me fais une joie de m'en séparer pour vous ». Des cinq décorations de l'ordre wurtembergeois pour le mérite qui se trouvaient dans le tas, j'en pris une qui avait encore son ruban jaune et noir. Le baron Korsak était entré, de la manière suivante, en possession de cette série de croix et de tous les autres objets dont j'ai déjà parlé : son habitation était proche de l'endroit où s'était effectué le passage de la Bérésina; la plupart des habitants de la contrée lui avaient prêté serment comme sujets et devaient lui apporter tout ce qu'ils trouvaient; en outre, il avait acheté beaucoup de choses

aux cosaques et autres soldats russes qui cherchaient à faire argent de leur butin.

Un soir, jour de sabbat des juifs, je rentrai chez moi fatigué de mes visites; j'étais seul et je ne fus pas peu étonné d'entendre mon hôtesse juive lire à haute voix dans la pièce voisine. Bien que je ne voulusse prendre garde ni à elle ni à ce qu'elle lisait, des mots allemands frappaient mes oreilles d'une manière toujours plus claire. Je me fis plus attentif et je reconnus bientôt que mon hôtesse lisait la Bible, à la vérité dans la partie des livres de Moïse. Mon attention semblait rendre sa prononciation toujours plus nette et plus parfaite; mot pour mot je compris le pur allemand qu'elle lisait comme si les événements racontés m'avaient été connus. Après avoir terminé la partie historique, elle continua par la lecture des jugements de Salomon et finit par prier en lisant les psaumes de David. La faible cloison de bois qui me séparait de la famille juive m'avait valu cette agréable distraction; je m'étais ainsi rendu compte jusqu'à quel point la langue allemande a conservé sa pureté dans les écrits du peuple juif et avec quelle facilité on peut l'écrire et la lire en lettres hébraïques. Lorsque mon hôtesse eut terminé, j'allai, en effet, la trouver pour me faire montrer sa Bible. Le livre était encore sur la table et je pus me convaincre qu'il était bien imprimé en caractères hébreux. Lorsque le mari rentra, je me fis lire encore quelques passages de cette Bible hébraïco-allemande. Le lendemain, je demandai le même service au maître de poste et à d'au-

tres juifs. Dans les lettres ou livres analogues à la Bible de la veille qu'ils me montrèrent, je reconnus, toujours écrit en caractères juifs, l'allemand le plus pur et le meilleur; le contraste était d'autant plus frappant que, dans la vie ordinaire, les juifs parlaient un allemand si corrompu qu'il en était incompréhensible. Cette circonstance a fait souvent l'objet de mes questions et de mes entretiens pendant mon séjour en Pologne et même plus tard. D'où viennent ces juifs? Comment la langue allemande a-t-elle persisté chez eux? Comment s'est-elle mélangée et maintenue avec l'hébreu? A ces questions, on m'a toujours fait des réponses diverses, mais on n'a jamais avancé que des suppositions et des hypothèses ne reposant sur aucune vérité historique.

Avant de clore ce livre, je veux encore rapporter quelques histoires dont Polonais et Russes se régalèrent, en ce temps-là, pendant les longues heures de nos soirées.

Parmi les circonstances les plus extraordinaires de ma carrière militaire, quelques-unes se sont passées pendant la campagne de 1809, et notamment à la bataille d'Eckmühl (22 avril). Quelques jours auparavant, après des marches forcées, nous avions atteint, sur le Danube, la petite ville de Boburg, en Bavière. Par une pluie terrible, Napoléon s'était arrêté, devant le pont, dans une petite maison placée sur une éminence et voisine de la ville; moi et quelques autres, nous avions cherché un abri sous le toit d'une tuilerie toute proche. A travers les

fenêtres de la petite habitation, nous vîmes l'Empereur et quelques hauts officiers s'entretenir avec trois paysans modestement vêtus qui quittèrent successivement la maison avec un visage grave. Nous les tînmes généralement pour des espions qui avaient apporté des nouvelles et qui s'en retournaient chargés d'une autre mission.

Le soir, à une heure tardive, nous franchîmes le Danube sous la pluie et dans l'obscurité; le lendemain nous fîmes notre jonction avec nos voisins et vieux camarades de combat, les Bavarois, et nous nous battîmes victorieusement en leur compagnie, le 20 avril, à la bataille d'Abensberg. Le 21 nous vit sur la route qui va de Landshut à Ratisbonne; nous laissâmes loin à notre droite la première de ces villes. Dans une grande plaine où nous patrouillâmes, mon régiment enleva une grande quantité de fourgons à vivres autrichiens; vers midi, nous établîmes notre camp dans un village à trois lieues environ de Landshut. A minuit du 21 au 22, il fallut rompre en hâte pour aller surprendre un village, avec le concours de nos chasseurs à pied. Nous arrivâmes en face de la localité (elle longeait la grande route) aux premières lueurs du jour; les maisons étaient remplies de hussards hongrois endormis. On tira dans les fenêtres; il s'en suivit un tumulte terrible; des visages terrifiés apparurent aux yeux des assaillants et des habitants; il y eut des morts et des blessés, mais la plupart des hussards ennemis furent fait prisonniers.

Après quelques heures de repos dans le village où avait eu lieu la surprise, l'alarme fut de nouveau sonnée, et la

marche fut reprise, rapide, par la route de Ratisbonne. Le général Vandamme nous accompagnait, avec quelques autres officiers de haut rang; beaucoup de troupes nous suivaient, et, parmi celles-ci, une masse de 10 à 12 régiments de cuirassiers français; les chocs sur le métal étincelant des cuirasses faisaient un fracas terriblement guerrier. L'arrivée de Napoléon, et tout ce qu'on pouvait voir, annonçaient l'approche d'une bataille. Nous arrivâmes dans un village situé sur une hauteur, et qui pourrait bien se nommer Eichhausen; à ce moment, notre colonel comte von Waldburg reçut l'ordre d'exécuter une reconnaissance aussi rapide que possible sur le front de l'ennemi afin de déterminer le nombre des batteries autrichiennes; il devenait clair et évident qu'on allait livrer bataille.

Le village fut vite abandonné, et non moins vite nous aperçûmes, en face de nous, les longues lignes des Autrichiens. Les postes avancés se provoquèrent aussitôt; il y eut bientôt des blessés, puis d'autres. La première maison du village en fut rapidement remplie. C'est ainsi que le régiment duc Louis de Wurtemberg commença la bataille et que j'eus à soigner les premiers blessés.

La fusillade et la canonnade augmentant sans cesse et prenant toujours une extension plus grande, la lutte devenait évidemment générale. De nombreuses troupes arrivaient de Landshut par la grande route, qui, dans leur hâte, ne nous posaient qu'une seule question : « Où est l'Empereur? Où est Napoléon? ».

Après avoir pansé mes blessés et leur avoir donné les

soins nécessaires, je sortis à cheval et cherchai mon régiment. Je le trouvai dans la ligne de bataille, mais placé de telle sorte qu'il ne pouvait être canonné; en revanche, il se trouvait sur le meilleur des emplacements pour observer la bataille; c'est alors que je fus témoin de la plus admirable manœuvre de toutes mes campagnes. A notre droite et en avant de nous, se trouvait le village d'Eckmühl; Napoléon attachait une grande importance à sa conquête, et il insistait fortement. Eckmühl était un point élevé; son église plus haute encore; il était entouré de fermes et de bons murs; les Autrichiens l'avaient bien occupé et fortifié. Deux assauts des Français avaient été déjà repoussés; Napoléon ordonna à la brigade légère wurtembergeoise de renouveler l'assaut. Les quatre bataillons qui avaient participé avec nous à la surprise du matin, excités par leur premier succès, se mirent en mouvement rapidement (1), en poussant de grands cris; des milliers de coups de fusil les accueillirent; on entendait un terrible roulement et l'on apercevait Eckmühl environné d'un nuage immense de fumée. On en vint au corps à corps, puis le silence se fit. Lorsque la fumée se dissipa, nous vîmes nos compatriotes maîtres du village et de l'église. Alors, de notre ligne de bataille, s'éleva un cri de joie tel que je n'en avais jamais entendu auparavant et que je n'en ai jamais entendu depuis; le front sévère de Napoléon a dû se dérider à ce spectacle.

(1) Le commandement « au trot » était alors introduit dans cette infanterie.

En avant de nous et sur notre gauche, la manœuvre des cuirassiers fut encore plus serrée et plus terrible. Dans la plaine, les pièces d'artillerie tonnaient, les commandements sourds des officiers roulaient, les trompettes résonnaient; le tout composait un orchestre puissamment guerrier qui ébranlait l'atmosphère saturée par la fumée de la poudre. Pendant ce temps, les cuirassiers exécutaient des conversions contre les lignes de l'infanterie autrichienne, enfonçaient tout, prenaient compagnies et bataillons. Certes, l'efficacité du canon ennemi se faisait sentir; des casques volaient en l'air, des hommes et des chevaux tombaient; mais qu'on se figure une masse de 10 à 12 régiments de cuirassiers, bien utilisés, manœuvrant avec une régularité digne de la place d'exercices, entrant comme des coins dans les lignes ennemies et décidant de la bataille! Quel spectacle!

Le soir était venu, le soleil descendu sur l'horizon. Dans les rougeurs du crépuscule résonnaient maintenant toutes les musiques de campagne et tous les chœurs de trompettes : Victoire! La joie des vainqueurs était indescriptible, mais elle fut altérée chez les hommes sensibles, par la nécessité de pousser plus loin en foulant aux pieds les nombreux blessés; il fallait poursuivre l'ennemi en fuite.

La scène de dévastation la plus effroyable qu'il me fut donné de voir dans ma vie, avant l'expédition de Russie, se passa également pendant cette campagne de 1809, dans

et autour de la petite ville d'Ebersberg-sur-la-Traun, à deux lieues en arrière de Linz, en Autriche. Le 3 mai, nous avions campé à Wels, ville sur la Traun; on y entendait la canonnade dans l'Est et l'on apercevait les nuages de fumée provenant de l'incendie d'une localité; le soir, on vit même la lueur des flammes. Le temps était pluvieux, le 4 mai; nous reçumes ordre de rompre; notre marche nous amena toujours plus près de la colonne de fumée que nous avions déjà vue la veille. Quand nous approchâmes d'Ebersberg, nous fûmes saisis par une odeur insupportable de matières animales brûlées. Dans la localité elle-même, aussi loin que nos regards pouvaient se porter, nous ne vîmes que destruction et dévastation par l'incendie; toutes les maisons y avaient passé; la plupart ne constituaient plus que des espaces noircis, sans toits; beaucoup étaient complètement en ruines. On s'occupait précisément à extraire les cadavres amoncelés et aussi quelques hommes qui vivaient encore; c'était le cas, en particulier, dans le château. Dans les rues, des cadavres — français surtout — gisaient au milieu d'une quantité invraisemblable d'armes et de bonnets de grenadiers. C'était, en effet, les grenadiers d'Oudinot qui avaient donné; nombreux étaient ceux qui avaient été abattus par les Autrichiens embusqués sur les toits ou tirant par les fenêtres, mais ils avaient dû être surtout surpris par l'explosion de l'incendie qui prit de tous les côtés à la fois. C'est ainsi que périt une masse considérable des vainqueurs; quant aux défenseurs, leur sort fut encore plus triste, car perchés sur les toits ou postés dans

les habitations, ils y trouvèrent une mort effroyable et furent ensevelis sous les décombres des maisons.

Nous laissâmes derrière nous la petite ville où s'étaient déroulées ces scènes effrayantes, mais en passant un pont sur la Traun, très large en cet endroit, nous eûmes sous les yeux des spectacles non moins attristants. Le pont avait beaucoup souffert de la lutte qui s'était livrée pour sa défense et sa conquête; entre les traverses des garde-fous, il y avait encore des cadavres; en dessous, aux points où l'eau avait peu de courant et sur les bancs de sable, on voyait des morts en grand nombre, et le courant devait en avoir emmené bien davantage encore. Tous ces cadavres étaient français; nous n'en vîmes que bien peu qui fussent autrichiens; c'est dans les maisons que ceux-ci périrent.

A la nuit tombante, nous arrivâmes devant Linz. Notre général fit sonner la halte; il appela en avant les trompettes, les cors et les chœurs, des quatre régiments de cavalerie. A notre entrée dans cette belle ville, si aimée de nous, les instruments accompagnèrent une partie des chœurs qui entonna le premier vers du lied de Schiller, dans Wallenstein : « Braves camarades, à cheval! à cheval! Dans la campagne, dans la liberté..., etc. »; l'autre partie du chœur chantait le vers suivant, si bien que notre moral assombri par le passage à Ebersberg se transforma en une joie sublime de vainqueurs; nous entrâmes à Linz dans l'allégresse et fûmes accueillis comme des amis par les estimables habitants de cette jolie cité.

De toutes les blessures de champ de bataille qu'il m'a été donné de voir pendant ma carrière de médecin militaire, c'est encore la campagne de 1809 qui m'a fourni la plus extraordinaire. Elle est presque incroyable tant elle est rare, mais comme elle n'est pas la seule de son espèce, elle trouvera créance. Sous le commandement du général Vandamme, mes compatriotes avaient, le 17 mai, battu, sur la rive gauche du Danube, en face de Linz et d'Urfarn, le général autrichien comte Bellegarde (1); bientôt après nous avions entamé notre marche sur Vienne par Ebersberg et Enns. Au cours de ce mouvement, des cantonnements nous furent assignés dans la région du couvent de Mœlk, à Saint-Pœlten et aux environs de ces deux endroits. Le 31 mai, les Autrichiens passèrent le Danube à Stein et à Krems, et nous attaquèrent par surprise. Leurs succès et leurs hauts faits ne furent pas de longue durée, car ils furent bientôt repoussés jusqu'au Danube par nos chasseurs à pied et notre infanterie légère qui les obligèrent à se réembarquer, sans compter que notre artillerie légère les canonna pendant la traversée. Cependant, ils ne manquèrent pas de tirer sur nous, soit de leurs bateaux, soit de la rive opposée, en sorte qu'ils nous causèrent quelque dommage. C'est dans cette rencontre que je vis un boulet de canon enlever la belle et vieille tête grise du capitaine d'artillerie von Proniard, et l'enlever si complètement qu'il fut impos-

(1) Le régiment de chasseurs duc Louis avait beaucoup contribué à ce succès en enlevant une batterie autrichienne de quatre canons.

sible d'en retrouver la moindre parcelle. De là, je fus appelé à côté d'un blessé qui gisait dans son sang, sur un sentier voisin de la rive du Danube. Il avait été atteint, en haut du côté droit de la poitrine, près du creux de l'aisselle, il souffrait, respirait difficilement, et rejetait du sang chaque fois qu'il toussait. Après l'avoir déshabillé, je constatai l'existence d'une blessure, avec arrachement, grande comme une carte à jouer; trois côtes avaient été brisées en éclats. La plaie saignait et respirait en écumant; je veux dire que la surface du poumon ayant été lésée, l'air entrait par la plaie et en ressortait, en sifflant, mélangé avec du sang. En face de l'endroit où je procédai à cette visite médicale se trouvait une batterie ennemie qui nous commandait de quitter au plus tôt ce point dangereux. Néanmoins, j'enlevai toutes les esquilles d'os que je pus trouver, je rapprochai les lèvres de la plaie, posai un tampon de charpie et une compresse, puis je fis asseoir mon blessé. A ce moment, il se plaignit de ressentir une forte lourdeur au-dessus de son bras, mais du côté opposé, du côté gauche! Je regardai la place indiquée, la palpai et trouvai le creux de l'aisselle gauche occupé par un corps dur et rond dont une recherche plus minutieuse me démontra bientôt la nature: c'était un boulet de canon. Le boulet était nettement palpable sur la moitié de sa surface qui était simplement recouverte par la peau du blessé; il me fut bien facile de faire une incision et d'extraire ce corps étranger. Ce n'est qu'après l'extraction du boulet que je constatai la rupture de deux côtes, à gauche de la poitrine. Je terminai le pansement et emportai le boulet

de six livres. Pendant ce temps, les camarades du blessé avaient amené une charrette; le malade y fut étendu et nous nous éloignâmes de cet endroit dangereux.

Cette blessure n'est pas seulement remarquable par sa rareté, mais encore par le fait que la mort ne s'ensuivit pas immédiatement. Il est également extraordinaire que les poumons n'aient pas été plus profondément lésés — le blessé pouvait parler nettement, tousser et, plus tard, crier fort — et que la colonne vertébrale n'ait pas souffert — au moins en apparence — et, en effet, le patient put se tenir assis et droit pendant l'opération.

Ce blessé faisait partie des chasseurs noirs (deux bataillons de chasseurs à pied wurtembergeois, habillés de vert sombre et de noir) gens d'une grande bravoure, toujours aux avant-postes, et toujours employés les premiers dans les attaques ou les assauts. En poursuivant l'ennemi, il s'était avancé presque dans le lit du Danube, et c'est là qu'il avait été blessé. On le transporta jusqu'à la petite ville de Mautern, où je rejoignis moi-même mon régiment. J'appris plus tard qu'il était mort dans la nuit d'hémorragie et de convulsions; son corps était devenu jaune.

Parmi les questions que Polonais et Russes me posèrent, à Borissow, au sujet de la dernière guerre, se trouvait celle-ci. Quelle est celle des nations alliées dont les hommes ont le mieux supporté les misères de la guerre et notamment la faim et le froid? Quelle est celle dont

les hommes se sont le mieux conservés? M. de Larrey se prononce en faveur des Français originaires du sud de la France. Pour mon compte, je suis convaincu que les hommes de toutes les nations, qui avaient supporté antérieurement de nombreuses fatigues, qui avaient été à l'école des privations, qui savaient s'aider eux-mêmes et pourvoir à leurs besoins, sont aussi ceux qui se maintinrent le plus longtemps et poussèrent plus loin. Au contraire, les jeunes gens inexpérimentés, les débiles, les délicats, les fils à maman, les gens usés, inhabiles ou malsains, enfin ceux qui avaient l'habitude de tout recevoir des mains de leurs serviteurs et de se faire soigner par ces derniers, ceux-là restèrent déjà en arrière pendant la marche offensive en Russie; ceux d'entre eux qui firent la retraite, furent aussi les premiers à succomber comme le prouvent les exemples que j'en ai fournis.

Lorsqu'on me demandait quelle était celle des nations alliées dont les soldats supportaient le mieux la privation de nourriture et de boisson, ou qui se nourrissait le plus simplement, j'étais bien obligé de dire l'exacte vérité, et de convenir que mes compatriotes étaient ceux qui s'y entendaient le moins bien. Dans mes jeunes années, lors des campagnes sur le Rhin, j'avais déjà remarqué que quand les Hongrois, les Tchèques, les Croates et autres gens semblables, se contentaient de pain, de viande et d'eau-de-vie il fallait que les Allemands eussent du café, du vin et de la viande rôtie. Alors que les Français voulaient toujours avoir du pain blanc en Allemagne,

cela ne les empêchait pas de manger, en Russie, du pain noir et des soupes à la farine, sans sel, ni graisse; les Allemands, au contraire, avaient besoin de sel et de graisse et, au lieu de s'en passer, ils préféraient les remplacer par de la poudre, du suif ou de la couënne de lard; ce sont encore les Allemands qui, depuis le passage à Moscou, se firent une nécessité de consommer du thé ou autres articles étrangers. Les Français, même ceux de la Garde de Napoléon, s'étaient vite décidés à manger de la viande de cheval; les Allemands, au contraire, hésitèrent longtemps, attendirent jusqu'à ce que l'impérieuse nécessité les y forçât; et, à partir de ce moment, ils ne s'y résolurent qu'avec beaucoup de façons. Les Polonais surpassèrent, à ce point de vue, toutes les autres nations, car leur séjour au camp de Tarutino, où ils manquaient de tout, les avait conduits à cuire et à manger la chair des chevaux abattus à coups de fusil ou crevés; pendant la retraite, ils étaient aussi les premiers, avec les Français, à se précipiter en hâte sur les chevaux tombés et même à faire commerce des langues et des cœurs de ces animaux. Toutefois, sous le rapport de la bravoure, les Allemands ne cédaient facilement leur place à aucune autre nation.

Il est assez remarquable de constater que, malgré la disette, les hommes n'aiment pas volontiers à changer leur manière de vivre. Quelques exemples le prouvent. Il semblera risible qu'un Français, prisonnier à Polozk, et qui, altéré, réclamait un peu d'eau, demanda un verre lorsqu'on lui présenta un baquet plein d'eau. Moi-même,

je trouve étonnant que, le 9 novembre, à Borissow, alors qu'on me demandait ce dont j'avais le plus besoin, j'aie répondu : un mouchoir.

Les longues journées de l'été de 1813 s'étaient passées au milieu des nombreuses et diverses occupations de ma profession, au milieu de distractions dans le cercle des habitants revenus à la gaieté, distractions et gaieté que mon état moral et mon désir ardent de revoir ma patrie ne m'avaient pas permis de partager entièrement. Les courtes journées d'hiver étaient revenues. Elles commençaient à s'allonger un peu quand nous apprîmes la conclusion de la paix avec l'Allemagne. Des prisonniers autrichiens traversaient déjà Borissow pour retourner chez eux; je demandai moi-même ma libération, mais on me répondit qu'on s'informerait en haut lieu.

Les services que j'avais rendus dans ma profession — je puis bien le répéter à mon honneur — ne furent pas — c'est un fait qui arrive souvent — appréciés de tout le monde; on essaya de me noircir ou de m'offenser personnellement. Cela vint de ce qu'à ce moment, faute de médecins exercés, on appela, à ce titre, aux armées ou l'on envoya dans les hôpitaux militaires, des gens qui n'avaient pas terminé leurs études; par inexpérience, ils nous considéraient toujours comme de vulgaires prisonniers, croyaient devoir nous traiter avec mépris, à moins que, par orgueil et parce qu'ils étaient maîtres de leur langue nationale, ils ne voulussent nous l'imposer. Afin

de m'épargner désormais de semblables attaques, je demandai aux autorités, dans l'été de 1813, à subir un examen et la permission de me rendre, à cet effet, dans une ville du gouvernement voisin, à Wilna par exemple.

Depuis le moment où j'avais lancé cette demande jusqu'au mois de janvier 1814, une demi-année s'était écoulée; déjà je pensais que demande et examen avaient été oubliés par les autorités, lorsque, soudain, un ordre arriva de Saint-Pétersbourg : j'étais nommé titulaire à l'hôpital des troupes de terre de cette ville et, là, je pourrais subir un examen devant l'académie de médecine et de chirurgie.

C'est alors qu'on pût se rendre compte de la situation que j'avais acquise à Borissow; des vœux de bonheur me parvinrent de tous les côtés; des présents en toute sorte d'argent russe et polonais suivirent; mon traîneau de voyage fut chargé d'objets de toute espèce, de nourriture et de boissons.

Pénétré de sentiments divers, je me séparai d'une grande quantité d'excellentes gens, qui, en pleurant, me souhaitèrent un heureux avenir, et pris place dans mon traîneau en compagnie de l'officier du génie von Dengelstœdt. La température était favorable, le chemin très bon; à chacune des stations de poste, nous fûmes vivement réexpédiés. Nous rencontrâmes beaucoup de prisonniers qui s'en retournaient chez eux; en sept jours et sept nuits nous fûmes à Saint-Pétersbourg.

Je commençai immédiatement mon service à l'hôpital

de l'armée de terre; mais il me fallut me présenter au département médical du ministère de la Guerre. Mon entretien avec le directeur du moment, le digne docteur Rusconi fut, tout d'abord, très grave, parce que je demandais ma libération, la paix étant survenue depuis l'envoi de ma demande d'examen. Lui, au contraire, persistait à me retenir, attendu que j'avais manifesté l'intention de subir des épreuves et qu'on ne m'avait appelé à Saint-Pétersbourg que dans ce but. La fin de l'entrevue fut aussi douce et cordiale que le début en avait été sévère. En me serrant les mains amicalement, le docteur Rusconi me dit : « Restez avec nous, je vous le conseille, vous n'aurez pas à le regretter! » etc. Il me fallut bien obtempérer, j'étais en son pouvoir; il pouvait à volonté ou me garder, ou me libérer.

Ce que tu dois faire, tu le feras bientôt! Telle fut ma conclusion. Je me rendis immédiatement à l'académie de médecine et de chirurgie. J'y trouvai le secrétaire, docteur Orlay, un brave et savant homme, qui aimait les étrangers. Grâce à lui, je comparus quelques jours plus tard devant une assemblée de dignes professeurs qui, en quelques heures, éprouvèrent mes connaissances professionnelles et s'assurèrent, sur maint sujet, de ce que je savais faire. Dans toutes les branches, je soutins un bon examen, quoique, depuis deux ans, je n'aie pas eu un seul livre de médecine entre les mains.

L'épreuve se termina avec des félicitations qui me donnèrent l'espoir d'obtenir plus tard une situation meilleure. Les paroles que m'adressa le savant secrétaire, au

nom du jury académique, me sont restées inoubliables : « Depuis trois ans, aucun étranger n'a subi un examen aussi bon que le vôtre! » Le résultat en fut, après que j'eus cependant composé et fourni une thèse, un diplôme de docteur en médecine dans l'empire russe, diplôme qui me fut octroyé sans frais.

Cette honorable distinction, le traitement particulier dont j'étais l'objet, toutes les bontés que les Russes avaient eues pour moi en Pologne, ne m'avaient cependant pas décidé à rester en Russie. Une ambassade wurtembergeoise vint à Saint-Pétersbourg. Je fis aussitôt écrire, par son intermédiaire, à S. M. le roi de Wurtemberg. Je la priai de me rappeler et de me réintégrer; toutefois, si la chose ne devait pas m'être accordée, je sollicitai l'autorisation de demeurer en Russie.

Au même moment, le duc Alexandre de Wurtemberg, alors gouverneur général de la Russie Blanche, se trouvait à Saint-Pétersbourg. Je le priai de vouloir bien intercéder pour obtenir ma libération, mais l'opinion et les conseils du duc furent en opposition avec ma requête : « Vous avez eu de mauvais jours, mais maintenant votre situation ici est bonne; vous devez rester », me dit-il.

Des connaissances et des amis que j'avais en mon pays et à qui j'avais écrit en vue de ma réintégration, m'adressèrent des paroles semblables. Enfin arriva la réponse de S. M. le Roi à son ambassade :

« Frédéric, par la grâce de Dieu roi de Wurtemberg,
« Duc souverain de Souabe et de Teck, etc.

« Fidèle sujet! Le médecin-major de Roos de notre régiment de chasseurs à cheval n° 3, duc Louis, actuellement prisonnier en Russie, nous a adressé de Saint-Pétersbourg, une lettre en date du 5 juin, qui nous a été montrée....

« Comme nous avons gracieusement accordé au susnommé de Roos l'autorisation de prolonger son séjour en Russie, nous vous chargeons de la mission de l'en informer.

« Donné à Stuttgart, le 22 août 1814.
« *Ad mandatum Sacræ Regiæ Majestatis,*

Signé : Baron von LINDEN.

« *In fidem copiæ,*
« T. Conseiller de légation Schaul ».

C'est ainsi que je résolus définitivement de rester ici.

J'avais déjà écrit de Borissow à mes parents de Wurtemberg pour leur raconter mon sort dans la dernière guerre et leur faire connaître que j'avais survécu, mais ma lettre n'était pas parvenue à destination. Bien au contraire, des gens de mon régiment avaient assuré à ma famille qu'ils avaient vu mon cadavre sur la route, près de Wilna.

Ma mort était une chose si bien établie en mon pays que non seulement je fus porté sur toutes les listes officielles des décédés, mais encore que les miens publièrent la nouvelle dans les journaux, en ces termes :

« Je fais douloureusement part à mes amis de la triste nouvelle de la mort prématurée de mon frère affectionné, le médecin régimentaire Henri de Roos, chevalier de l'ordre royal civil pour le mérite. Il servait au régiment de chasseurs à cheval duc Louis et mourut d'inanition à Wilna, au début de janvier de cette année, dans la trente-troisième année de son âge. D'un cœur ému, je vous remercie de l'amitié que vous aviez pour le défunt et je me recommande à votre affection.

« *Ludwigsburg, le 25 mai 1813.*

« Frédérique Wilhelmine Roos.

« Au nom des autres frères et sœurs ».

La surprise et la joie de mes parents et amis n'en fut que plus grande lorsqu'ils reçurent la nouvelle que j'avais heureusement survécu.

Mon frère m'écrivit :

« Rome, du centre des sept collines de la vieille et nouvelle capitale, des bords du Tibre doré, en ce mois de ta naissance et de ta résurrection, août 1814.

« Je te salue mille fois, revenant, je t'embrasse mille

fois, pour moi et pour tous les nôtres, pour ceux d'en deçà et d'au delà des Alpes! Les nouvelles répétées de ta mort m'avaient effrayé, je l'avoue, mais je me sentais comme porté à ne pas ajouter foi à ces nouvelles; non pas, mon cher frère, que tu ne te sois exposé cent fois à la mort, non, mais parce qu'un certain quelque chose criait en moi : Henri est vivant!

« Dans la chaleur de mon âme, dans la joie de mon amitié fraternelle, je te tends les mains. Sois, encore une fois, le bienvenu! Tous les sentiments fraternels se sont mêlés, à la réception de ta lettre, aux sentiments de joie les plus doux. Une fête de famille nous a réunis tout près du temple de Minerve, la déesse secourable; des vœux pour ta santé ont été portés et les portiques millénaires du temple voisin s'en sont faits l'écho, etc.

« Charles Roos ».

Dans l'été de 1815, les journaux russes insérèrent des articles envoyés par le gouvernement de Wurtemberg, d'après lesquels tous les sujets wurtembergeois restés en Russie depuis la campagne de 1812, devaient rentrer dans leur patrie, sous peine d'y perdre leurs biens et qualités. Je joignis un de ces journaux à une demande écrite ayant pour objet d'obtenir ma libération du service de l'hôpital des troupes de terre; au mois de septembre de la même année, je reçus mon congé et ce fut la fin de ma carrière de médecin militaire.

Je m'occupai de remplir mes devoirs de sujet; je mandai au roi l'obtention de mon congé et mon désir de rentrer dans ma patrie; je le priai de me réintégrer soit dans un service militaire, soit dans un service civil, ou encore de m'accorder une nouvelle autorisation de séjourner en Russie. Au mois de novembre, l'ambassade me fit parvenir un rescrit royal me permettant de prolonger mon séjour.

Mon service à l'hôpital m'avait permis d'écrire à tous mes amis d'Allemagne et à ceux de mon ancien régiment, lequel cantonnait en Alsace. J'avais reçu des réponses de presque tous mes correspondants. La plus intéressante est celle de mon collègue Huber qui me renseigna en ces termes sur son sort :

« Vous vous souvenez peut-être encore qu'au moment où le régiment passa la première rivière au delà de Moscou, — j'en ai oublié le nom (1), — je fus commandé pour accompagner un convoi de malades dirigé sur Moscou, où Hafner (2) me rejoignit plus tard. Bientôt après, nous voulûmes revenir au régiment, en compagnie de huit chasseurs à cheval et nous nous adjoignîmes, dans ce but, à l'escorte d'un convoi de vivres. A environ trois lieues en arrière de Moscou, nous fûmes assaillis par un

(1) La Klœsma, près Bogorodsk.
(2) Deuxième aide-major au régiment.

parti de paysans montés, armés à la cosaque et fûmes rejetés les uns sur les autres; un chasseur fut tué, deux autres blessés. Nous ne voulûmes pas être embrochés sur nos chevaux à demi-crevés et, *nolens volens*, il nous fallut tirer du fourreau nos épées rouillées pour chercher à nous défendre. Nous fûmes tous deux assez heureux pour nous emparer d'un des pseudo-cosaques, mais nous le relâchâmes lorsque l'infanterie française arriva pour nous tirer du pétrin. Peu après, nous remarquâmes des indices évidents de la retraite générale de l'armée; nous fîmes de même. Jusqu'à la Bérésina nous pûmes rester ensemble, mais là, le terrible désordre nous sépara. Moi, j'avais perdu mon cheval frappé par un boulet de canon, alors que le pont était franchi; je marchai à pied jusqu'à Wlozlawsk sur la Vistule, endroit où se rassemblaient les restes de notre corps de troupe; en ce point, je fus atteint par le typhus dont je me rétablis dans notre patrie.

« Je ne veux pas vous importuner en vous décrivant la misère que nous avons supportée pendant la retraite; je ne la pourrais retracer, d'ailleurs, que bien incomplètement. Qu'il me suffise de vous dire que j'en ai eu ma part, ma large part.

« Il faut cependant que je vous raconte une scène du passage de la Bérésina qui mériterait d'être immortalisée par le pinceau d'un Raphaël. J'en frissonne encore en la racontant.

« La jeune — 25 ans — et jolie femme d'un colonel français avait perdu son mari dans un combat livré quel-

ques jours avant le passage de la Bérésina. Elle était non loin du pont qui avait été désigné pour notre passage, tout près de moi. Indifférente à tout ce qui passait autour d'elle, elle semblait concentrer toute son attention sur sa fille, une jolie enfant de quatre ans, qu'elle avait placée devant elle sur la selle de son cheval. Elle essaya, à plusieurs reprises, d'atteindre le pont, mais en vain; toujours elle en était repoussée. Un sombre désespoir parut s'emparer de tout son être; elle ne pleurait pas; ses yeux étaient fixés tantôt vers le ciel, tantôt sur son enfant, et, une fois, je l'entendis prononcer ses paroles : « Oh Dieu! comme je suis infiniment malheureuse de ne pas seulement pouvoir prier! ». Presque aussitôt son cheval tomba, frappé par un boulet; quant à elle, un autre boulet semblable lui brisa la jambe gauche au-dessus du genou. Avec la tranquillité silencieuse du désespoir, elle prit son enfant qui pleurait, l'embrassa à plusieurs reprises, détacha sa jarretière couverte du sang de sa jambe brisée, et étrangla sa fille. Puis, enfermant son enfant mort dans ses bras, elle le pressa contre elle, s'étendit auprès de son cheval et attendit sa fin, sans prononcer une parole. Elle ne tarda pas à être foulée aux pieds des chevaux de tous ceux qui se pressaient à l'entrée du pont.

« Peu après mon arrivée dans la patrie, je me rétablis, et je dus repartir avec un régiment de cavalerie. M. Hœlderlé qui vous remplaça comme médecin-major, perdit la vie dans un combat sur l'Elbe; je fus promu à sa place; Hafner a été tué par un boulet de six à Bautzen. Au cours de la campagne de 1814, en France, j'ai eu la

chance d'être attaché à S. A. R. notre prince royal, actuellement roi.

« HUBER.

« Lauterbourg, en Alsace, le 30 octobre 1817 ».

Depuis l'année 1815, je suis passé du militaire dans le civil; dans ces deux situations, j'ai consacré à peu près le même temps, au total 32 ans, à ma profession médicale et j'espère bien continuer longtemps encore.

Dans ce laps de temps, j'ai servi un duc, un électeur, un roi, trois empereurs et deux impératrices, mais deux pays seulement; j'ai vu la plupart des gouvernants et des grands hommes de notre temps; j'ai fait les guerres les plus importantes antérieures à Napoléon; j'ai pris part aux campagnes de cet empereur; j'ai parcouru la plus grande partie de l'Europe; j'ai vécu pendant tout ce temps, soit dans l'aisance et le superflu, soit dans la disette; dans les campements de malades et au milieu des dangers de la guerre, j'ai appris par expérience qu'il n'est pas difficile de mourir quand on a conservé une conscience pure.

J'ai vu des hommes de toutes conditions, en guerre comme en paix; observé la vie monastique dans les cloîtres; pendant 32 ans d'activité dans les hôpitaux, j'y ai observé la souffrance; j'ai été témoin de la pauvreté dans les chaumières, du travail dans les ateliers, dans les vignes et dans les champs, dans le commerce, dans les

arts et dans les sciences; j'ai appris à connaître les riches et les grands

> Et de tous ces états
> Le mien est celui qui m'a plu davantage!
> Il m'a fait subsister dans l'honnêteté
> Et ne m'a pas laissé sombrer dans le danger!

Les hommes sont semblables à eux-mêmes, sauf qu'ils ont deux faces. Chez les uns prédominent le bien, la fermeté du jugement, l'esprit d'entreprise, la gravité des relations, l'endurance dans l'adversité et dans le danger, la méthode dans l'action, la compassion pour la souffrance, la tolérance envers les autres et les opinions des autres, la mesure dans la jouissance; ceux-là, je les honore.

Il en est d'autres, au contraire, pour qui je n'ai jamais eu de respect. Ce sont : le guerrier à grosses moustaches et à favoris qui lance des regards terribles, fait sonner ses éperons et sa longue épée, raconte ses exploits aux curieux et aux ignorants pour faire figure de héros (combien en ai-je vus de ceux-là, officiers ou soldats, derrière le front ou aux bagages!) — le serviteur de l'église qui, avec de douces paroles, des mines patelines et des gestes réglés, arrache des larmes, émeut et gagne les cœurs et les âmes, puis, rentré chez lui et son habit sacerdotal déposé, redevient un homme chez qui dominent les préoccupations du monde — le médecin accoutumé à se faire un visage si grave et si imposant que les hommes lisent sur ses traits l'immortalité de ses patients, mais qui ne sait

pas faire autre chose que de rédiger des ordonnances — le juriste qui ne connaît et ne dispense la justice que pour l'argent ou pour des avantages brillants — le fonctionnaire qui s'imagine que son service n'est fait que pour lui, ne voit pas que l'inverse seul est vrai et ignore la haute signification de ses fonctions — tous ceux, enfin, qui se mettent un masque sur le visage et cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas. Il existe de ces hommes-là dans tous les pays de la chrétienté.

Notre existence serait exquise, belle et bonne, un paradis sur la terre, si la Providence n'avait pas permis que l'orgueil s'implantât parmi les hommes. C'est de là que provient tout ce qui, souvent, semble si amer, trouble et odieux, à savoir : envie, haine, hypocrisie, jalousie, importunité et indiscrétion, désir de parler haut et de s'imposer, dédain de son semblable et, par-dessus tout, cette pourriture, l'instinct sanguinaire. Mais de tels maux sont nécessaires sur la terre; sans eux, ce qui est beau, bon et noble ne parviendrait jamais à triompher.

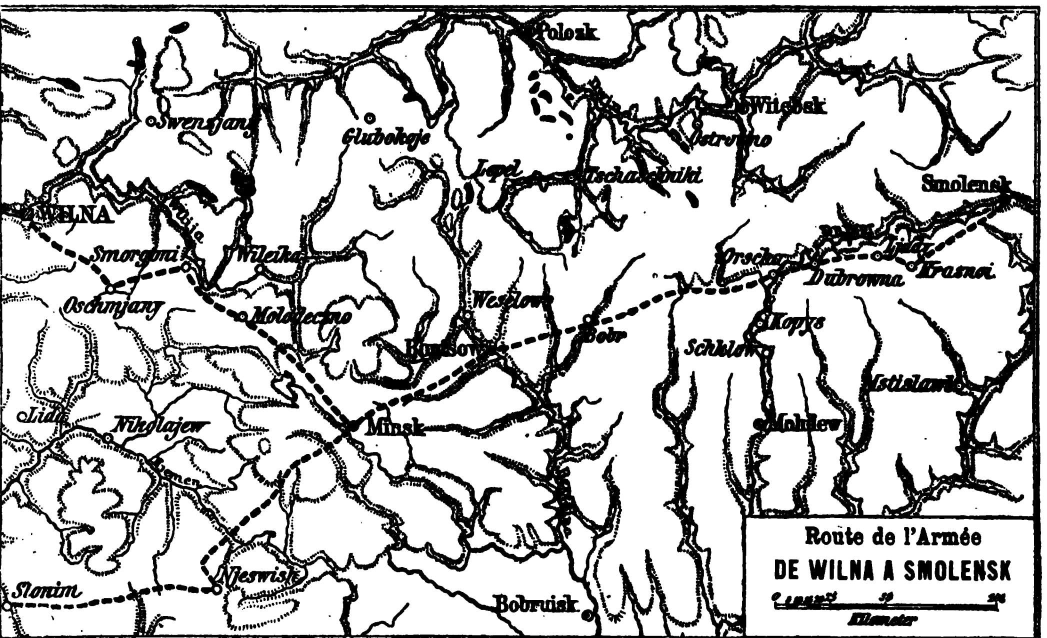
Dans la vie, le plus précieux des biens est l'amitié; je ne parle pas des amis ordinaires, mais de ceux qui sont généreux, constants et vertueux.

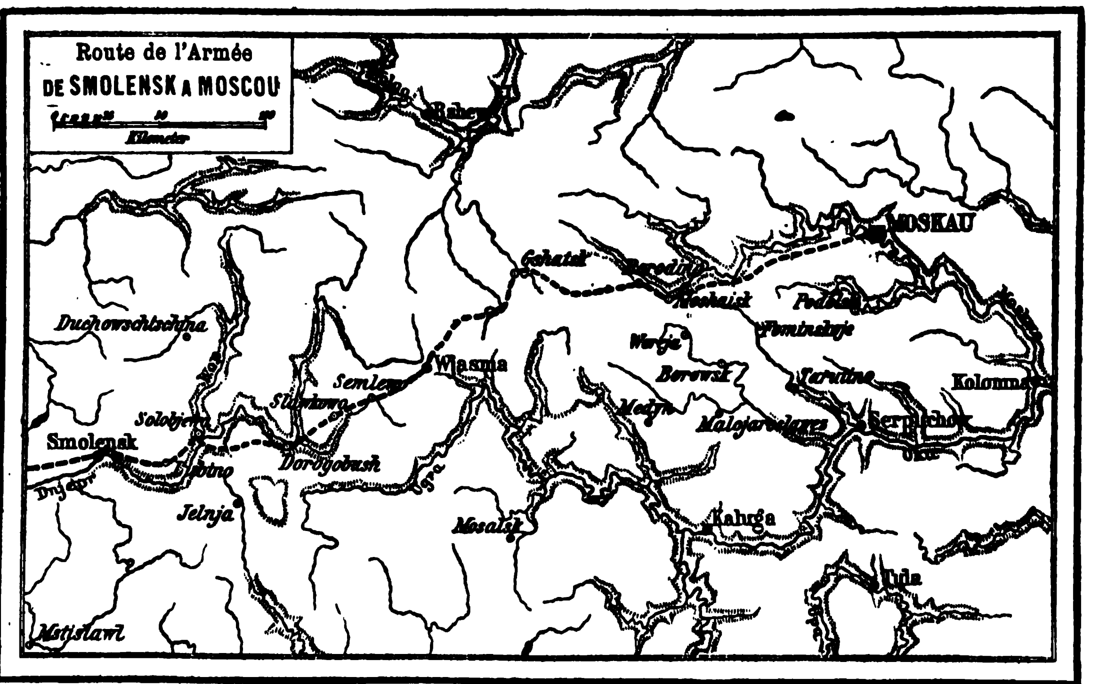
Le bonheur des hommes, leur contentement, leur satisfaction, leur bonne humeur réside en eux-mêmes; celui-là erre qui s'en va les chercher plus loin :

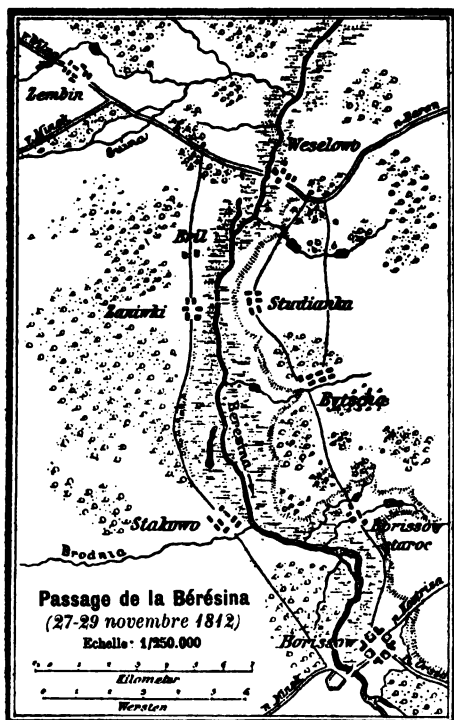
Ne cherche pas la douce paix
Dans le flot trompeur de la vie !
Regarde, si elle n'est pas en toi !

Que celui qui en doute et veut savoir à la fois où résident les gens heureux et ce qu'ils sont, que celui-là lise dans J.-Ch. Reil, les dernières pages qu'écrivit cet écrivain plein de mérite; après les avoir composées, il déposa sa plume et bientôt ferma les yeux pour jamais. Quant à moi, je me contente de comprendre et de citer les vers du poète connu :

Si tu as observé le jeu varié du monde,
Tu t'en reviens plus riche :
Car toute querelle s'apaise dans le cœur
De celui qui a, sur tout, jeté son regard.


Route de l'Armée
DE WILNA A SMOLENSK
Kilometer
Polozk
Witebsk
Swensjany
Glubokoje
Smolensk
WILNA
Smorgoni
Wileika
Oschmjany
Molodeczno
Weselowo
Bobr
Schklow
Kopys
Dubrowna
Krasnoi
Mstislawl
Lida
Nikolajew
Minsk
Njeswish
Slonim
Bobruisk


Route de l'Armée
DE SMOLENSK A MOSCOU
Kilometer
MOSKAU
Gshatsk
Moshaisk
Wjasma
Duchowschtschina
Smolensk
Dorogobush
Jelnja
Mosalsk
Kaluga
Borowsk
Wereja
Medyn
Malojaroslawez
Tarutino
Kolomna
Oka
Mstislawl
Semlewo
Ugra



Passage de la Bérésina
(27-29 novembre 1812)
Echelle : 1/250.000

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M. Paul Holzhausen

CINQUIÈME CHAPITRE

SIXIÈME CHAPITRE

SEPTIÈME CHAPITRE

HUITIÈME CHAPITRE

NEUVIÈME CHAPITRE

DIXIÈME CHAPITRE

ONZIÈME CHAPITRE

DOUZIÈME CHAPITRE

TREIZIÈME CHAPITRE

Marc Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris

A LA MÊME LIBRAIRIE